LES ALLUMÉS DU JAZZ

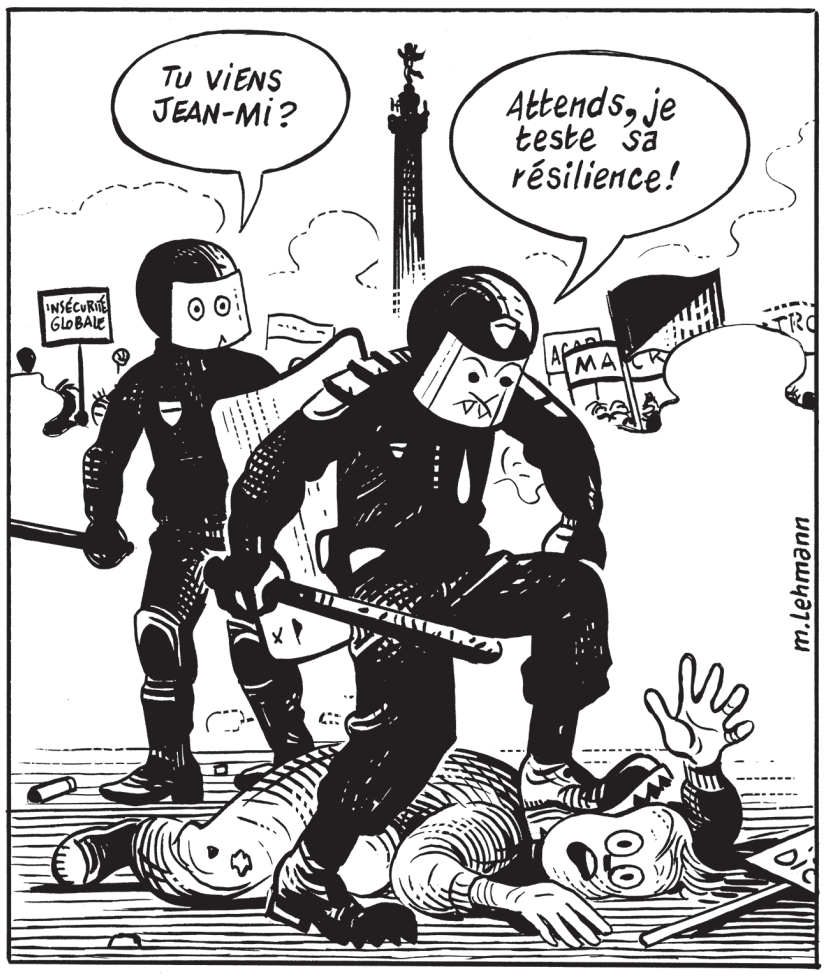
NUMÉRO 40

2, rue de la Galère - 72000 Le Mans • Tél 02 43 28 31 30

E-MAIL : CONTACT@LESALLUMESDUJAZZ.COM • SITE : WWW.LESALLUMESDUJAZZ.COM

Illustration Jop

Texte d'**Albert Lory**
Illustrations de **Matthias Lehmann, Edith, Julien Mariolle, Gabriel Rebufello**

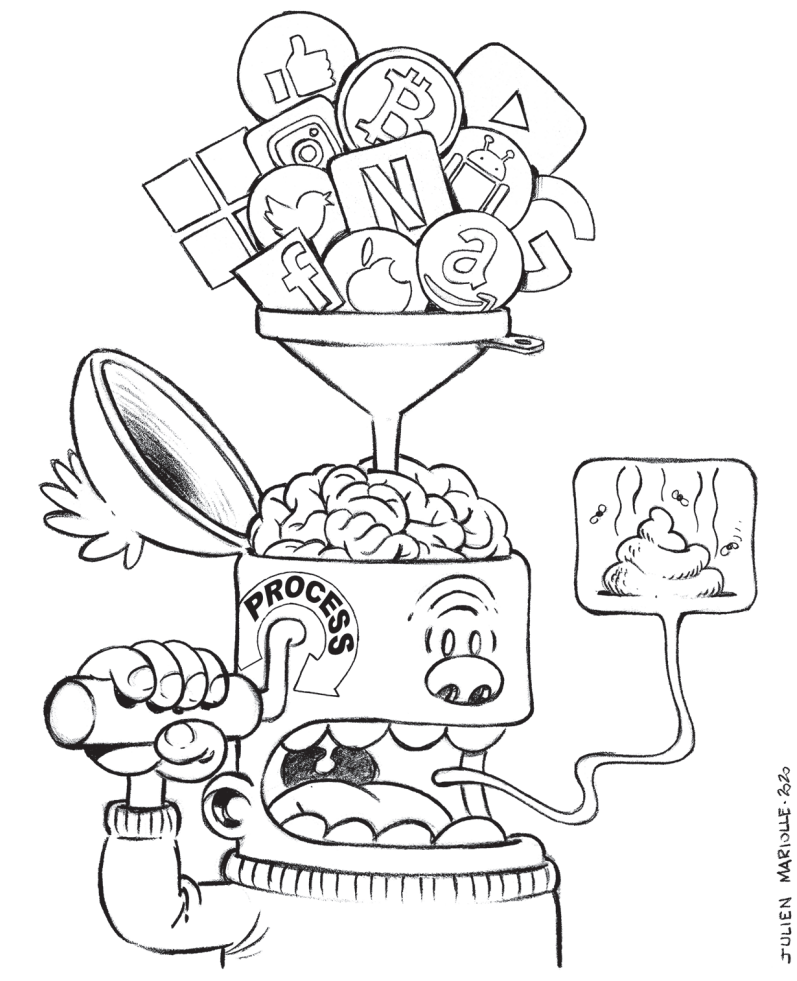


Résilience

Nouvel emprunt à l'anglais *resiliency* signifiant « élasticité ». En 1936, Paul Claudel avait été singulièrement perturbé dans un essai de traduction du mot, en cherchant à rendre « *les qualités d'élasticité, de ressort, de ressources et de bonne humeur* ». Résilience est devenu un grue-mot. Abus de langage militaire pour des dispositions sanitaires avec « opération Résilience », le résilient de la République mise autoritairement sur le triomphe de « *Résilience et volonté* » en l'affublant d'un sens guerrier. Les écologistes en raffolent également : « *la résilience de l'écosystème* ». La désopilante Ségolène Royal a même publié un catéchisme titré *Résilience française*. La société connaît des bas résilients quand le débat grésille.

Présentiel

Ciel, ma présence ! Présentiel, formé au 19e siècle, entraîné par l'anglais *presential* ou dérivé du latin *præsentialis*, est resté peu usité, sinon dans quelques illuminations religieuses « *le culte présentiel de Marie* » ou quelques chasses à l'école buissonnière. Le présent n'est pas toujours un cadeau et, à la faveur d'un méchant virus, l'*Homo numericus*, galvanisé dans sa quête d'artificialisation de l'intelligence, s'est rué sur le terme. Au travail comme en amour, on ne se rencontre plus, on choisit l'option « mode présentiel », une sorte de luxe que ne peut se permettre l'avide monde du *home working*, des formations par tutoriels, des *youtubeurs*, du *googlelisme* qui, le temps d'un *Zoom*, oublie que le contraire de la présence n'est pas la distance, mais l'absence.



Process

Autre emprunt à l'anglais (avec tous ces emprunts, on ne devrait pas s'étonner du montant des intérêts), *process* se veut remplacer deux mots figurant dans le dictionnaire : *procédé* « façon de faire, façon d'agir », et *processus* « suite ordonnée d'opérations aboutissant à un résultat ». Les affaires sont les affaires et la nuance n'est plus d'actualité dans la société numérisée, alors le *business*, inévitable épandeur d'ignorance, impose un mot pour en signifier deux, gommant au passage la précision humaine. Qui plus est, *process* a été emprunté au 12e siècle par l'anglais au français *procès* « acte juridique, jugement », lui-même adapté de *processus* « progrès ». Quelques siècles plus tard, ne reste donc qu'un pas de loi de gavage informatique.

Distanciel

« *Il faudra que je reprenne l'habitude de parler aux gens sans les toucher* », dit Hugo dans *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre. L'*Homo numericus* a controuvé le « distanciel », décapant en 2020 ce mot de vieux grimoires « un graphique avec divisions distancielles » (1879). Comme pour son présentiel contraire, il lui a ajouté la locution adjectivale « en ». Vous n'êtes plus en présence de votre avocat, c'est votre avocat qui est en présentiel (avec de bons honoraires, ça reste possible) ; il n'est plus d'enseignement à distance (les fameux cours par correspondance), mais en distanciel. « *Quelle est la part du présentiel absolument nécessaire et la part du distanciel possible ?* » demande le ministère de l'Enseignement supérieur. « *Ciel, ma distance !* » aurait ajouté Bertolt Brecht.

LE TEMPS DE LA MUSIQUE, LE TEMPS DU POLITIQUE

Texte de **Pierre Tenne**
Témoignages, au fil des rencontres, recueillis par **Pierre Tenne** et **Jean Rochard** : **Éric Beynel, Billie Brelok, Jean-Louis Comolli, François Corneloup, Gilles Coronado, D' de Kabal, Élise Dabrowski, Denis Fournier, Antonin-Tri Hoang, Naïssam Jalal, Caroline Lemière, Frédéric Maurin, Fanny Ménégoz, Jacky Molard Quartet (Hélène Labarrière, Yannick Jory, Janick Martin, Jacky Molard), Basile Naudet, Jean-François Pauvros, Nicolas Souchal, Yoram Rosilio, Christian Tarting, Léa Trommenschlager**
Illustrations de **Emre Orhun, Sylvie Fontaine, Andy Singer, Zou**
Photographies de **Jean-Pierre Levaray, Guy Le Querrec** / Magnum Photos

À l'heure où un producteur de musique se fait tabasser dans son studio par un groupe de policiers, à l'heure épidémique où la diffusion de la musique est régulée par des décisions politiques s'appuyant sur la puissance technologique, où l'écran domine, la nécessité d'une meilleure préhension du rapprochement entre le temps de la musique et le temps du politique se fait sentir, notamment dans les musiques de jazz. Là où une forme d'éloignement, sinon d'abandon, délimitant l'espace esthétique, opérait à partir des années 80, paradoxalement (mais les paradoxes ont leurs évidences) l'institution politique entrait de pleine manière dans le jeu musical. Pierre Tenne nous en propose une lecture accompagnée d'une question à laquelle, dans les pages suivantes, répondent quelques témoins que nous avons rencontrés, pas seulement des musiciens et musiciennes, pas exclusivement de jazz non plus.[1]

La réaction étatique face au jazz, entamée sous le règne de Mitterrand, n'a pas soulevé les foules musiciennes. Le jeu des subventions a été joué, les entre-soi ont été tissés, les places prises. Les rêves d'orchestration du grand soir, minoritaires mais perceptibles dans les décennies précédentes, se sont terrés dans des sous-terrains où ils gênaient moins. Les concerts systématiquement payés au chapeau, les bars fermés ou interdits de concerts, l'extinction quasi totale d'une production indépendante de disque viable, l'extinction du jazz dans tout journal ou presque : nous avons collectivement accepté, au mieux subi cette oppression. À moins qu'une lutte, qu'une manifestation, qu'une occupation, qu'une résistance organisée dans la rue m'ait échappé.
Tout cela s'est fait en se racontant, avec l'aval du ministère, des histoires de musique révolutionnaire et scientifique, de *création* et de *rencontre*. Tout cela s'est fait en se racontant, au zinc d'un coin de la rue des Lombards ou dans n'importe quelle SMAC de France, que la musique devait, pour se magnifier, fuir toute politique. Une cloison hermétique : d'un côté la vie du monde, de l'autre celle de la musique. Et personne pour se demander à haute voix comment tout ce beau monde a pu désirer explicitement sa mise hors du monde, pour s'étonner ensuite que ce monde ne venait plus tellement l'écouter. Et personne pour souligner que le désengagement des œuvres et des artistes était subventionné par une politique néolibérale, de plus en plus autoritaire.
Il faut s'arrêter sur ce cloisonnement, en rendant hommage à toutes celles et tous ceux qui ne l'ont pas accepté – et il y en a. Il ne s'agit pas simplement de désengagement ou de dépolitisation : on croise en manifestation certains artistes et membres du public, on cause politique dans certains festivals, et les jams survivant aujourd'hui sont aussi le lieu où les jeunes musicien·ne·s échangent sur leur précarité en s'en révoltant. Mais tout cela reste à la porte de la scène, du studio, de la répétition. La cloison n'est pas sociale : elle est esthétique. Nous avons collectivement décidé de considérer cette musique comme hors du monde, reproduisant une tradition bourgeoise voire versaillaise, au moment où ce même monde, sans doute ravi et étonné de tant de docilité, nous précarisait et dézinguait à tout va.
En entraînant des mesures sanitaires exceptionnelles, le Covid 19 a brisé cet équilibre dans lequel survivait le monde du jazz tel qu'il n'allait déjà pas. La fermeture de tous les lieux de concerts et des rares disquaires survivants a bouleversé toute une corporation. Au-delà, le pouvoir a enfin explicité le fond de sa pensée, qui n'est pas neuve : vous n'êtes pas essentiels, et nous compterons notre soutien financier en fonction de notre bon plaisir et de nos envies de contrôle. Il ne faut pas s'étonner de voir, en cette fin d'année, fleurir les projets de « concerts en ligne », qui réalisent d'abord une idéologie et un programme politiques. Ne jamais oublier que ce pouvoir ne croit pas au projet amish. Plus encore, ce pouvoir a explicité le fond de sa considération : un producteur de musique tabassé, sans raison, après tant de femmes et d'hommes tabassés, mutilés, humiliés, insultés. Au nom du même État, premier mécène des musiques « vivantes et actuelles », et si peu de monde pour l'évoquer en musique. La cloison est toujours esthétique. Et on en arrive à cette absurdité suprême où l'on entend ce discours convenu voulant que la musique, en tant que dépolitisée, nous éveille à une conscience et une humanité plus hautes, au moment même où elle couvre le bruit des bottes. À qui faut-il hurler qu'on a vu, ces vingt-quatre derniers mois, des voitures brûler rue des Lombards ?

Il ne s'agit pas de désigner des coupables, des responsables du désastre, mais d'embrasser la crise. Apprendre à se dire soi-même : musique bourgeoise et précarisée, musique dominée pour dominants (et vice-versa), musique dépossédée de ses artistes et de son public, musique dépouillée de ses mots et de son élan, musique ridiculisée lors d'un gala grotesque qu'on lui impose au nom honteux des *Victoires du Jazz*... Qui pour aimer encore cette musique-là sans refuser ce monde ?
Il ne s'agit pas de donner des mots d'ordre quelconques, simplement une proposition. Marteau en main de préférence, faire face à cette cloison. Qui l'a mise là ? Qui la veut encore ? La défend ? Qu'en faisons-nous ? Et sépare-t-elle seulement des domaines réels ? Il est fort probable que la séparation entre les sens et le monde n'ait jamais été qu'un rêve de bureaucrate cossu. Mais ce rêve nous oblige, tant il imprime sur nous sa force brute et débridée. Jusqu'à quand accepter de nous isoler du monde et de son bouillonnement, au nom d'une esthétique déjà désuète en 1848 ? Et si, prenant au mot le refus affiché par tout communiqué de presse de « *rentrer dans les cases* », nous nous mettions à y croire un peu et à refuser vraiment toutes les cloisons, toutes les assignations, tous les concepts, et à déferler en musique dans les rues…
Il ne s'agit pas de règles et de comportements à observer *a priori*. Les concerts en ligne seront faits, le sont déjà. Le repli nationaliste des programmations, bien aidé par la fermeture des frontières, est en place. Les discours justifiant ce désordre injustifiable sont déjà prêts : nécessité de s'adapter, de se serrer les coudes, sans surtout se demander pourquoi être solidaire avec un pouvoir qui nous a menés jusque-là. Il ne faudra pas laisser dire aux ventriloques de l'autoritarisme artiste que nous sommes les réactionnaires, refusant *innovation, pluralisme* et *création* au moment où ils défendent une uniformisation massive et inédite de toute pratique musicale.
Il s'agit d'un désir, d'un rêve sans prétention mais rêve quand même, d'une musique qui se donnerait parfois sans me parler de rien d'autre que d'elle-même, et le lendemain m'interpellerait sur ce qu'elle pense des camps de migrants évacués par la police en plein Paris, des gens tabassés, des chasses à l'islamo-gauchisme organisées par des ministres au nom de la République. J'aimerais qu'après un solo sublime quelqu'un me dise « *je ne ferai jamais de concert en ligne* ». Cette musique sans interdit qui ne serait plus à penser face à la politique, dans une antinomie demeurée que je voudrais pouvoir refuser. Mais qui en a fait un passage obligé, si ce n'est celles et ceux qui ânonnent qu'il ne faut pas les mélanger ? C'est l'une des forces de la dépolitisation d'imposer de tels manichéismes pour ensuite accuser les autres de leur donner trop d'importance : qui veut une musique non amputée veut une musique qui avance sans concept ennemi.
Il s'agit en définitive d'une invitation, au mieux d'un appel. Retrouver le tempo du monde. Embrasser cette crise que nous traversons pour rouvrir le dossier de l'esthétique, marteau en main. Cette collection de témoignages individuels se veut un premier état des lieux conservant la diversité des points de vue et des prises de position, maintenant l'absence de mots d'ordre à partir d'un discours de musicien·ne ou de mélomane. En creux ou explicitement, chacun·e dit ce qui crève les yeux depuis que les LBD s'y mettent aussi : la mise hors du monde de la musique ne peut plus tenir que dans un délire aussi claquemuré qu'une nasse de police, que le palais de l'Élysée certains samedis, qu'un *data center* en surchauffe. Chacun·e dit ainsi ce qui se lève, et peut-être qui encore une fois retombera, qui est le sentiment partagé que la musique comme le reste, pour continuer à vivre, se doit d'une insurrection même minimale, d'un refus, d'une négation qui serait le début d'une reconquête.

(1) Pendant la réalisation de ce dossier, a eu lieu le tabassage d'un producteur de musique par la police. Certaines réponses ont été faites avant, d'autres après les faits.

Depuis l'apparition de la pandémie de Covid-19 et des mesures de restriction des libertés qui en découlent, le monde musical est confronté à une remise en question inédite de ses activités, ses fonctions, son sens social et humain. Suspension par décision politique ! L'incapacité de jouer de la musique interroge les évidences d'hier d'une musique plus ou moins séparée du monde social : comment ses participants réagissent-ils à ce bouleversement inédit de leur activité ? Le temps est-il (re)venu de faire correspondre plus explicitement le tempo de la musique et celui du politique ?

ÉRIC BEYNEL[1]
CLAUDE FRANÇOIS, L'ÉMEUTE,
LA MUSIQUE ET MOI.

Au début des années 70, j'avais presque une dizaine d'années, Claude François se produisait dans ma ville natale, une petite commune de moins de vingt mille habitants, à l'occasion d'une foire exposition, de celles où les élus aimaient alors à parcourir les allées en serrant des pognes et en levant le coude. Elle se déroulait dans un petit parc à la sortie de la ville, une rivière le scindant en deux parts égales, il y avait de l'herbe, des arbres et des cabanes en bois décorées de publicités. Le concert était prévu à 20 h. La foule était dense, impatiente, et, au fil du temps, se compressait devant la scène. Une heure, puis deux et enfin trois sont passées, cela chantait d'abord puis criait, hurlait enfin. Lorsque Claude François est apparu entouré de gros bras, comme on disait, c'est parti instantanément en émeute. Je ne sais même plus s'il y a eu plus de trois chansons. C'était mon premier concert, peut-être mon premier pogo, sans doute ma première émeute. J'émets l'hypothèse que ce moment a pu exercer quelques influences dans les chemins ou rues que j'ai pris depuis.

Dans les années 80, ces liens se sont affermis, qu'il s'agisse d'une manifestation parisienne contre la loi Devaquet où les Béruriers noirs, juchés sur un camion, scandaient, impulsaient, saccadaient nos pas déterminés, ou d'une rencontre quelques temps après avec des expulsés de l'Usine à Montreuil, suivie de deux nuits d'émeute alors sur la ville, s'étant réfugiés dans le café d'une bourgade de mon département avec lesquels nous avons organisé un festival improbable au milieu des champs où Freddy Finger Lee joua au milieu de toute la scène alternative de l'époque, ou enfin, des centaines de kilomètres parcourus alors dans des voitures à la durée de vie improbable pour aller voir des concerts ou participer à des manifestations à Bourges, Fumel, Clermont-Ferrand, Limoges, Bordeaux, Poitiers ou ailleurs. Je ne passerai pas sous silence, il y en a un peu trop, des silences, ces derniers temps, ma rencontre dans l'appartement d'un grand-oncle, rue du Château d'Eau, avec le jazz, à quelques mètres du New Morning dont j'allais vite franchir les portes.

L'espace restreint qui m'est imparti – comme quoi cela devient une habitude de limiter, moins d'un kilomètre par ici, pas plus de 6 à un mariage et de 30 à un enterrement par là, pas plus de quatre rouleaux de papier toilette par personne, moins de 3 000 signes ici – ne me permet pas d'enchaîner sur les années suivantes mais chaque moment de ma vie mobilisée est toujours accompagné d'une bande originale… La musique, la manifestation, l'émeute même sont, depuis ce fameux concert de Claude François, l'occasion de rencontres, de partages qui ont une force à nulle autre pareille. Dans ce silence imposé, j'en éprouve une nécessité et je nourris l'espoir que les liens qui se renouent depuis quelques temps entre le politique et la littérature enserrent bientôt de nouveau la musique, qu'elle en ébullitionne. Il en est des bons concerts comme des bonnes manifestations, ils vous marquent à jamais, vous gardez à l'esprit le visage, les voix de ceux qui vous entouraient, vous êtes multiples mais en même temps (oui pardon, je sais, il ne faut plus…) fusionnés, vous ne convergez pas, vous êtes assemblés, de concert, donc.

À lire

Coordonné par Éric Beynel
La raison des plus forts - Éditions de l'Atelier - 2020

BILLIE BRELOK
L'IMAGE, C'EST DÉJÀ UN SOUVENIR.

À défaut d'immobiliser l'instant présent, qui s'échappe avec la furtivité d'un *go fast* de biche sauvage, l'image se complaît à le mettre en scène, à l'inventer, à le *réinventer* comme dirait le marquis. À le répéter. La réalité et la fiction, un peu comme l'offre et la demande, finissent par se mordre la queue et on distingue plus difficilement qui est qui, et quand tout a commencé. Si bien qu'en plus de cette suprématie dont elle jouit sur le récit, en plus de son autorité sur la valeur et l'estime, l'image trouble aussi le temps qui passe. Elle stimule le *replay* et le mimétisme. La redondance d'un jour sans fin.

Quand je me suis concentrée sur le son, c'était parce que je kiffe la scène. Pas pour faire des clips. La scène et sa fièvre. Qu'est-ce que je kiffe cet espace-temps mortel puisque vivant, unique et inimitable ! Ce surmesure que les absents ratent, parce qu'ils seront là à la prochaine, la leur. La scène fait dépasser et décrocher du visible. Il s'y évapore. Et ce qui se joue prend le dessus sur ce qui se voit. Tout devient imminent, rien n'est rembobinable. Je calibre mes textes de sorte à lutter contre ma propre émotion à l'heure où j'interprète. C'est seulement là qu'ils sonnent ce qu'ils voulaient raconter, qu'ils prennent forme et résonnent. En marchant sur le fil et l'acoustique de l'immédiat pour se hisser aux cimes de l'intense. Frôler l'évanouissement, c'est ce que j'ai de plus sincère, de plus vivant à offrir. Le temps que je sollicite au spectateur, à la spectatrice, m'oblige au moins à cette démesure.

Mais c'est un plaisir plus que suspendu à l'heure qu'il est. Concerts assis, jauge doublement limitée, public masqué, consignes, gestes barrières, couvre-feu puis confinement. Les keufs ont débarqué pour avorter notre dernier concert. On avait p'tête manqué à un ou deux des critères imposés et encore… mais sûre qu'une femme se faisait chiffonner la gueule dans le même périmètre à l'heure précise où la police évacuait la salle plutôt que de lui prêter assistance. Le cajonero du groupe me confiait qu'il n'avait pas vécu de telle scène depuis l'époque où il exerçait sa partition de musicien dans un Pérou en pleine guerre civile. Je sais bien qu'on n'en est pas là, mais c'est évocateur comme impression. Ce soir-là, les spectateurs ont quitté le concert en kickant « *El pueblo unido…* » avec des « acab » polyphoniques. Sûre aussi qu'on évite ce genre d'incident sur un concert filmé, retransmis. Et l'écran devient l'intermédiaire exclusif. Réalité fictionnelle. Distance et isolement. *Play* et *replay*.

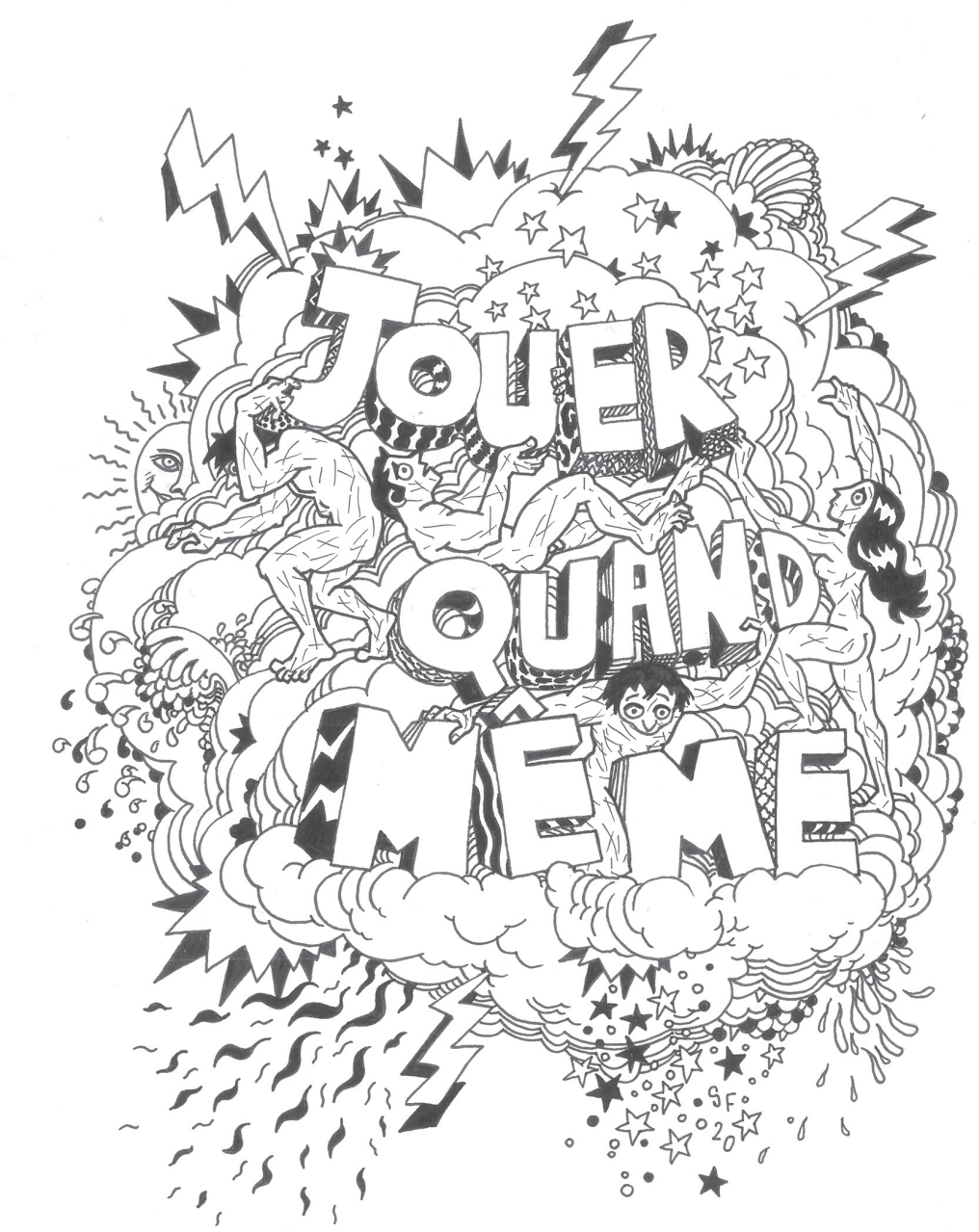
Putain, s'ils avaient pu l'inventer ce virus, ils l'auraient pas fait moins séparatiste, ces clebbards de cols blancs. Déjà que tu te fais vite harceler par le catéchisme entrepreneurial de leur ordre établi, dans la musique aussi et dans le rap pas moins : enregistrement, clip, photos, promo, radio, cible et fidélisation d'une *fan base*, tournée…et… *replay*. Un plan *marketing* qui s'est d'ailleurs cartonné la gueule sur le mur inattendu du confinement. Déjà que tu te retrouves vite à devoir semer toutes ces stratégies exhibitionnistes qui mâchent leur com' en *chewing gum*, il faudrait en plus n'avoir comme seul terrain de contact avec le public le sas d'un chacun chez soi et se regarder de loin. Interagir à travers la vitre d'un parloir qu'on quitterait pour regagner de chaque côté nos cellules respectives. Et obéir à la sagesse du monde d'après. Sage comme une image. Mais l'image, c'est déjà un souvenir.

À écouter

Billie Brelok
Gare de L'Ouest Volets 1 & 2 - Vesuv - 2018

JEAN-LOUIS COMOLLI
ÉCHOS INTERDITS

Aucune musique ne naît dans un ciel transparent et vide de constellations politiques. Il y a du fait social au départ et à l'arrivée. Et plus que jamais, la dimension politique des musiques est fonction de leur forme d'existence sociale. Jouer de la musique, improviser comme fait souvent le jazz, implique *l'écho* de celles et ceux qui, présents et synchrones avec le déroulement musical, en sont l'adresse initiale, la première destination, le *feed-back*. Une communauté créatrice relie, le temps d'une musique, celles et ceux qui écoutent et celles et ceux qui jouent. En *séparant* – dans le temps et dans l'espace – le jaillissement de la musique et son accueil dans une écoute, il est certain que l'on atténue les puissances du geste musical. Avant la mise au point des enregistrements et reproductions phonographiques, les productions de musique étaient liées aux lieux, à l'instant, aux circonstances et aux corps écoutant et jouant. La musique était incarnée ou n'était pas. Nous savons qu'à partir de la dernière décennie du XIX[e] siècle, sous l'impulsion du marché et la nécessité de traiter avec les masses, les technologies de l'enregistrement et de la reproduction mécaniques se sont perfectionnées avec pour conséquence, entre autres, la virtualisation des présences et la marchandisation des performances. Les sons comme les images ont été aspirés dans le tourbillon du marché, qui impose le renouvellement incessant des marchandises et rend leur consommation fébrile. Le *live,* lui, incite à une écoute impliquée, patiente, non-saturée. Jouer de la musique *en présence* signifie la mise en jeu des subjectivités, une certaine circularité, une complicité dans le geste artistique. Une lenteur, une obstination. Cela est politique.



À lire

Philippe Carles et Jean-Louis Comolli
Free Jazz Black Power
Folio Gallimard - Réédition en 2000 de l'ouvrage de 1971

À voir

Jean-Louis Comolli
Marseille contre Marseille
DVD Doriane Films - 1989/2001

FRANÇOIS CORNELOUP
DÈS LIBÉRATION

Le temps de la politique… Lequel ?
Le temps de l'exercice du pouvoir ? Soudain, tranchant, discontinu, sidérant ! Excluant tout silence, toute respiration pour saturer la vie quotidienne d'un harcèlement incessant… comme un chef d'orchestre tyrannique qui, comme on fouette un forçat ou un fauve rebelle, accélèrerait ses gesticulations, ses injonctions et ses cadences dans le seul but de prendre de vitesse les autres pour les dominer par le temps, à défaut du partage du sens poétique et de l'œuvre collective.
Le temps de l'engagement ? Celui auquel le pouvoir nous incite à lui répondre au même tempo, non pas dans l'obéissance et la soumission mais dans une contestation qu'il est alors si difficile de garder lucide, pertinente et vivace malgré l'urgence, une révolte qui persiste justement à se penser dans un temps à venir malgré celui du présent qu'on veut lui confisquer pour lui empêcher tout développement et même toute expression.
Alors, serait-ce le temps de la pensée politique ? Celle qui prend toute une vie, qui admet sa lenteur comme un temps gagné car il est celui de l'expérience, du mûrissement, du déchiffrement, du laisser-faire en soi un questionnement intime, celui par lequel nous faisons ce laborieux et parfois douloureux travail de composition d'une révolution permanente sur nous-mêmes, interrogeant nos principes, nos croyances et nos certitudes, celui où l'on prend le temps de lire l'Histoire, celle de tous, pour mieux construire la sienne propre et prendre avec les autres, dans toute la plénitude de l'existence, le rythme des soulèvements et des pulsations utopiques, mais aussi rester sur le qui-vive des inattendus du génie humain.
C'est peut-être ce temps-là qui serait le plus proche de celui de la musique. Mais alors, de quelle musique ? Celle des marchés, soudaine, tranchante parfois mais surtout imposante, discontinue, excluant tout silence, etc. En somme, la même rengaine où cette fois le chef d'orchestre est un gérant et la partition, un plan comptable et des objectifs de parts de marché.
La musique de l'engagement ? Attention ! Le temps de la musique peut aussi être celui qui fait marcher au pas. L'engagement d'un artiste ne fait pas nécessairement celui de son œuvre. À l'inverse, un artiste non engagé ne produit pas forcément une œuvre politiquement neutre. Il y a la manière dont l'individu regarde son monde et son époque, se positionne avec les autres puis il y a ce qui, dans son œuvre intrinsèque, permet aux autres de regarder le monde mieux, ou autrement. La combinaison des

deux ne va pas de soi. C'est là aussi un long travail. L'art peut parfois nourrir les révoltes mais les artistes ne sont pas par essence visionnaires. Ce qui fait gagner du temps, ce n'est pas l'art tout seul, c'est l'art quand il est dans son monde. Et le monde est complexe car il est fait de nous, artistes ou non, dans le temps réel de nos existences, celles par lesquelles il nous est possible et nous appartient de faire ce laborieux et parfois douloureux travail de composition d'une révolution permanente sur nous-mêmes, interrogeant, etc. C'est probablement ce que ce confinement nous a le mieux montré, vivre enfin à l'échelle organique du temps de la pensée et du corps, autrement dit, celui de la physiologie où le temps lui-même n'est plus un adversaire mais un allié, où, de fatalité, son inéluctabilité devient un enrichissement de tous les instants, comme chaque note de musique qu'on choisit de jouer ou d'écrire, patiemment, sensiblement, l'une après l'autre, temps après temps.

À écouter

François Corneloup
Révolution - MCO - 2019
Next - Hope Street-nato - 2009

GILLES CORONADO
LES FUTURS COMPLIQUÉS

Les temps actuels sont bien troubles, leurs violences policières, racistes bien souvent, sont inadmissibles.
Le gouvernement actuel a, d'une certaine manière, la police qu'il mérite. Il a bien failli avoir un boulevard pour faire passer sa loi liberticide et puis vlan, il se fait déborder par des policiers crasses. D'une certaine manière, c'est notre chance.
Toute époque a ses soubresauts mais celle-ci, il faut bien se rendre à l'évidence, laisse entrevoir des futurs compliqués, entre populisme, terrorisme, ultra-libéralisme, pandémisme, déclinisme écologique…
Je crois être sensible à ce qui m'entoure même si je me sens assez peu militant. Il se trouve tout de même que je fais, depuis des décennies, une musique plus ou moins confidentielle, ce qui est au demeurant assez miraculeux, mais le contexte autoritaire qui pointe le bout de son nez, me rend plus que sensible !
Pour ce qui est de ma pratique musicale, comme pour beaucoup, elle a été bousculée. J'ai apprécié le premier confinement, comme une douce pause, une mise à distance de l'ego qui m'a d'ailleurs rendu assez critique avec les posts musicaux de chez soi ; l'image, le son étaient souvent nuls… Je préfère patienter et jouer devant seulement quelques personnes. Je me suis mis à beaucoup écouter les longues pièces de Morton Feldman, le prince de la patience. Faire la cuisine, des clips, des mixs, écrire un peu, rien, j'ai apprécié tout cela, et puis, c'est une grande joie de pouvoir se retrouver avec quelques musiciens, bref le modeste.
Le plus délicat est de se projeter…

À écouter

Gilles Coronado
Au pire, un bien - La Buissonne - 2016

D' DE KABAL
PARLER ET RACONTER

Il y a des éléments, dans cette situation particulière, qui attirent particulièrement mon attention.
Des mots sont utilisés jusqu'à l'usure pour parler sans raconter.
Parler sans raconter.
Parler des un·e·s et des autres sans raconter ce que traversent les un·e·s et les autres.
Cette pratique des récits amputés ne date pas d'hier, elle est légion depuis mon jeune âge.
Je ne parle que de ma place, et de celle-ci, ça fait longtemps que le processus d'invisibilisation est à l'œuvre.
Et les détenteurs des pouvoirs entreprennent de criminaliser des mots, des termes, des expressions langagières.
Je fais partie de ceux à qui on a présenté une liste de mots mauvais qu'on ne pouvait pas prononcer, jamais, sous peine d'être profondément stigmatisés.
On nous disait qu'on ne trouverait jamais de travail.
Le travail…
Elle est devenue tellement précieuse notre « force de travail », ils sont devenus importants ces mots-là.
C'est à peine croyable ; notre « force de travail », tout d'un coup les ouvriers étaient devenus précieux pour le pays.
J'ai l'impression de ne pas avoir tout bien compris, une étape est manquante.
Et moi, ai-je été réintégré ? Eh bien oui, bien sûr !
Ces mots sales et mauvais, ces mots qui trahissaient mon origine sociale, ils sont devenus « cool », « à la mode », ils sont dans la bouche des animateurs télé, ils sont dans des blogs, on les entend à la radio, dans des podcasts.
On entend ici et là que c'est cela le progrès, qu'il faut regarder les choses du bon côté.
Moi, je dis que ce bon côté des choses se trouve du côté des dominants, et je dis non merci.
Ce pays s'encanaille, on peut « parler banlieue » à présent, le glissement s'est opéré silencieusement, au mépris de ceux qui ont été stigmatisés durant des dizaines d'années. Stigmatisés simplement parce qu'ils connaissaient ces mots. Ils n'avaient pas besoin de les utiliser pour être écartés des grands axes, c'était écrit sur leur gueule qu'ils les connaissaient, c'était suffisant.
Parler sans raconter.
« Ils » ont été stigmatisés, « ils » ont été écartés des grands axes et moi qui continue d'employer la règle du masculin qui l'emporte, et je m'épuise à essayer de remettre mon cerveau à l'endroit. Comme si « elles » n'avaient jamais été stigmatisées ou écartées des grands axes. Comme si.
Parler sans raconter.

Alors on parle de fracture sociale, dans le contexte sanitaire.
Pourquoi ne parle-t-on pas d'une société entière qui repose, s'appuie, se nourrit, prospère, sur des inégalités ? Pourquoi ?
Et c'est là qu'est mon problème aujourd'hui.
Si je parle de « mon » problème, c'est pour continuer de situer ma parole.
« Mon » problème, c'est qu'à force d'avoir accès à des paroles qui ne racontent pas, j'ai essayé d'être attentif à d'autres paroles, j'ai tenté de chercher à accéder à d'autres formes de récits. Et, en étant juste un peu plus attentif, j'ai entendu d'autres histoires. Et ces histoires, dont peu de canaux se font les échos, elles sont terribles.
Terribles d'une réalité dérangeante et étouffante, une réalité qui, à mesure qu'on la palpe, nous fait prendre conscience que le sol se dérobe sous nos pieds.
- C'est une image, j'essaye de parler en racontant -.
Je suis, objectivement, un privilégié.
Le sol se dérobe sous nos pieds mais je suis chaussé d'une paire de sneakers, coûteuse et confortable, tout le monde ne peut pas en dire autant.
- C'est une image, j'essaye de parler en racontant -.
Dans ce contexte-ci, je ne parviens pas à ne pas me percevoir comme un privilégié.
Aux prises avec les réalités protéiformes de nos sociétés malades, je sais que je ne suis pas à plaindre mais cela ne justifie rien.
De fait, quand on me demande d'écrire sur la façon dont mon métier est menacé, dans ce contexte, je n'y parviens pas.
Je n'y parviens pas parce que je considère qu'une partie de mon travail consiste à ne pas disparaître.
C'est la façon dont j'ai investi mes activités parce qu'exister a toujours été mon axe primordial.
Exister, malgré tout le reste.
Exister pour tenter – à nouveau – de parler en tentant – encore et encore – de raconter.

Donc, honnêtement, non, je ne suis pas inquiet.
Pas plus que ça.
Rien ne peut tuer, ni la musique, ni le spectacle, ni la littérature, ni les Arts et leur « A » majuscule.
Tout cela continuera sous une forme ou une autre.
Nous continuerons d'inventer.

Et je sais que ce « nous » ne veut rien dire, si ce n'est qu'il « nous » affranchit d'une certaine cohérence – pourtant nécessaire.
« Nous » ne sommes pas qu'un·e, il n'y a pas le monde d'un côté et les artistes de l'autre. Non. Toujours pas. Et je pense qu'il est nécessaire que cela n'arrive jamais.
Si j'osais, je dirais que je ne sais pas à quoi ressemble un·e artiste hors du monde.
Alors qu'en vérité je sais très bien à quoi cela ressemble, et c'est pourquoi ce « nous »- là n'a pas trop de sens.
Le noter à la marge et avancer pour y revenir… certainement à un autre moment.
Pour l'heure, tenter de faire corps et bloc et… non.
Pour moi cela n'a pas plus de sens.
Je voudrais ne jamais cesser d'accepter la complexité des réalités, des situations et des contextes.
Je voudrais ne jamais cesser d'essayer de fabriquer un langage qui tienne compte de ces complexités.

Je le dis aussi souvent que nécessaire : Je suis antillais, je suis descendant d'esclaves, et ce n'est pas rien. Mon histoire personnelle est empreinte d'une histoire collective très forte qui parle et raconte. Ce « Nous »-là est historiquement chargé.
Cette partie de l'Histoire, avec son « H » majuscule, parle et raconte qu'un projet de libération peut prendre beaucoup, beaucoup de temps…
Nous – descendants d'esclaves – ne serons plus des esclaves, cela n'arrivera pas, nous ne laisserons pas faire.
Ce qui s'est passé entre le XVI^e^ et le XIX^e^ siècle en Occident, avec un « O » majuscule, ne se reproduira jamais.

Un projet de libération peut prendre beaucoup de temps.
Cette évidence est inscrite en moi. Je ne parle que de ma place.
Je ne suis pas inquiet.
Je ne suis pas inquiet et c'est un privilège.
Je sais que « nous » inventerons encore, nous n'avons pas le choix, et je sais que nous y parviendrons.
Je ne dis pas que ce sera une tâche aisée, je dis que nous ne disparaîtrons pas.
Désolé, d'autres sujets m'inquiètent davantage, mais pas celui-là.
Le « nous » est une forme complexe et non figée.
Heureusement pour lui.
« Je » est mon sujet car c'est ce sur quoi j'ai le plus de prise.

J'existe, « je » le sais et personne ne peut m'enlever ça.
Je sais que j'existe, et personne ne peut m'enlever ça.
J'existe, « je » le sais et personne ne peut m'enlever ça.

Et ça, j'ai conscience qu'en ces temps tourmentés… C'est un ***** de privilège.

À écouter

D' de Kabal
N.O.T.R.A.P. - R.I.P.O.S.T.E - 2015
avec **Ursus Minor**
Zugzwang - Hope Street-nato - 2005

ÉLISE DABROWSKI
VIVRE EN VRAI

Lors du premier confinement, les premières réactions ont été : stupeur, angoisse, interrogations… Parfois, je n'avais ni envie de jouer, ni de chanter… j'attendais… Les reports ont permis de me dire : « tiens bon, nous allons reprendre »… Ce n'était qu'un mauvais moment à passer… L'été, certains organisateurs de festivals nous ont permis de retrouver le public et ces retrouvailles ont été belles, franches, directes. C'était très fort de sentir cette nécessité de se revoir, de partager du vivant, du temps présent, ce pour quoi la musique est faite ! Le mépris clairement exprimé par nos dirigeants, nous considérant comme non essentiels, a été, le temps de quelques concerts, totalement balayé par la joie que nous a manifestée le public présent, fidèle. Combien de temps allons-nous nous adapter, attendre les autorisations ? Plus que jamais nous sommes suspendus aux décisions politiques, et c'est tout à fait désagréable… Ma manière de résister, c'est de garder intact mon désir artistique. Depuis quelques mois, je sens en moi une rage de composer, jouer, chanter.

Ce deuxième confinement, nous nous retrouvons entre artistes (parfois clandestinement) pour jouer, préparer des nouveaux projets. Certains théâtres, comme le théâtre de Vanves, ouvrent leurs portes pour des temps supplémentaires de résidences de création. Entre musiciens, on se fournit des attestations, parfois des tests Covid négatifs pour pouvoir jouer à l'étranger quand il y avait encore quelques dates ou projets maintenus… On s'organise, on ne reste pas seuls cette fois à subir…

J'ai plus que jamais envie de ne faire aucun compromis sur ce qui m'anime artistiquement et ce que j'ai à dire sur scène. Toutefois, je suis très inquiète de la manière dont on pense la culture par la vidéo, comme une solution qui s'installe sur le long terme. Clairement, la pente glissante du concert filmé m'inquiète ! Non, la musique, le spectacle se vit en vrai. La case culture paraît cochée pour certains grâce aux vidéos. J'ai appris aujourd'hui que certaines auditions d'artistes se font sur Zoom en ce moment… Préserver l'art d'être ensemble, en chair et en os, dans tous les domaines, est plus que jamais indispensable. Certains projets politiques ne s'accommoderaient-ils pas finalement plutôt bien de cette situation ?

À écouter

Élise Dabrowski
Auroch - Meta Records - 2016
avec **Jean-Jacques Birgé**
Pique-Nique au Labo - GRRR - 2020

DENIS FOURNIER CITANT ITALO CALVINO[2]
À PROPOS DE *EXILS ET ACCUEIL, DE LA RETIRADA À AUJOURD'HUI*[3]

« *L'enfer des vivants n'est pas chose à venir ; s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart : accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage continuels : chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place.* »

À écouter

Art deco
A soul message - Vent du sud - 2019

Manifestation contre les lois liberticides. Rouen, 21 novembre 2020.

ANTONIN-TRI HOANG
LÂCHER DES POSSIBLES

Tout semble aujourd'hui si retranché, si en dedans de soi, que ce qui pointe son nez à l'air libre n'est qu'une sorte d'aileron de requin un peu frileux, un peu émoussé. Il faudrait s'intéresser à ce qui se passe dehors, or, dehors, pas de musique, ou rien que j'entende, seulement des gens qui travaillent. Il n'y a pas, pour l'heure, de temps musical. La musique a lieu chez nous, et pour rien ni personne. Je ne m'en désole pas, mon appartement est devenu une sorte de salon bourgeois où l'on lit et joue pour rien. Tous les jours, j'écoute de la musique, j'en joue et je la range. Une musique pour jamais, qui ne réconforte personne. J'embrasse complètement son caractère non-essentiel (peut-être le nouveau mot le plus beau de 2020). Je souhaite que les musiciens, les libraires et autres artistes puissent survivre, certes, mais ne faisons pas d'eux des réanimateurs de la nation. Laissons tomber la culture un moment, c'est très bien que la musique reste chez elle, c'est très bien qu'elle ne vienne pas toute seule à nous comme un discours de Darmanin. Une musique à aller chercher. Quand il sera temps, quand nous ressortirons, les oreilles parleront. Il faudra d'abord se retrouver, réapprendre à jouer ensemble, nous accorder à nouveau.

À écouter

Antonin-Tri Hoang - Benoît Delbecq
Aéroplanes - Bee Jazz - 2011
avec **Jean-Jacques Birgé**
Pique-Nique au Labo - GRRR - 2020
Umlaut Big Band
Plays Don Redman - Umlaut Records - 2018

NAÏSSAM JALAL
MUSIQUE POUR *UN AUTRE MONDE*[4]

Ma musique a toujours porté, d'une façon ou d'une autre, un discours sur le monde qui m'entoure. Ce monde qui me façonne, me nourrit ou me blesse, m'enthousiasme ou me révolte. Ce monde qui agit sur moi de façon certaine et sur lequel, à mon tour, par la parole musicale, j'essaie d'agir.

Ma parole, malgré ses moyens de diffusion extrêmement limités comparés à certains discours, pourtant, agit directement sur l'imaginaire et remet en question les « valeurs » marchandes ou individualistes ou xénophobes parce qu'elle leur oppose, par sa nature même, des alternatives bien plus enviables : l'être-ensemble, la beauté et le don. Parole, la musique s'élève contre le silence. Spirituelle, elle résiste aux logiques marchandes. Belle, elle s'oppose à la haine. Je ne pourrais envisager de faire de la musique autrement. La musique est ma parole. Celle qui me soigne. Celle qui transforme ma rage en beauté. Celle qui montre que d'autres normes sont possibles et même salvatrices pour sortir du fascisme en marche.

À écouter

Naïssam Jalal
Om Al Aagayeb - Les couleurs du son - 2019
Naïssam Jalal et Osloob
Al Akhareen - Les couleurs du son - 2018

CAROLINE LEMIÈRE[5]
LE PUNK HARDCORE CONFRONTÉ À SA NON MIXITÉ

Le Punk Hardcore trouve ses origines dans la tolérance et la bienveillance. Courant musical directement descendant de Minor Threat dans les années 80, qui propose alors un punk plus agressif, plus riche musicalement, très engagé, avec une ligne de conduite Straight Edge. La philosophie Straight Edge refuse toute forme d'auto-aliénation et d'aliénation d'autrui, pas d'alcool, pas de drogues, pas d'alimentation animale, un esprit clair pour un discours clair et cohérent.

Par cette origine, le hardcore et tous les courants qui en découlent (*emocore*, *metalcore*, *screamo*, *grind*, *crust*…) ont toujours défendu une politique de tolérance et de bienveillance. La lutte contre l'oppression, ou *a minima* le rejet de l'oppression, sont constitutifs de cette scène musicale désormais trentenaire. Pour autant, cette scène est aussi représentative de la société qui l'a vu naître : une société d'hommes hétérosexuels blancs. En 30 ans, la scène hardcore a heureusement évolué. Les femmes sont plus nombreuses, mais toujours minoritaires, et le hardcore doit se confronter à sa non mixité. Cette remise en question est loin de faire l'unanimité. Il suffit de faire une recherche de chroniques sur le dernier concert de Petrol Girls au Point Éphémère pour constater qu'il est difficile de se regarder dans un miroir.

Petrol Girls est un groupe de Punk Hardcore britannique, créé initialement pour un concert, le 8 mars 2012, autour de *La Journée Internationale Du Droit Des Femmes*. Mixte dans sa composition, 2 femmes, 2 hommes, c'est un groupe éminemment féministe, par son nom, par sa création, mais surtout par son discours et son attitude. Ren Aldridge, chanteuse et parolière de Petrol Girls ponctue chacun des morceaux de discours politiques, ce qui n'est pas nouveau dans le hardcore, mais le fait que ces discours soient féministes semble plus dérangeant pour un public majoritairement masculin. Ren Aldridge demande également aux hommes cis[6] de laisser les places devant la scène aux femmes et aux trans, ce qui leur vaut de nombreuses critiques sur leur non mixité, et Petro Girls se voit affubler d'une étiquette excluante.
Mais c'est ici tout le propos qui échappe aux détracteurs de Petrol Girls, cette exclusion qu'impose Ren Aldridge en concert est une mise en pratique inversée de l'exclusion que vivent les femmes dans la société. Est-elle violente et dérangeante ? Oui. Et c'est ce sur quoi cette nouvelle scène féministe invite à réfléchir : un milieu bienveillant certes, mais masculin avant tout, qui se doit désormais d'opérer sa propre déconstruction de la domination patriarcale.

À écouter

Petrol Girls
Cut & Stitch - Hassle Records - 2019

FRÉDÉRIC MAURIN

L'Orchestre National de Jazz devant aller jouer au Qatar (ce qui a alimenté commentaires ou interrogations en cette période), à la question de ce début d'article a été ajoutée cette autre à son directeur musical : **«** Faut-il jouer au Qatar ? **»**

Concernant la date au Katara European Jazz Festival (annulée et peut-être reportée à 2021), il s'agit d'une invitation du gouvernement français. Chaque année l'ambassade de France produit intégralement un concert pendant ce festival qui accueille des artistes européens de différents pays – Allemagne, Autriche, Bulgarie, Espagne, Italie, Pologne, Portugal et Suisse organisant les autres concerts. En tant que directeur artistique de l'Orchestre National de Jazz, je ne pense pas que ma réponse apporte un éclairage pertinent sur le sujet. La seule chose que je sais, c'est que c'est un concert gratuit et en plein air, à l'attention d'un large public populaire, ce qui est le principal pour nous. La date n'ayant pas eu lieu, il est difficile pour moi d'avoir une réponse circonstanciée sur le fait que cela ait pu ou non nuire à la musique ou porter un quelconque message politique. Je ne peux que vous conseiller de vous rapprocher des artistes français ayant déjà joué sur l'invitation de l'ambassade de France dans ce festival : Bernard Lubat Quintet en 2019, Louis Sclavis et Vincent Courtois en 2018, Mohamed Najem & Friends en 2017 et Ibrahim Maalouf en 2015. Ils auront probablement, *a posteriori*, une meilleure analyse de la pertinence d'un tel concert en termes politiques.

Par ailleurs, si la question est de savoir s'il faut jouer dans les pays avec lesquels nous sommes en désaccord sur les politiques mises en œuvre par les gouvernements en place, il n'y a malheureusement pas beaucoup de pays où l'on peut objectivement jouer (que dire des tournées incessantes des artistes français en Chine ces dix dernières années ? Des concerts aux USA ? En Hongrie ? En Turquie ? La liste est interminable…). Il me semble également que c'est se couper de la possibilité de justement transmettre, au travers de la musique, des messages d'émancipation. Encore une fois, je tiens à préciser que si le concert de l'ONJ a finalement lieu, ce sera un concert à l'invitation du gouvernement français, financé par le gouvernement français, non par le Qatar.

À écouter

Orchestre National de Jazz
Dancing in your head - ONJ records - 2020
Orchestre National de Jazz
Rituels - ONJ records - 2020

FANNY MÉNÉGOZ
QUESTIONS PRATIQUES

La question du rapport entre musique et politique est une question dont la réponse reste mouvante pour moi, qui m'interroge régulièrement. Je crois qu'il n'y a pas de bonne réponse, que chacun·e doit trouver « son endroit » avec cette question.

Avant la pandémie, ces deux choses étaient pour moi cloisonnées, en dehors de Surnatural Orchestra, un orchestre dont je fais partie, et qui a à cœur de joindre les deux. Il y avait d'un côté le fait de créer, penser, travailler la musique, répéter, d'un autre le fait de s'informer sur la politique, échanger, voire militer. Les deux ne pouvaient pas vraiment se rejoindre. D'une part pour des questions de temps et de disponibilité : composer, se créer un langage d'improvisateur·rice, construire son identité artistique, monter pour ma part les groupes Nobi et Dune, demande un temps et un travail considérables et peut prendre toute la place.

D'autre part, je me suis souvent questionnée sur l'impact que pouvait avoir la musique que je pratique sur la société dans laquelle j'évolue, sur sa capacité à bousculer un ordre social établi et rempli d'injustices. D'autant que les musicien·ne·s ne maîtrisent que très partiellement le cadre dans lequel ils jouent, la diffusion de leur musique, à qui leur musique s'adresse, etc., et que ma propre démarche repose sur une quête de sincérité et de singularité, et non sur le fait de provoquer volontairement une réaction particulière de la part du public.

Depuis la pandémie, ces problématiques-là n'ont pas changé pour moi. Mais en revanche, le paysage, lui, s'est considérablement transformé. Les décisions du gouvernement pour gérer cette crise ont un impact énorme sur la vie concrète et matérielle des gens, des centaines de milliers de personnes perdent leur travail et basculent dans la pauvreté, les violences conjugales et familiales augmentent, les gens sont mal soignés par manque de moyens, etc. Elles ont également un énorme impact sur notre vie sociale, sur notre vie intérieure, psychique, artistique, spirituelle, philosophique. Aujourd'hui, il est interdit de marcher dans les rues au gré du hasard, de boire un café en rêvant, d'enterrer ses morts si l'on n'est pas dans la liste, de s'échanger des accolades… Aujourd'hui, l'art n'est pas considéré comme essentiel. Les concerts sont interdits. Jamais je n'aurais cru prononcer cette phrase un jour ! En conséquence, j'ai l'impression que le simple fait d'être musicienne et de le rester est et va sans doute être un acte politique. Partager des vibrations avec des gens présents et non pas numérisés est et sera politique. Continuer à développer des idées musicales et réussir à les déposer au creux des oreilles de quelques-un·e·s était déjà, mais sera encore plus, un acte politique. Un acte qui ne se substitue pas aux autres, mais que je crois néanmoins vital, puissant, joyeux et indispensable.

À écouter

Fanny Ménégoz
Éloge de l'envers - Petit Label - 2018
avec **Surnatural Orchestra**
Tall Man was here - Collsur - 2020

JACKY MOLARD QUARTET (HÉLÈNE LABARRIÈRE, YANNICK JORY, JANICK MARTIN, JACKY MOLARD)
APRÈS LA RÉPÉTITION

Jouer de la musique, c'est comme faire l'expérience, *in situ*, qu'un autre monde est toujours possible. Pas un unique point de vue, mais une multitude de situations, d'idées, de rêves partagés. Le Quartet de Jacky Molard en est l'exemple parfait, pas un concept mais la rencontre de quatre individus aux parcours différents. Jouer devant un public est pour nous vital, une rencontre nécessaire pour nous comme pour lui, un échange, un espace de liberté. Aujourd'hui, interdiction de jouer, de danser, et bientôt… De rire ? De se toucher ?
Une alternative nous est imposée : jouer sans public, devant une caméra, pour un réseau… Sensation d'une vie où l'injonction nous est faite de faire l'amour sans jamais se toucher, de boire sans se désaltérer. N'exister qu'au travers de la toile ? Hors de question. Ce serait signer l'arrêt de mort des artistes, du spectacle vivant, une capitulation. Comment continuer d'avancer, sans l'air du dehors, sans les oiseaux, sans les arbres, sans nos amis, sans nos proches ? Tel le pâtissier dans sa cuisine, nous continuons notre vie de musicien, travailler, répéter, avec la sale sensation de préparer un gâteau qui ne sera pas mangé.

À écouter

Jacky Molard Quartet
Mycelium - Innacor - 2018
Suites - Innacor - 2012
Acoustic Quartet - Innacor - 2006
Jacky Molard Quartet & Foune Diarra Trio
N'Diale - Innacor - 2010

BASILE NAUDET
MATRAQUES ET PORTE-FLINGUES

Je suis comme tout le monde abreuvé d'images de la police, et comme tout le monde, je me gargarise de mon indignation face à cette violence débridée. La police est le corps auquel fait face l'ensemble des fronts de luttes sociales, et est en passe de devenir leur point de ralliement.

Elle est un ennemi identifiable, effrayant, dangereux, et son niveau de violence et d'autonomie est proportionnel à la frayeur qu'inspirent les mouvements sociaux aux dirigeants. Si l'on n'est pas à l'endroit où la matraque tombe, c'est que celui qui porte la matraque ne fait pas encore attention à nous, ou que nous faisons partie de celleux que la matraque protège. L'époque a le mérite de tracer cette ligne stricte. Son évidence ne doit pas pour autant nous empêcher de penser aux autres polices que nous avons intégrées.

Dans beaucoup d'endroits, la Culture est une police sans matraque. Elle arrive à grands coups de musées d'art contemporain, d'actions culturelles, de plans d'urbanisme, de « friches industrielles » et de *rooftops* où on tape sa trace en écoutant l'avant-garde – en prenant bien soin d'éviter du regard le camp de migrant·e·s de l'autre côté de la rue. Nos institutions culturelles ont adopté les lois de la consommation et de la rentabilité. Le *projet*, mesurable dans l'espace et le temps, calibré pour un marché, qu'on vient vendre à des programmateur·rice·s lors de « rendez-vous » entre agents rationnels, s'est imposé comme modèle. L'auto-surveillance des musi-

cien·ne·s entre elleux, les commentaires constants sur la manière dont chacun.e gère son *projet* au fil de discussions soi-disant informelles, nous transforment tou·te·s en policier·ère·s. Ces discussions sont autant de révélateurs de la violence produite par les institutions, de la reconnaissance qu'elles distribuent, de la compétition qu'elles organisent, de l'exclusion qu'elles génèrent.

Être politique aujourd'hui, ce serait alors identifier la police dans les subventions, les actions culturelles, dans l'organisation pyramidale de nos salles, de nos festivals, qui reproduisent gentiment les dominations de race, de genre, de classe. S'exposer sans doute à la matraque, en ouvrant nos lieux à celleux qui la subissent, qui cherchent un lieu où discuter, un repas à préparer. Faire de nos lieux des lieux de vie. Repenser nos pratiques et ne pas hésiter à en abandonner. Refuser collectivement d'être les porte-flingues de cette violence, nous organiser.

À écouter

avec **Surnatural Orchestra**
Tall Man was here - Collsur - 2020

avec **Club Sieste**
Club Sieste - Coax - 2019

JEAN-FRANÇOIS PAUVROS
TEMPO, POTIN, SILENCE ?

Le tempo de la musique et celui de la politique, disons pour être plus précis de la vie sociale, n'ont en ce qui me concerne jamais été dissociés, même implicitement. Le monde change autour de nous. Mon axe, c'est ce qu'on pourrait appeler de la musique, qui sort quelquefois de mes doigts. Après, quelle que soit la difficulté, les situations qui nous entourent ne sont jamais différentes ; ce sont toujours les mêmes qui s'en prennent plein la vie, et les mêmes qui s'enrichissent, parquent, éliminent, matraquent et réduisent au silence.

Quant à l'incapacité de jouer de la musique, j'imagine que pour certains dont je fais peut-être partie, cela est valable depuis le début, et il est curieux de voir certaines musiciennes et musiciens se confronter à cette impossibilité, plutôt de se produire en public que de jouer de la musique. Dans les années 70, s'exprimer avec une certaine musique était aussi difficile que maintenant, et ce sont les musiciens qui se sont regroupés pour essayer d'ouvrir les portes qui leur étaient fermées. Ce qu'il y a d'intéressant maintenant, c'est que tous les genres de musique, quels qu'ils soient, sont dans la même situation ; ils ne peuvent pas se produire. Tout le monde est mis à la même place, sur la même ligne de départ.

Regroupons-nous donc, vent debout, non pas par genre de musique, non pas par genre de n'importe quoi mais simplement par le besoin commun de s'exprimer. Que le départ ne soit pas l'arrivée, et que les chemins nous traversent… le plaisir d'être et d'être ensemble.

À écouter

Jean-François Pauvros
avec Antonin Rayon et Mark Kerr
À tort et au travers - nato - 2020

NICOLAS SOUCHAL
TROIS ZONES DE CONTACT

Mouvement social
« L'Estaca » (Le pieu), chanson de résistance aux fascismes, d'un espace à un autre. D'abord en manif, jouée par la Fanfare Invisible, ou chantée à tue-tête. La musique pour accompagner le mouvement social, faire sonner la rue, pour agréger, animer, réconforter, pour transmettre le patrimoine des chants de lutte, la musique comme composante d'un geste collectif d'émancipation. Puis au Lavoir Moderne Parisien, jouée par le Healing Orchestra, big band. Son leader Paul Wacrenier : « *Volonté d'incorporer une chanson de luttes actuelle dans notre free jazz. Et par là, revenir aux sources, au fondement du lien entre free jazz, musiques populaires et engagement politique (Albert Ayler, Liberation Music Orchestra).* »
Anecdote : en confinement, jouer à 20 h à la fenêtre avec les voisin·e·s, et inventer des paroles en soutien aux soignants, sur *Pookie* d'Aya Nakamura. Conjonction achevée du temps politique et du temps de la musique.

Race et colonie dans la France du jazz
En 2017, le *Bal Nègre,* haut lieu du jazz début XX[e], rouvre. Une mobilisation militante antiraciste (sans musicien·ne à ma connaissance) est nécessaire pour que le signifiant insultant « nègre » soit retiré, et que le lieu soit renommé *Bal Blomet*.
En 2018, des Antillais parlent de jazz. Jacques Schwarz-Bart : « *Il y a la persistance d'une sorte de préjugé négatif, de la part de certains organisateurs et d'une partie du public, qui ne prennent pas les Antillais au sérieux, ou voudraient les enfermer dans une musique commerciale voire "doudouiste".* »
Mylène Mauricrace : « *Cette incompréhension est inhérente à la sur-commercialisation du zouk, pendant que d'autres défendent une musique complexe étroitement liée à une histoire et avec laquelle on ne plaisante pas.* » Franck Nicolas : « *Les Antillais ne sont crédibles que dans des rôles d'amuseurs, comme Francky Vincent ou La Compagnie Créole. Mais la carte postale, y'en a marre.* »
Il faut acter et solder que racisme et exotisme ont été des composantes motrices et constructrices du jazz de France.

Les affects de Colette
Colette Magny, *Essai sur mai-juin 68*, « Nous sommes le pouvoir » :
« *Un soir je revenais de chanter, on m'a téléphoné*
Il y avait des blessés, des gosses matraqués.
J'ai eu peur, je ne suis même pas allée ramasser les blessés.
Dans les usines je me suis planquée
Pour les travailleurs, chanter.
« Là où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle broute. »
J'ai rien vu, j'étais pas dans la rue.
Tout ce qui était gai, je l'ai manqué.
Chanter, c'était devenu dérisoire.
Je sais taper à la machine,
Mais peut-être que je chante mieux que je ne tape à la machine.
Au mois de Mai, par l'espoir tout le monde se parlait. »

À écouter

Nicolas Souchal, Julien Martin, Sylvain Marty, Diemo Schwarz
MétamOrphée - Free Sonne - 2019

avec **SPIME 2019**
Cosmic and Spontaneous Gestures
Le fondeur de son - 2019

YORAM ROSILIO RAPPORTANT LES PROPOS DU « PLIMJ »[7], PERSONNAGE IMAGINAIRE HABITANT UN RECOIN OBSCUR DE SA PROPRE TÊTE…
RAS L'BOL DE MARMITON **!**

On est une putain d'espèce en voie de disparition, nous, les artistes du « *live* »… traqués comme des bêtes sauvages. Plus d'place pour nous, circulez, y'a rien à voir, c'est pas essentiel… indispensable… Les plus beaux spécimens d'artistes, à la rigueur, y'a une place pour eux dans le grand Zoo de l'Internet.

Ce putain d'Internet de merde sans vie… Quoi ? Tout serait réduit à n'être qu'une forme rectangulaire dans nos écrans plats hypnotiseurs ? Fabriquant le spectateur passif sans aucune possibilité de choix face à ce putain de cadre ? Oh, fais-moi rêver, *streaming* de merde, avec ta pub de Noël toutes les sept minutes, ou celle pour la dernière bagnole allemande de merde… Et tout ce contenu créé par les artistes du vivant, aspiré par la grande machine immonde du capital, digitalisé comme nos âmes, nos envies, nos espoirs, digitalisés ! Nos angoisses, nos vies, digitalisées ! Et chauffent, chauffent les *data center*… Et chauffe, chauffe la planète… Bordel, mais on peut avoir un peu de responsabilité politique face à nous ? Encourager de telles pratiques et laisser crever les lieux de vie, les artistes étrangers, les sans-droits ? Et ceux qui débutent ? Qui galèrent ? Qui ne trouvent pas de contrat, parce que c'est toujours comme ça au début, personne ne trouve de contrat… Il faut des années pour gagner sa croûte avec son biniou…

Vers quoi ces sommes ahurissantes, dédiées habituellement au soutien à la création et aux artistes-crève-la-dalle (ou non), sont-elles désormais re-basculées ? De la création de contenu pour les Gafa qui se gavent déjà et bafouent les droits des artistes ? Honte ! Cet argent public, basculé vers les Gafa fraudeurs exemptés d'impôts, est aussi une somme dont les artistes en galère seront au final privés, puisque cette somme ira dans la poche des boîtes de prod à *teaser*.

Pour en revenir au monde du spectacle vivant, finalement la vraie vie dont il est l'incarnation, est une banquise au soleil… L'artiste, lui, un ours blanc famélique, crevant la dalle parce que pas un putain de concert à se foutre sous la dent ! Et qu'est-ce qu'ils lui proposent comme solution ? Une putain de place dans le grand Zoo d'Internet ! Merde… et c'est pas nouveau… Toute vie est morte… Si je joue de la musique dans la rue, ils sont capables de m'envoyer les flics pour m'embarquer, me verbaliser, mais aucun problème quand les bulldozers éventrent le béton dans tout Paris, que les grues bétonnent, que les sirènes hurlent. C'est bien la preuve que ce n'est même pas la musique ou le bruit leur problème ; leur problème, c'est la vie, et c'est pour ça qu'ils veulent la soumettre au format numérique, pour finir de nous déshumaniser définitivement… Bande de merdes… Votre monde digital, on n'en veut pas ! Votre marche forcée vers le numérique, vous pouvez vous la carrer ! Si vraiment vous souhaitez soutenir les artistes, soutenez la vie ! Ou foutez-leur la paix !

Écrans plats qui formatent tout, comme si toute vie était destinée désormais à se dérouler dans cette petite fenêtre lumineuse qui trône au salon, comme le Nouveau Dieu qui aspire toute vie, ces écrans plats qui endorment les cerveaux. Je préférais encore quand les gars vendaient leur âme au Diable, au coin d'un carrefour ! Car le Diable est bien plus fréquentable que ce Dieu de métal et de sang.

Le mensonge du mot : « *Live streaming* ».

Comment prétendre que les concerts sur Internet sont toujours des concerts ?

Il n'y a pas d'odeurs, c'est jamais trop fort, ou pas assez, c'est pas nos oreilles qui entendent les instruments, c'est celles de l'ingé-son, c'est pas nos yeux qui voient, c'est les yeux du cameraman… Y'a pas de gens autour de nous, pas d'imprévu, pas de murmures, pas de contacts visuels, pas de rencontres, pas de jolie serveuse, pas de voisin qui pue, pas de danger, pas de lumière trop forte qui nous incite à nous déplacer, pas d'inconfort et donc pas de confort… Mais avec vous, les politiques de la cyber-vie, le problème est que votre vision de la vie est tellement étriquée, aseptisée, limitée, vous êtes tellement stupides au sens où votre champ d'expérience est tellement pauvre que vous trouvez pleine satisfaction dans cette seule putain de fenêtre *streaming*… Vous appauvrissez la vie, car vous êtes décisionnaires, et vous bafouez nos modes de vie et de partage, vos demi-solutions de merde pour soi-disant sauver les artistes, on s'en fout que vous appeliez cela du « *live* » ! C'est pas de la vie ! Ça n'a aucune valeur, c'est noyé dans l'immense et ultime marmite puante de contenus des Gafa qui veulent avoir l'exclusivité absolue sur toute forme d'expression humaine en torchant jusqu'à la moelle la créativité des êtres vivants, comme un immense sacrifice de l'humanité au nouveau Dieu Machine… Toutes vos machines virtuelles ne sont qu'une pâle imitation de la vie, et c'est pour cela que vous voulez remplacer la vie par la machine… Et que vous êtes des psychopathes inadaptés à la vie… Car si vous vouliez défendre réellement la musique et les artistes, vous vous y prendriez différemment, et si vous avez des doutes, on a des solutions pour vous.

À écouter

SPIME 2019
Yoram Rosilio & Anti rubber brain factory
Ensueños Burlescos, Peligrosos y Misticos de Tierras Mexicanas - Le fondeur de son - 2019

CHRISTIAN TARTING
TEMPO'S NON FUGIT
: pour tous ceux qui ouvrent les yeux…

Ces deux jours deux nuits par le charme des chances et de l'intention tu y étais mille neuf cent soixante-dix les vingt-cinq et vingt-sept juillet tu y étais alors ne te posais pas la question que l'on te pose musique & politique & musique & tu y étais à l'époque ne maniais pas l'esperluette ne savais d'ailleurs pas franchement ce que ça voulait dire cet esper qui finissait plus ou moins dans la gorge sans doute le début d'une chanson voix dans le masque mais tu y étais deux jours si beaux de chaleur et puis toute leur suite celle des corps les corps qui les avaient précédés leur douceur maeght la fondation la délicatesse des jours et celle multipliée des soirs des nuits tout était là tout était dans ta jeunesse et l'enthousiasme et tu dirais peut-être aujourd'hui l'enthousiasme politique d'abord peut-être le dirais-tu lui dont tu ne t'es pas départi vraiment pas au temps venu de ta première vieillesse non tu as toujours albert dans les yeux comme mary maria tous deux les as dans la tête ta tête résonante et folle toujours de ces moments quarante-cinq ans plus tard tu sauras que ton précieux jacques-henri était là lui aussi vos vies vos âges n'étaient alors que croisements inconnus jh prof déjà toi il s'en fallait de beaucoup pour que mais le temps a dicté mais voilà vous étiez là bien avant l'amitié pour la même raison la même healing force toi deux jours deux soirs deux nuits jacques une seule la deuxième si les souvenirs de vos longues indispensables discussions sont bons pour lui c'était le vingt-sept le lundi oui tu forces ta mémoire un peu mais pour lui pour toi ce fut comme un fracas pour toi pas forcément le premier mais l'essentiel tu étais si jeune si ouvert pour qu'il fût l'essentiel healing force tu l'entends encore là dans la si forte et pure chaleur d'été sa pureté là pour toi pour toujours comme plus tard alors en août le moment oui ce mot est si important celui de l'apparition de tamia nous étions alors à châteauvallon tamia sa beauté totale mille neuf cent soixante-douze sainte-rose elle tamia sans pourquoi de beauté d'invention avec ton frère de sang gérard vous y étiez petits on dirait petits sans doute encore mais éveillés comme assurés vous y étiez et sans doute tout a été décidé là un peu c'est-à-dire que tant de votre vie pas toute mais tant de votre vie l'a été là et cette affaire d'esperluette là renforcée combien renforcée plus qu'affirmée ça s'est dit-redit là tu sors du concert bois la chaleur indémentie dans une joie rageuse et michel aura donné cette joie de la conjonction ce soir défait de chaleur repris dans la chaleur de ta vie peut-être commencée là ce soir tu dis on est là pas à l'ombre de l'autre langue pierre favre y est basso continuo mais dans le soutien rapiécé du silence accueilli entendu comme rêvé et puis voilà comme le sont beb et léon dans la lumière propre de leur dialogue elle tant singulière tant irradiée morts tous deux ils furent tes amis plus tard ils furent tes amis tempus fugit pas si sûr ce qui s'écrit veine d'un autre sang non ne s'efface pas non le timbre de l'autre bernard de ce soir l'autre bernard ne s'efface pas l'esprit de don est là et aussi albert fantôme de grâce et puis cette ouverture dont gérard et toi êtes les fils plutôt la conjonction & comme jh tu ne réponds plus aux questions par le point de vue l'opinion la dissertation on aura tant donné tant donné dans le truc préfères prendre le pouls du monde et du monde intérieur es dans l'écoute oblique le canto sospeso qui du silence au silence prend ses lignes musiquestpolitique mais c'est l'air que nous respirons up tempo du début du respir le respirerons jusqu'à

À lire

Christian Tarting
Discanti (Voci sprecate, Labbra, Il salto)
Tarabuste - 2018

LÉA TROMMENSCHLAGER
LA VIE EST À NOUS

Pendant les deux mois de confinement, puis en ce moment à nouveau, on s'est retrouvé comme au « chômage ». Étonnant pour ceux d'entre nous qui sont soumis au régime de l'intermittence du spectacle, puisqu'assimilés « chômeurs » toute l'année. Là, nous y sommes pour de bon. Quand mots et concepts vous rattrapent…
En mars, il y a eu comme une vague de pseudo résistance numérique de la part des acteurs du monde du spectacle, sans doute bien intentionnée. Moi, ça m'a fait culpabiliser et je ne me reconnaissais dans aucune proposition. Sans doute qu'il y avait de bonnes idées, de belles énergies même, mais le contenu, la réalisation, la redondance… Doit-on créer à tout prix ? Est-ce qu'Internet était vraiment l'unique solution ? Y a-t-il des circonstances dans lesquelles l'art ne doit pas prendre de la distance, prendre son temps ?
On dit souvent que les chômeurs se sentent mis au ban de la société, que le temps « libre » destiné à la recherche d'emploi est loin d'être vécu comme un temps libre, comme un temps de « vacances ». On se sent désocialisé, « *tu fais quoi dans la vie ?* », en ce moment … « *euh, ben là, rien...* ». Alors non, je n'ai pas eu l'énergie de commencer à lire *La Recherche…*, je ne me suis pas mise à apprendre le russe, je n'ai pas appris de nouvelles partitions, je n'ai pas inventé de nouvelles recettes de cuisine… Je me suis sentie à côté de la plaque, en dehors de la société, regardant passer la vie.
Mais cette mise au ban de la société, je l'ai sentie encore plus forte ces dernières semaines, lorsque, déjà en état d'urgence et de privation de droits, des lois liberticides ont été votées. Dans ce contexte de pandémie, nous nous plions depuis mars à des règles sanitaires, que nous ne comprenons pas forcément, mais nous jouons le jeu : le masque, le confinement, le couvre-feu, les attestations… En clair, même les plus rebelles d'entre nous se plient à l'autorité pour ne pas empoisonner leur prochain. Mais jusqu'où ?
Rassemblements de plus de six personnes interdits ? Alors, ça endort un peu.
On avait déjà plus le droit de manifester, là on ne peut même plus se rassembler.
Et puis, tout à coup, c'est trop : alors, un élan, un appel à se rassembler, à manifester. Des urgences, l'injustice, des violences qui hérissent, et la police, toujours la police. Alors, on se rassemble, on se met à retrouver des amis, des camarades, des collègues. On sent que ça fait du bien. Les yeux dans les yeux. Et de la musique aussi, nos phares, la Fanfare Invisible ou l'Orchestre Debout. Là, pour moi, la musique reprend son sens. La musique sur la place publique. Depuis septembre, place du Palais Royal, place Édouard Herriot, place du Trocadéro, place de la République et partout en France et évidemment dans le monde où nos frères se soulèvent. Et la place, elle est à qui ? Elle est à nous. À nous citoyens (sens grec). Oui, car citoyens nous le sommes encore. Alors, luttons pour garder le droit de nous exprimer sur la place publique !

À écouter

Léa Trommenschlager, Damien Pass, Alphonse Cemin
Schumann : Myrthen, Op.25 - B Records - 2015

avec **Marc Ducret**
Lady M - (Illusions) - 2019

Archie Shepp. Festival de Jazz à Juan-les-Pins. 25 juillet 1975. Photo choisie par Basile Naudet.

(1) Co-porte-parole avec Cécile Gondard-Lalanne du syndicat Sud Solidaires de 2008 à 2020.
(2) Italo Calvino, *in Les Villes Invisibles* - Gallimard 1972.
(3) *Exils et accueil, de La Retirada à aujourd'hui*, documentaire radiophonique de la série *Itinérances* par FM+ avec Jazz In et L'écho des Garrigues. À écouter ici : http://radios-arra.fr/la-retirada-80-ans-apres-sur-les-chemins-de-lespoir-documentaire/
(4) Naïssam Jalal, *Un autre monde*, album prévu pour février 2021.
(5) Caroline Lemière est journaliste, amatrice de hardcore depuis 20 ans.
(6) Cis est une abréviation de *cisgenre*, néologisme désignant un type d'identité de genre où le genre ressenti d'une personne correspond au genre assigné à sa naissance. Mot construit par opposition à *transgenre*.
(7) Le Plimj est Le Pochtron Lunaire Illuminé du Métro des Léthargiques du Jazz

GAFA GOGO

DIFFUSION EN DIRECT SUR INTERNET DE CONCERTS SANS PUBLIC

Texte de **Serge Adam** . Illustration de **Rocco**

Dénaturer la musique, anéantir son interaction avec le public, brise l'élan de la circulation des idées, l'émotion et la réactivité des processus d'interprétation et d'improvisation, appauvrissant la création artistique.
Dématérialiser un concert en direct sans public sur tablette, *smartphone*, ordinateur, réduit la perception de la musique et la performance des musicien·ne·s à un simple objet de consommation numérique, hors contexte et échanges avec les autres spectateurs (que l'on soit des dizaines ou des millions à visionner la vidéo en direct, chacun est seul dans son salon).
Encouragé par les institutions (SACEM, CNM…) et l'État, ainsi que par les grands groupes marchands de la musique, ce procédé voudrait nous (r)assurer que la musique continue de se « fabriquer » en dehors des lieux de diffusion de concerts (fermés) alors qu'elle est vidée de son essence, le but étant de continuer à générer des revenus.

Accroissement des inégalités, appauvrissement de la diversité musicale

Enregistrer/filmer un concert en direct sans public, nécessite des moyens techniques importants : un jeu de lumières adapté, plusieurs caméras, une prise de son multipistes, un mixage en direct de la lumière, de l'image et du son mobilisant au minimum 3 techniciens. Sans cela, on assiste à des concerts d'un ennui saisissant, inaudibles et figés, rendant désastreuse la plus talentueuse des prestations. Au-delà, quel·le musicien·ne aurait les moyens de financer un studio équipé pour un concert sans public ? Ces nouveaux procédés numériques démultiplient la concentration de l'offre et l'appauvrissement de la diversité musicale, s'ajoutant à d'autres processus déjà identifiés sur les sociétés de *streaming* (Spotify, Deezer, Apple Music...).
Ces concerts sans public donnent l'illusion que la musique est vivante, mais en la désincarnant – alors que tout est arrêté, toutes les salles sont fermées et pas seulement la musique – et en brisant son lien organique avec le public, proposer cette « solution numérique », est irresponsable et suicidaire. Pour les arts plastiques, une œuvre n'existerait que si elle est présentée/confrontée à un public et, pour citer Marcel Duchamp : *« Somme toute, l'artiste n'est pas seul à accomplir l'acte de création car le spectateur établit le contact de l'œuvre avec le monde extérieur en déchiffrant et en interprétant ses qualifications profondes et par là ajoute sa propre contribution au processus créatif. »*
Le spectacle vivant n'existera pas sans public.

À écouter

Disponibles aux Allumés du Jazz

Serge Adam, Tania Pividori, Christelle Séry
Journal d'une apparition
(Quoi de neuf docteur ? - 2016)

Les Amants De Juliette
S'électrolysent
(Quoi de neuf docteur ? - 2015)

FAUT-IL ALLER PLUS VITE QUE LA MUSIQUE ?

Il n'est plus une journée sans que nous soient proposées, tant par les voix d'Internet que par celles de la presse, de la radio-télévision ou des placards publicitaires des transports publics, des incitations à l'écoute de concerts sans public sur le Web.

Après avoir proposé une aide aux concerts sans public, le Centre National de la Musique propose actuellement un Fonds de soutien à la diffusion alternative qui « *a pour but de financer les représentations données sans public, sous réserve qu'elles donnent lieu à une diffusion* » et permet par ailleurs *« l'ouverture du fonds à toutes les esthétiques* ».

Comme on sait l'importance de ne pas sacrifier les supports physiques (CD, disques vinyles...) à un champ musical qui deviendrait principalement virtuel, il semble d'autant plus essentiel de ne pas sacrifier la présence physique des artistes musiciens et musiciennes, et de celles et ceux qui les accompagnent. Si l'on comprend l'aspect expérimental qui peut avoir son intérêt dans le mélange des genres, l'idée d'un remplacement des formes d'expression qui prend, dans la précipitation, de plus en plus d'ampleur, ne semble plus seulement être une conséquence de la crise sanitaire mais ouvrir grand les craintes d'un remplacement des moyens d'expression. Selon l'adage de grande sagesse, maintes fois éprouvé dans l'histoire, il importe de ne pas aller plus vite que la musique.

En un temps où la crise sanitaire a largement ajouté de la souffrance à un ensemble de professions déjà grandement éprouvées, on se demande si ces aides à la diffusion de musique sur Internet ne seraient pas le résultat d'une confusion entre « soutien dans le cadre du COVID » et « aide à la transition numérique » ? Sont-elles vouées à perdurer au-delà de la période pandémique ou à devenir, pour le CNM, une des normes de diffusion de « représentations sans public », éventuellement au détriment des aides au « spectacle vivant » et de la production « physique » de musique enregistrée ? Alors, les questionnements affluent pêle-mêle à la vitesse 5G :

- Au-delà d'Internet, le dispositif de Fonds de soutien à la diffusion alternative proposé par le CNM est-il ouvert aux séances *live*, diffusées par les radios et télévisions publiques, locales, associatives ou privées ainsi qu'à celles transmises par « support physique » (CD, LP, DVD, K7) ?
- Les petites structures (labels, compagnies, auto-entrepreneurs…) qui ont des équipes réduites et non des équipes de salariés permanents, seront-elles éligibles ? À partir de quel chiffre d'affaires le seront-elles ? Ces mêmes petites structures n'ayant pas obtenu d'aides gouvernementales et/ou n'ayant pas postulé à celles-ci seront-elles éligibles ?
- Les critères d'attribution des aides aux « représentations sans public » intègreront-ils une exigence de rémunération des musiciens, du respect des droits à l'image, des droits d'interprète et des droits d'auteur ?
- Pour les productions aidées par la collectivité, les plateformes de diffusion Internet (peu réputées pour une fiscalité à jour là où elles exercent) auront-elles l'obligation de respecter la loi française sur le droit d'auteur et les droits voisins ?
- En aidant les concerts sans public, qui exigent, pour être de qualité, des moyens audiovisuels hors de portée des structures les plus fragiles, le CNM ne prend-il pas le risque de limiter *in fine* son soutien aux grosses structures et aux grosses productions ? Quelles seront par ailleurs les exigences particulières quant à la qualité technique de la captation ? Y aura-t-il une liste de prestataires et producteurs agréés ?
- Est-il prévu d'indemniser les producteurs de disques de l'absence totale de vente de disques lors des concerts sans public ? (Les petits labels sans distributeur - et ils sont nombreux - réalisent une part non négligeable de leur revenu en vendant des disques lors des concerts)
- Par quelles plateformes ces concerts sans public seront-ils diffusés ? Pour quelle audience et dans quelles conditions ? Les réseaux de diffusion et les plateformes du service public seront-ils prioritaires ?
- Les responsables de ces institutions ne prennent-ils pas le risque d'être suspectés de se précipiter, à l'occasion de cette situation de crise, vers les seules solutions numériques, présentées comme des évidences inévitables alors qu'elles ne sont peut-être que des éléments de leur vision de l'avenir, par nature incertain ?
- On a vu combien le tout numérique de l'enseignement public ne saurait être satisfaisant et en aucun cas un remplacement. En accélérant artificiellement la « transition numérique » pour la culture, ne prend-on pas le risque de voir les jeunes générations intégrer ces nouvelles pratiques comme des normes, au détriment d'une pratique culturelle plus « socialisée », permettant la rencontre, l'échange, l'incarnation et le partage ?
- En instituant la diffusion numérique comme condition à l'obtention de ces aides et comme moyen d'action privilégié, le CNM ou d'autres organismes comme la SACEM ne sont-ils pas en train de préjuger des solutions, avant même une réelle étude des problèmes posés par leur projet et de leur impact ?
- N'y a-t-il pas un risque que ces aides du CNM aux spectacles sans public ne viennent abonder le financement de nouveaux prestataires de service vidéo en ligne et de « nouvelles » chaînes de production au détriment de l'aide aux artistes et producteurs ?

Après ces questions immédiates en surgissent d'autres, non moins directes, d'ordre économico-politique, existentiel, sociétal ou écologique :

- Comment éviter que ces aides représentent un transfert indirect d'argent public vers les Gafam ?
- La représentation systématiquement imagée de la musique opère forcément un glissement de perception considérable. Qui est l'artiste apprécié ? Celui qui filme ou celui qui joue ? Qui sont les prestataires véritables : les sociétés de production vidéo ou les artistes, les lieux de concerts, les maisons de disques ? N'aura-t-on pas là, comme on peut déjà le constater, un tri entre les productions dotées de moyens importants et celles souvent plus porteuses de musiques à audience moins large mais toutes aussi utiles pour qui l'image est de moindre importance (voire contradictoire avec le propos artistique) ? Comment ne pas craindre l'escalade qui se profile ?
- A-t-on calculé l'empreinte carbone des concerts sans public en *streaming* ? Les centaines de milliards de vues attendues vont s'ajouter à la croissance actuelle, déjà exponentielle des usages du *streaming*, augmentant considérablement la consommation d'électricité mondiale, et accélérant l'épuisement des ressources naturelles, sans parler des conditions humaines de leur extraction.

On a constaté récemment, avec plaisir, une renaissante reconnaissance des disquaires, après celle des libraires. Gageons qu'elle soit le signe de la reconnaissance de l'importance des disques, aussi indispensables que le livre, comme devra être largement soulignée et reconnue l'importance de la diffusion de musique avec public sans nécessité d'enregistrement audio ou visuel.

Alors, pourquoi ne pas profiter de cette situation complexe et contradictoire pour lancer, sans aller plus vite que la musique, une réflexion de fond sur nos métiers, nos pratiques, la culture, les dispositifs d'incitation et d'aide, qui tiendrait compte dans leur ensemble de toutes les pratiques, où la création par Internet (spécificité d'un art adapté au média proposé) aurait sa place *aux côtés*, et non *en remplacement*, des concerts publics, de la production physique et de toutes les autres formes d'expression diverses de la musique, toutes nécessaires ?

COMMUNIQUÉ DES ALLUMÉS DU JAZZ 7 NOVEMBRE 2020

LE TAMIS DE L'ESSENTIEL

Illustration de **Thierry Alba**

Écrit et diffusé le 7 novembre 2020, ce communiqué des Allumés du Jazz reste d'actualité… pour l'essentiel.

Chaque crise procrée ses mots et chaque mot porte sa crise. Cette fois, on touche à l'essentiel.

« *J'entends beaucoup de voix qui s'élèvent pour nous expliquer qu'il faudrait relever la complexité des problèmes contemporains en revenant à la lampe à huile ! Je ne crois pas que le modèle Amish permette de régler les défis de l'écologie contemporaine* », nous a dit le président de la République française, le 14 septembre 2020. Il se moquait là d'une communauté fondée en Alsace en 1693, aujourd'hui principalement installée aux États-Unis et tournée vers une vie de valeurs qu'elle estime « essentielles ».

Et la détermination de l'essentiel, c'est aujourd'hui, dans cette situation de crise sanitaire, le maître mot politique, l'endroit de partage entre ce qu'on peut encore faire, ce qu'on ne doit plus faire, ce que l'on peut acquérir, ce que l'on ne peut acquérir, en attendant.

Dans son allocution du 28 octobre concernant la crise sanitaire et les modalités d'un nouveau confinement, le président de la République française n'a pas eu un mot pour le monde des arts, de la culture, ses travailleurs et travailleuses, ses actrices et acteurs, producteurs et productrices, ses bénévoles et toutes celles et ceux que ce monde aide à vivre, et là, il ne s'agit pas *seulement* d'économie. En période de crise, voilà un monde qui, pour la communauté qui nous gouverne, ne *porterait* plus de valeur essentielle, de libre expression, il est effacé.

Quelques jours plus tôt, le préfet de la région Centre-Val de Loire prévenait : « *La bamboche c'est terminé !* »

Alors dans la confusion d'annonces contradictoires *à propos de* qui doit travailler - la peur au ventre, et qui ne doit pas travailler - la rage au cœur, ce qui doit rester ouvert, ce qui doit être fermé, dans cette redéfinition de l'essentiel, on a pu voir, comme seule réponse aux demandes de raisonnable équité des professions du livre et du disque, la fermeture des rayons culture des grandes surfaces avec cette glaçante bannière *: « Vente de livres & disques INTERDITE conformément aux mesures gouvernementales en vigueur* ».

Au « *pays des Lumières* » vanté dans le discours du 14 septembre, livres et disques ne sont plus essentiels. Mais qu'est-ce donc qui est essentiel et qui vaudrait que l'on risque sa vie en l'exposant au virus ?
Essentielle, la poursuite des travaux pour transformer des gares en centres commerciaux ?
Essentielle, la tenue *quoi qu'il en coûte* d'orgueilleux Jeux Olympiques ?
Essentielle, la chasse ?
Essentielle, la maison connectée ?
Essentielle, la marche forcée vers la 5G lorsqu'était promise une concertation à son sujet ?
Essentielle, la fortune de Jeff Bezos ?

Allons-nous voir la création d'un ministère de l'essentiel ?

Les disquaires et libraires indépendants, comme les salles de cinéma, de concert et de théâtre sont très loin d'avoir affiché de l'insouciance vis-à-vis du sérieux de l'épidémie. Lors du premier confinement, dans la confusion des directives, ils ne voulaient pas de dérogation tant que les masques (que la communication de l'État nous disait inutiles) et le gel n'étaient pas ou peu disponibles. Lors du déconfinement, ils se sont tous, avec une grande énergie créatrice, appliqués, à grands renforts d'équilibrismes compliqués, frustrants, fragilisants, périlleux, éreintants, pour maintenir une activité décente et respectueuse de la situation sanitaire.

Aujourd'hui, Amazon, condamné en référé pendant le premier confinement le 14 avril, et en appel le 24 avril pour non-respect des mesures de prévention liées à l'épidémie de Covid-19, se voit offrir un boulevard. Comment ne pas être excédé lorsqu'Amazon et les entreprises du même genre tirent à ce point leur pelote d'épingles de ce jeu de dupes ?

Dans le même temps - et les exemples sont multiples - Spotify, géant du *streaming* musical enrichi par le pillage outrancier d'un travail *physique* de décennies constituant le catalogue de la musique mondiale, propose ces jours-ci une « recommandation personnalisée » basée sur de brumeux algorithmes, à la tarification prélevée sur les rémunérations de *stream*, aujourd'hui environ 0,003 € l'unité quand « tout va bien ». Dans un pays où existent encore un salaire minimum et des minimas sociaux, la valeur de la création musicale se trouve ravalée plus bas que terre.

Saisir l'aubaine du coronavirus pour renforcer la culture du tout numérique est inique.
Comme est inique l'absence de considération et d'accompagnement sérieux pour ce qui est nommé « support physique », CD, disques vinyles et même cassettes, qui continuent de constituer une part essentielle de la production, de la diffusion et de l'écoute partagée de la musique.
Inique aussi la façon dont sont déconsidérés les droits d'auteur, d'interprète, de producteur et d'éditeur au profit de sociétés, coquilles vides amassant à profit sans limites le travail des autres.
Inique encore le fait que le disque soit toujours soumis à une TVA à 20 % lorsque le livre est à 5,5 %, réajustement réclamé depuis des années.
Ce ne sont là que quelques exemples d'une longue liste.

Il est donc urgent de reconsidérer tant économiquement que moralement, artistiquement, la valeur de la production et de la diffusion physique de la musique par un rééquilibrage sérieux. Au lieu d'être une façon de passer outre, la crise sanitaire devrait au contraire être le moment de cette reconsidération, ce qui permettrait de mettre fin à cette dérive qui, contrairement à ce qui est affiché, tuera à terme la diversité musicale.

Il existe donc bien une nouvelle crise de l'essence.
De quelle couleur seront les gilets de sauvetage ?

LA MUSIQUE AU TEMPS DU CORONA

Texte de **Jean-Brice Godet** suivi de ses entretiens avec **Raphaëlle Tchamitchian, Matthieu Malgrange, Félicie Bazelaire, Alexandre Pierrepont, Nawel Benziane, Timothée Quost, Mathieu Schoenahl, Anouchka Charbey, Julien Courquin**
Illustration de **Johan De Moor**

« Il prévoyait un avenir plus humain et par là même plus civilisé, dans lequel les hommes seraient isolés dans des villes marginales. »
Gabriel García Márquez, *in L'Amour au temps du choléra*, 1985

« Je nous vois déjà dans 20 ans. Tous enfermés chez nous. Claquemurés (j'adore ce verbe, et ce n'est pas tous les jours qu'on peut le sortir pour lui faire faire un petit tour). Les épidémies se seront multipliées : pneumopathie atypique, peste aviaire, et toutes les nouvelles maladies. Et l'unique manière d'y échapper sera de rester chez soi. Et puis il y aura toujours plus de menaces extérieures : insécurité, vols, attaques, rapts et agressions - puisqu'on aura continué de s'acharner sur les (justes) punitions en négligeant les (vraies) causes. Et le terrorisme, avec les erreurs à répétition des Américains, sera potentiellement à tous les coins de rues. La vie de « nouveaux prisonniers » que nous mènerons alors sera non seulement préconisée, mais parfaitement possible, et même en grande partie très agréable. Grâce au télé-travail qui nous permettra de bosser à la maison tout en gardant les enfants (qui eux-mêmes suivront l'école en vidéo-conférence). Grâce à Internet qui nous épargnera bien des déplacements : on n'aura plus besoin ni de poster les lettres, ni d'acheter un journal « physique », ni d'aller faire la file dans les administrations. (…). Dans les rues, il ne restera plus que des chiens masqués qui font seuls leur petite promenade (pas de problème, sans voitures), et du personnel immigré sous-payé en combinaison étanche, qui s'occupera de l'entretien des sols et des arbres. D'autres s'occuperont de la livraison de notre caddy de commandes à domicile.

Alors nous aurons enfin accompli le dessein de Big Brother. Nous serons des citoyens disciplinés, inoffensifs, confinés, désocialisés. Nous serons chacun dans notre boîte. Un immense contingent de « je », consommateurs inertes. Finie l'agitation. Finie la rue. »
Marc Moulin *in* « Humœurs » (Télé Moustique), le 27 avril 2003

Entre sidération et attente, le premier confinement était l'occasion de vivre une expérience extra-ordinaire, d'observer la Machine ralentir au point de croire (d'espérer ?) qu'elle s'arrêterait complètement. Une fois coupés les réseaux sociaux, mesure prophylactique pour ma santé mentale, il ne restait plus que le silence des rues vides et le ciel débarrassé des traces du passage des avions. Que faire de ce temps qui s'étirait sans fin ? Regarder les feuilles pousser ? Faire du vélo dans la limite d'un kilomètre ? De la menuiserie ? Composer ? Un peu de tout ça, peut-être, mais surtout Rien. Un Rien doux-amer qu'il allait falloir apprendre à apprécier. Quelques contributions pour des radios numériques, ou pour les Allumés du Jazz, comme des bouteilles à la mer, me sortaient de ma torpeur pour un temps, mais tout semblait vain.

De juin à août arrivait cette reprise en demi-teinte avec des annulations arbitraires, déprimantes à souhait, mais aussi de grands moments de joie. Je me souviens d'un concert (autorisé ?) sur la terrasse du Café de Paris blindée. L'Orkestar 2035 jouait Ornette tellement fort qu'on ne pouvait pas s'entendre discuter du trottoir d'en face.

La rentrée de septembre a prolongé l'étrangeté. Les salles affichaient « complet » en étant à moitié vides. Des injonctions à l'adaptation permanente, avec des règles changeant de plus en plus rapidement, ont provoqué des surcharges de travail aberrantes pour de nombreuses équipes.

Mais le public était là, curieux et imperceptiblement plus attentif que dans le monde d'avant. Dans certains cas, on se réjouissait d'en avoir jamais vu autant. Et puis octobre, ça sent le pâté du re-confinement avec le couvre-feu, mais tout le monde s'adapte, travaille d'arrache-pied pour maintenir ce que l'on peut maintenir et les gens sont là, ils veulent du contact, de la discussion d'après concert, mais c'est déjà trop tard, novembre arrive et on annule tout.

De ce trop plein de sensations inédites et contradictoires, d'ascenseurs émotionnels, de situations absurdes et joyeuses parfois, je suis allé glaner, à droite à gauche, quelques témoignages. La citation de Marc Moulin semble follement prémonitoire.

Raphaëlle Tchamitchian, universitaire et journaliste
Une chose que je n'aurais jamais faite avant le confinement : regarder un spectacle en vidéo. Pour moi, le spectacle, ça a toujours été du vivant, de la rencontre, des odeurs, des lieux, des contacts, de la beauté créée d'une friction imaginaire dans le réel. Et puis soudain, plus rien… Au printemps, je me suis rabattue sur les films. Je me suis abonnée à une plateforme de cinéma d'auteur, histoire de faire genre, et puis bon, en septembre, je me suis désabonnée parce qu'il faut bien l'admettre, je ne vais pas regarder douze films japonais à la suite. Ensuite le couvre-feu, puis le deuxième confinement sont arrivés, sans que je n'aie eu le temps de « faire le plein ». Un soir, mercredi 11 novembre exactement, j'ai ressenti un manque de spectacle comme je n'en avais jamais connu, quelque chose de viscéral, une part d'humanité qui manquait, une nourriture céleste en moins. J'ai cherché du Castellucci sur Arte, il y avait un opéra mis en scène par lui, mais je voulais du théâtre d'images parce que ça passe mieux sur écran. Je me suis rabattue sur de la danse : Nomad, de Sidi Larbi Cherkaoui. Le spectacle était magnifique, il s'en dégageait une poésie merveilleuse, ça m'a fait beaucoup de bien – mais c'était pas pareil. Le danger serait de se dire : c'est suffisant. Je me méfie de ce qui va nous tomber dessus dans les prochains mois (ça commence déjà avec les lois sur la recherche et les retraites votées en douce au Parlement pendant que tout le monde regarde ailleurs) : on va essayer de nous faire croire que puisque ça marche suffisamment comme ça, on peut continuer par « sécurité ». Ce n'est pas suffisant, ce ne sera jamais suffisant.

Matthieu Malgrange, directeur de l'Atelier du Plateau
Quelque chose de bon se niche parfois au milieu de la sidération. En septembre dernier, nous reprenions les spectacles et concerts à l'intérieur de notre lieu. Cela faisait cinq mois que ce n'était plus arrivé. Entre temps, nous avions programmé, dans l'espace public, à hauteur de quartier, une quinzaine de concerts et spectacles. C'était inouï cette force des retrouvailles avec les gens du quartier, les inconnus des rues, les artistes, la musique. Entendre et voir ensemble en vrai. Nous mesurions aussi toutes les privations que nous avions subies.

Voilà septembre. Premier concert dans les murs, double plateau musical. Une programmation estampillée Jazz à la Villette dans le cadre de son programme « Périphérie ». Single room et Deux places. Ça va être beau, c'est sûr. Harpe et voix. Clarinette et guitare. Electricité à tous les étages. Ne pas oublier de leur dire d'enchaîner les deux concerts. Et pas plus d'une demi-heure de répertoire pour chacun des duos. Et tout le monde sera assis. Oh, mince, ça se bouscule de contradictions et d'injonctions. En vrac : ouvrir le bar ou non ? Et la cuisine, on fait quoi ? Et l'accueil, on le fait où ? Pourquoi ne pas installer dehors des tables et laisser se poser public, conversations, verres en toute tranquillité ? Comment organiser la salle et la circulation des êtres pour qu'elles soient Covid compatibles ? Combien de spectateurs peut-on recevoir ? Et avec toutes ces contraintes, quelle sera la place, avant et après le concert, de l'échange, du partage, de l'imprévu ? Et les toilettes ? Ah, les toilettes ! Point névralgique du dispositif. On ne va tout de même pas interdire aux spectateurs d'aller aux gogues. Gel, savon, sopalin à gogo. C'est ça nos obsessions. Trivial, organisationnel. Presque autoritaire. Ouvrir le lieu à tout prix comme la cage aux oiseaux. Avec cette grande pointe de doute sur le sens de tous ces gestes et leur nécessité. Avec la colère face aux nouvelles notifications sanitaires qui s'accumulent et rendent la navigation de plus en plus difficile. C'est inconfortable et épuisant pour les équipes, les nerfs, l'imaginaire. Ça va passer oui ou non ? Finalement, on ouvre ce mardi de début septembre, le public, comme le soleil, est là. Drôle d'ambiance. On reconnaît à peine les gens avec leurs masques. Certain·e·s sont venu·e·s de loin pour enfin retrouver le *live*, la communauté d'odeur. Et puis ça joue, ça sonne, ça sature, ça lyrise, ça chante, ça envoie, ça vit. Malgré sa longue cure d'interdictions et obligations en tous genres, il reste encore essentiel ce geste de jouer, représenter, partager nos bruits intimes et collectifs. Jusqu'à quel point d'incandescence ?

Félicie Bazelaire, musicienne, compositrice, improvisatrice, performeuse, organisatrice de concerts…
Le premier confinement a été un moment de travail intensif : j'avais besoin d'un temps pour faire le point avec moi-même (et je ne voulais pas tomber dans la mélancolie). J'ai levé des doutes fondamentaux qui planaient autour de ma pratique et cela m'a permis, pendant le déconfinement, d'y voir plus clair dans les directions que je souhaitais prendre. Les retrouvailles avec mes ami·e·s musicien·ne·s ont été alors très fortes : j'ai ressenti beaucoup de bonheur à jouer, à partager les sons et les réflexions, à se concentrer ensemble... comme des moments de communion. J'étais également touchée de retrouver les *aficionados* de l'impro, les ami·e·s ou personnes du public, à qui on a beaucoup manqué. Les programmateur·rice·s, organisateur·rice·s et les équipes administratives avaient des cernes mais étaient contents que les événements aient lieu malgré la complexité de la situation. Toutes ces choses mélangées m'ont émue car elles étaient révélatrices de la nécessité et de l'intensité de nos musiques.

L'« arrêt » du premier confinement a provoqué un électrochoc pour de nombreuses personnes et particulièrement pour les artistes : que faisons-nous pour la planète ? Que faisons-nous de notre temps ? Est-ce bien nécessaire de faire tous ces voyages pour une performance ? Et j'en passe... Finalement, tout recommence comme avant. La plupart des travailleur·euse·s du spectacle qui m'entourent ont conscience de leur impact écologique, mais personne n'a de solution pour éviter ça. Comment faire autrement ? Avoir plus de temps et surtout plus d'argent ? Être logé une ou deux nuits de plus aux frais des organisateur·rice·s ou avec l'aide de subventions afin de voyager en train ? Vient alors le problème des bagages trop volumineux (violoncelle, contrebasse...), interdits par le règlement de la SNCF... Nous devons tout faire nous-mêmes, avoir des idées et faire des compromis, *dealer* entre le temps et l'argent en permanence tout en travaillant sur notre art... Pourtant, il me semble que si nos musiques étaient plus visibles, elles auraient un bienfait sur l'humanité. Je suis convaincue qu'elles contiennent la tolérance, la douceur et la force dont le monde a besoin.

Alexandre Pierrepont, ethnologue et instigateur de The Bridge
Dans l'entre-deux, en octobre 2020, dans une ambiance de « drôle de paix » comme on parla jadis de « drôle de guerre », Forget to Find, treizième formation de The Bridge, s'est retrouvée à musiquer sur l'aire d'autoroute de Châtellerault-Antran ou au cimetière de bateaux de Kerhervy à Lanester, pour le plus grand plaisir des routiers, des mouettes et des fantômes. En présence de Pierre-Antoine Badaroux et de Jean-Luc Guionnet et en l'absence de Jim Baker et de Jason Roebke (ou dans leurs ombres et leurs ondes portées depuis Chicago). Ici ou là, un public a été signalé dans les parages.

Ce n'était pas prévu et ce n'est pas une fin en soi. C'est quoi d'ailleurs, une fin en soi ?

C'est certainement parce que ce qui a lieu dans la musique doit trouver un lieu en dehors d'elle, et tout endroit est un envers, un espace résonnant et un lieu de diffusion. Musiques de l'instant, on l'a dit et répété à satiété, mais musiques du lieu, aussi essentiellement : de la pleine présence vécue des choses et des êtres.

En leur temps, les musiciens de La Nouvelle-Orléans jouaient sur les digues et dans les morgues. Entre-temps, dans un entre-deux un peu plus étiré de 150 ans, la musique s'est comportée comme un virus qui apporterait la vie et on lui a vite trouvé le vaccin de la commercialisation – laquelle aujourd'hui est mise à mal.

Quand le commerce va mal se redécouvre le vide laissé par la disparition de la vie populaire qui portait la musique.

La seule valeur de ce moment que nous traversons serait peut-être d'imposer à celles et ceux qui ne l'auraient pas déjà fait de songer à repositionner leurs pratiques et leurs projets dans le monde, tel qu'il va, tel qu'il ne va pas. Pour des usages bouleversants de la musique, qui en bouleverseraient la valeur d'échange notamment.

Ou alors quoi.

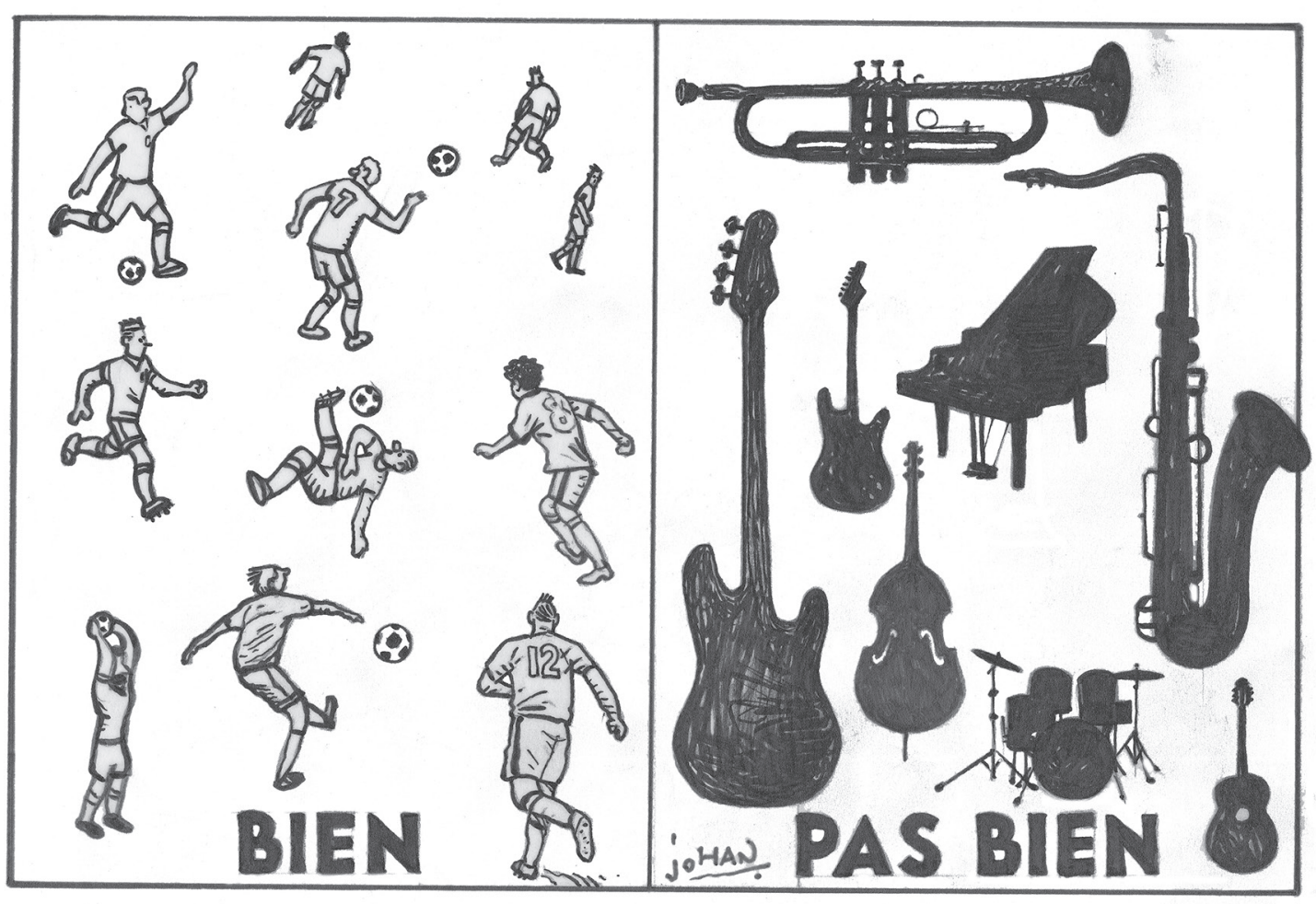
Si la musique a fameusement le pouvoir de nous mettre dans tous les états, dans quel état nous met-elle quand la bande des fréquences émotionnelles accessibles est de plus en plus étroite ? Feint-elle de croire au caractère exceptionnel de cette « drôle de paix », moquer sa morosité, pour poursuivre dès que possible ses œuvres et ses manœuvres habituelles ? Peut-elle se contenter d'attendre ou d'espérer que les affaires reprennent ? *Business as usual* ? A-t-elle la force de s'attaquer par ses propres moyens et vertus à la morosité et au *business* ?

Si la musique (*bis repetita* : ce qui se passe dans la musique) a le pouvoir de nous conférer une puissance d'agir, comment nous en

confère-t-elle encore quand tout, autour d'elle et parfois aussi en elle, nous réduit à une quasi-impuissance ? Se confronte-t-elle à cette impuissance qui est aussi la sienne, pour la transformer ?

Ne voit-on pas, n'entend-on pas que les interruptions en cours (une première vague, une seconde vague, un confinement, deux confinements…) sont en train d'instaurer un rythme qui n'est pas qu'accidentel, qui n'est pas que transitoire ? Il y a 150 ans, Arthur Rimbaud, que l'on veut désormais confiner au Panthéon, écrivait dans son programme politique : « *La Poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant.* ». Pareil pour la musique ?

Nawel Benziane, co-directrice du Umlaut Big Band, collectif Umlaut
En charge de la production, diffusion, communication, développement de projets, tour manager pour l'ensemble Umlaut Big Band, je travaille au sein de l'association Umlaut pour laquelle j'interviens aussi sur d'autres dossiers. Autant dire que je ne m'ennuyais pas beaucoup, dans les conditions précaires que l'on connaît (intermittence mais quasi-temps plein), et avec le peu de reconnaissance propre aux métiers de l'ombre, surtout quand on est femme, et peut-être même racisée par certains, youpi ! Pour illustrer l'effet de la crise sanitaire, voici donc un scénario « type » : dans le temps d'avant, on démarche pour trouver un concert, on négocie, on synchronise, on organise, on communique. Premier confinement, on gère les annulations : on négocie avec les programmateurs une compensation, on décode les décrets successifs pour mettre en place l'activité partielle et « maintenir » l'emploi artistique, on sollicite des aides d'urgence, on synchronise les agendas pour un possible report, on annule les trajets, on en réserve de nouveaux, on communique sur les dates. Le plus drôle, c'est quand les concerts ou répétitions reportés doivent être annulés à nouveau pour cause de couvre-feu, reconfinement, cas covid, cas contact… Non seulement la charge de travail et mentale est multipliée (le salaire, non) parce que belotte et rebelotte, mais ce travail repose sur de nouvelles pratiques à acquérir dans l'urgence, et à appliquer dans un contexte effrayant, en mouvement permanent. L'isolement intrinsèque du métier, doublé du confinement et d'une bonne dose d'absurdité et d'instabilité, offre un cocktail idéal pour l'anxiété, l'usure, la démotivation, le désespoir même. Heureusement, une certaine solidarité dans le secteur aide à tenir bon, à persévérer… jusqu'à quand ?



Timothée Quost, musicien, compositeur, improvisateur, organisateur de concerts
Il me semble difficile de détacher la période de mi-août à fin octobre de l'effet que le premier confinement a eu sur moi. La frugalité sociale et culturelle imposée par cette première période d'isolement forcé a mis en évidence les préoccupations centrales de ma vie artistique.

J'ai d'abord repris conscience de l'extrême importance d'être sans cesse à la recherche d'une intégrité exemplaire dans mon mode de vie (alimentation, lieu de vie, consommation), dans mes rapports humains (franchise, écoute des autres, entraide, tolérance), ainsi que dans mon expression artistique (qu'est-ce qui, dans ma production musicale, est d'abord guidé par des contraintes économiques, de milieu, d'habitudes ? Où réside mon propre désir ?). Pour moi, les deux premiers points nourrissent le troisième.

Il m'est aussi apparu que l'entreprise collective est primordiale dans mon parcours, que l'initiative collective (ou réalisée collectivement) est une manière de combattre l'inconsistance puissante des cultures de masse.
Le moment du concert, de l'exposition, du festival, etc., et l'échange qui s'y opère entre le public et les artistes me sont apparus plus nécessaires que jamais. Si je me sens d'ordinaire fortement concerné par cette problématique, dans ces périodes d'annulations, de distanciations, il m'a semblé, d'autant plus, que notre responsabilité (à nous les artistes) était de provoquer des rassemblements, de l'échange artistique, d'aller faire notre travail en saisissant les outils qu'il nous restait possible d'employer, voire en transgressant ce que les lois nouvelles nous imposaient.

Il est très clair que le public est plus en demande qu'avant le premier confinement. L'absence de concert en vrai (en présentiel…) a montré à tout le monde que le moment du spectacle n'était pas un simple envoi d'informations des artistes au public mais un moment privilégié de rencontres, où plusieurs individus décident simplement de se rendre dans un même lieu pour y partager une expérience commune.

Je peux aussi témoigner de plusieurs concerts où le public était plus nombreux que d'habitude (quand il était possible de comparer avec les éditions précédentes d'un festival par exemple). Le fameux « pourquoi se bat-on si ce n'est pas pour la culture » de Churchill résonne un peu plus dans nos têtes, et, comme un mal pour un bien, on se rend compte que la société se passe difficilement de ces moments « inutiles » qui nous rassemblent autour de ces pratiques « sans buts » telles que les démarches artistiques.

Cependant, je déplore, et ce particulièrement dans la période qui a suivi le confinement, que la situation n'ait pas permis de faire le lien entre les milieux dits « alternatifs » et les institutions artistiques. Dans les premiers, nombre de solutions ont été inventées, éprouvées, maintes fois validées, depuis longtemps déjà, et elles permettent une culture exigeante tout en étant populaire.

Un juste retour des choses, et une décision politique judicieuse à mon sens, seraient de permettre à ces initiatives locales de prendre le relais des grandes institutions.

Mathieu Schoenahl, directeur du Festival Météo de Mulhouse
Dans cette année particulièrement bancale, Météo à Mulhouse aura bénéficié d'une petite fenêtre de tir estivale. Résidences, concerts en milieu rural, propositions impromptues dans l'espace public, échanges à la terrasse du merveilleux petit café indé de la ville, apéros prolongés sur celle de notre QG en soirée, puis 4 journées intenses de festival. Vingt concerts dans plusieurs lieux de la ville, de jeunes musicien·n·es, très peu voire aucune « tête d'affiche », une mise en avant de labels, de collectifs et de disquaires de la ville, des collaborations avec d'autres acteurs culturels, des échanges à bâtons rompus sur la mission de service public d'un festival subventionné, ou comment ses actions rencontrent les acteurs d'un territoire et d'ailleurs, « le public ». Et puis septembre est arrivé. Ses « présentations de saison », ses « plaquettes », sa « rentrée culturelle ». Avec l'amère sensation que rien ni personne n'est véritablement prêt à changer, qu'il n'est même pas question d'essayer, que tout repart à l'identique. Des éditos à la gloire des soignants et les mêmes qui déclarent quelques semaines plus tard faire acte de résistance, quand une inévitable seconde vague appelle à la discrétion, à baisser pavillon pour un temps. Quinze ans, peut-être plus, de tables rondes, séminaires, réunions diverses et variées au cours desquelles la culture subventionnée aura parlé de vieillissement des publics, d'écologie, de renouvellement des pratiques, de réseaux, de représentativité, etc. On pourrait attendre d'une telle crise qu'on lui réponde par un cri. Un doigt d'honneur aux bonnes vieilles habitudes. Qu'on retourne dans l'arène avec le mors aux dents, prêts à tout renverser pour, non plus s'inventer – on en a assez rêvé –, mais actionner le levier d'un monde très possiblement meilleur. Malgré ces plusieurs mois à la maison, il faudra encore patienter, se cogner des visios, des concerts en *streaming* dans un glacial entre-soi, jusqu'à retourner dans l'arène, rallumer les lumières et les sourires.

Anouchka Charbey, directrice du Théâtre de Vanves
La plus belle expérience a été celle de l'engagement vraiment sans faille de l'équipe du Théâtre, sa faculté à rebondir, à (re) construire, à échanger, soutenir, accompagner, inventer, dans une sorte d'élan indispensable et dans des conditions parfois à la limite de l'acceptable. Je le savais. L'éprouver est autre chose. À cette énergie, à cette réactivité répondaient, en écho, celles des artistes. Le temps suspendu nous a permis des échanges plus approfondis, réitérés, bien au-delà du simple partage d'informations. Cette période révèle des choses très paradoxales, mêlant sans cesse le collectif à l'intime, des questionnements larges sur la société à des problématiques très pragmatiques de notre quotidien professionnel.

À la rentrée, on a enfin pu accueillir des spectateurs ; on était tous heureux de les retrouver. Et depuis, chaque semaine qui passe nous éloigne d'eux du fait de toutes les contraintes qui nous sont imposées, de plus en plus restrictives. On a l'impression de chasser le public dès le spectacle terminé : surtout ne pas se croiser, ne pas discuter, ne pas partager. Le malaise de nous tous en fin de soirée… Comment réussir à maintenir quelques moments conviviaux ? Juste du « vivre ensemble » ? Rien d'exceptionnel. Ou peut-être que si, finalement. Comment préserver, coûte que coûte, de l'humain dans nos relations si fortement empêchées et perturbées ? Quelle trace est-ce que ça laissera en nous ?

Questionner cette notion d'hyper adaptation me paraît indispensable : jusqu'à quel point est-il encore constructif d'accepter ces (dé)constructions permanentes ? Ces pressions incessantes ? Doit-on vraiment tout accepter ?

Julien Courquin, directeur de production à Murailles Music
Entre les deux confinements, il y a eu un appel d'air à jouer la reprise. Même après l'annonce du couvre-feu, tous les acteurs ont montré une grande adaptabilité, tant du côté des artistes que des programmateurs. C'était presque grisant comme sensation de voir que les règles strictes qu'on connaissait (avec des délais parfois très longs de la confirmation d'un événement à la mise en place de sa communication) étaient devenues obsolètes et que toute l'énergie collective permettait de construire plus vite ensemble. Les contraintes de calendrier se sont alors effacées.

L'obligation de vivre un concert assis a pu amener à une meilleure qualité d'écoute. Une salle qui n'ouvre pas son bar perd de sa convivialité, les mesures de distanciation freinent les discussions, mais on a gagné en écoute. Il s'est créé comme des réunions intimes entre auditeurs.

Les programmateurs sont aussi revenus à plus de local, et nous avons pu bénéficier de plus d'intérêt, la curiosité et la prise de risque étant devenues plus importantes. La rentabilité et la billetterie n'étaient plus les bons arguments ou indices pour programmer. Dans certaines situations, cette période a été la démonstration de la solidarité entre acteurs : comment redistribuer l'argent des plus solides financièrement aux plus fragiles. Dans d'autres, elle a été l'épreuve de la solidarité. Finalement, le cas par cas l'a emporté, avec autant de scénarios possibles que d'interlocuteurs et de discussions, avec compréhension et générosité, tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt rien du tout.

Nous avons néanmoins réussi à réinventer des rythmes, de nouvelles fréquences de jeu, parfois même, tout ça a réveillé des énergies. Mais en songeant qu'en réussissant à surfer sur la première vague, on appréhenderait facilement la seconde, nous nous sommes trompés. On rebascule très vite d'une réalité à une autre en pensant naïvement que nous connaissons déjà ce qui a été vécu une fois. On ne revit pas deux fois la même expérience.

THE HEALING FORCE

Entretien avec **Paul Wacrenier** par **Jean Mestinard** . Photographie de **Philippe Clin**

Le 16 octobre n'est pas seulement la date anniversaire de l'arrivée de Napoléon à Sainte-Hélène en 1915, ni celle de la création de la Walt Disney Company en 1923, c'est aussi le jour où, en 2020, la quatrième édition du festival *Jazz et musiques libres à Berthelot* a pu voir le jour, en dépit de tous les obstacles coronavrants. Et cela fut fort joyeux, émouvant et exaltant. On put y entendre le duo Sylvain Kassap, Benjamin Duboc, le quartet *Entre les terres* de François Corneloup et Jacky Molard ainsi que le Paul Wacrenier Healing Unit dont nous avons rencontré le pianiste et leader.

Un de tes orchestres se nomme Healing Unit. Guérir signifie « recouvrer la santé » après avoir eu le sens, au Moyen Âge, de « protéger, garantir ». La musique peut-elle guérir et de quoi peut-elle guérir ?

La musique, ou l'art en général, car cette question porte au-delà de la seule musique, a avant tout un rôle social et, par là même, politique et spirituel. Une œuvre produite par un individu ou un groupe devrait être porteuse de sens, et donc entamer un dialogue avec une autre personne (rôle spirituel, ou philosophique si on préfère) ou un autre groupe de personnes (rôle politique). En fait, le sens est toujours là, même l'absence de sens d'une œuvre est lourde de significations dans la société de consommation ! Donc, il faut se poser la question du sens porté par l'œuvre, dans quelle direction coule-t-elle ? Quelle est la cible ?

Je crois qu'on peut orienter l'art de manière à ce que son « sens » implicite, c'est-à-dire intrinsèque, son corps, soit une force d'émancipation des personnes et des groupes. Un art qui a le « Healing » est une ressource pour se reconnaître soi-même/nous ensemble, créateurs et libres. Le Healing est également un sentiment fraternel, une reconnaissance entre son humanité et celle des autres. On doit lutter en permanence pour cette fraternité et vivre en créateur (dans tous les aspects de la vie, je ne parle pas d'art ici). Si une œuvre/pratique artistique aide des personnes et des groupes à trouver la force de le faire, alors effectivement elle contribue à « guérir » la société. Mais *in fine*, ce sont les femmes et les hommes qui luttent intimement ou politiquement qui guérissent la société.

Albert Camus écrit dans ses Carnets que « *ce que nous avons de plus intime est le doute* ». Jusqu'où le doute agit-il, dans cette « *lutte intime ou politique* », cette « *vie créatrice* » ?

Dans mon esprit, le doute s'oppose à l'action. J'ai du mal à le concevoir autrement que comme une force incapacitante qui empêche de faire un premier pas, et donc d'expérimenter, interagir, vivre une synergie entre nos actions et leurs conséquences… Effectivement, le doute est quelque chose de profondément intime car il se lie à nos désirs… pour les laisser à leur place ! Or la lutte et la création sont des actions. Ça semble évident d'un point de vue politique mais en fait, dans les luttes intimes, l'action est encore plus fondamentale : changer ses habitudes d'homme dominateur car servi par les femmes, ça passe avant tout par se mettre au boulot *chez soi*. Dans ce cas de figure, les discours ne servent pas à grand-chose. La plupart d'entre nous sont en train de vivre une période de doute intense, nourrie par les injonctions contradictoires de notre gouvernement. La moindre de nos actions est entravée, non pas tant par la peur que par le doute. En tant qu'artiste, j'oppose au doute la vision, qui est un phénomène tout aussi voire plus intime et qui est une force encore plus grande. Une vision est la reconnaissance, en soi, d'une chose qui pourrait exister, qui quelque part existe déjà en soi. Lorsqu'on a la vision d'une œuvre (une composition, une mélodie), elle est pour ainsi dire déjà finie, on y est presque, il suffit de suivre le chemin qui y mène. Ce chemin peut être incertain, avec des fausses routes, des essais infructueux, mais la vision existe toujours et on peut la suivre. Même si cette vision n'est pas atteinte, on a fait de la route, on a vu du pays, rencontré des gens, et créé ! Malheureusement, toutes les visions ne sont pas positives. Il y en a de tous côtés...

Mais n'est-ce pas dans ces « côtés » que peuvent se heurter les rêves éveillés, la fragmentation de la vision ? Est-ce au moment de ce choc possible qu'intervient le « *Repeat please!* », la nécessité de se répéter pour tenter le dépassement, repartir d'une sorte de case départ ?

C'est là que la recherche du sens est fondamentale. Une vision, des visions, des rêves éveillés, doivent être interprétés pour découvrir leurs significations individuelles et collectives. On peut alors agir en tant qu'artiste de façon consciente car, comme je le disais, toutes les visions ne sont pas forcément à suivre… Personnellement, trouver le sens d'une esquisse de morceau que j'ai composé me prend parfois des années. Quand je pense avoir correctement interprété une œuvre, alors je peux la terminer en pensant les « manières de faire » qui sont en cohérence avec ce sens. Et après, pour finir, je peux tenter de trouver un titre qui sera comme une clé, une indication pour l'auditeur. C'est toujours dans ce sens pour moi. Je ne pars jamais d'une « idée ». Parfois, le doute subsiste et c'est vrai que, là, je donne une très très grande importance à la répétition. Pour être plus précis, il y a un autre concept qu'on retrouve fréquemment de l'autre côté de l'Atlantique : « to dig » qui signifie « creuser, fouiller », mais aussi « déterrer, dénicher », et enfin « piger ». C'est donc à la fois la recherche et la découverte. Pour illustration, cette citation de Monk : « *You got to dit to dig it, you dig?* » En Europe, on a tendance à assimiler la création à un déplacement, un « voyage vers des contrées inexplorées », alors que dans la culture afro-américaine, on trouve fréquemment ce concept plus proche des musiques traditionnelles : rester à la même place mais fouiller le sol pour y trouver des pépites ! On peut créer en poursuivant l'exploration de ce que l'on croit déjà connaître. William Parker explique avoir trouvé une forme d'universalisme, une capacité à jouer avec des musiciens de toutes cultures, non pas en voyageant et en apprenant plein de traditions musicales, mais en explorant sa propre culture afro-américaine.

La reprise du travail ou le travail de reprises ?

Les deux. Travailler sur les variations de ce qui existe déjà, de ce qui fait partie de notre culture humaine, et continuer le travail de création de ceux qui précèdent, c'est-à-dire le reprendre là où ils ont dû le laisser. Les deux démarches sont complémentaires et dialoguent entre elles.

Le blues est-il pour demain ?

C'est marrant, j'ai répondu par l'affirmative à cette question dans le premier album du Healing Orchestra, avec un blues qui s'appelle « Blues is for tomorrow ». Je vais préciser ce que j'entends par là. Dès qu'on prononce le mot jazz, tout le monde semble perdu, ou fait semblant de l'être. Le jazz c'est ceci, cela, un peu tout à la fois, tout est possible avec de l'improvisation dedans et puis même plus trop, tiens d'ailleurs. En ce qui me concerne, c'est simple : il y a une musique issue de la culture afro-américaine, qui véhicule des idiomes particuliers et facilement identifiables (dont le « swing » et le « blues » mais pas que), et qui finalement ne peut porter que le nom de « jazz ». Si le mot jazz disparaît, on ne peut plus nommer cette musique. Et c'est justement cet apport culturel dont je revendique la place dans le jazz de « création ». Enfin, j'ai l'impression de devoir revendiquer ça en France, parce que bien sûr aux États-Unis, ça semble naturel. On n'a pas besoin de mettre le swing et le blues au placard et de faire de l'hybride avec du rock, de la pop, de la musette, du contemporain, du Bach, de la techno, ou du trad (ça, j'en fais) pour créer de la musique jazz neuve, actuelle, inouïe. On peut le faire les deux pieds dans le swing et le blues, pas de problème si on y trouve sa voix tout en se situant en tant que personne dans sa société, dans son temps, et pas dans une photographie passée, entretenue de façon artificielle. Je n'ai jamais eu envie de me situer autrement (en tout cas, en tant que pianiste), mais je ne dis pas que j'ai réussi (« hop, j'y retourne! »). Il y a autre chose. Le « blues » est une musique qui affirme avec une force énorme son humanité, celle de celui qui la chante, de sa communauté, de celui qui l'écoute, de l'être humain en général. Comment le fait-elle ? Avec une voix et une guitare, parfois même sans guitare, avec un fifre et un tambour, parfois avec des pioches et parfois avec rien du tout. Ce geste-là est pour moi le plus profond des gestes artistiques qui soient, et dans les situations d'oppression, il est intrinsèquement revendicatif. Quand on en est là, les questions de style machin, d'improvisation ou alors bien, de que faire qui ne ressemble à rien d'autre, deviennent complètement anecdotiques. Alors, par le blues ou par autre chose, il faut continuer à travailler ce geste.

À écouter

Disponibles aux Allumés du Jazz

Healing Unit
Repeat please
(Le Fondeur de Son - 2018)

Healing Unit
Messing around
(Petit Label - 2016)

Marcello Magliocchi, Neil Metcalfe, Paul Wacrenier
Ritual for expansion
(Le Fondeur de Son - 2020)

JAZZ POLICE

JR & PIC 2020

I BLOW

I CAN'T BREATH...

INTERDIT DE FILMER! TU VAS NUIRE À MON INTÉGRITÉ PSYCHIQUE

BZZZZ PLEASE LET HIM LIVE!

ARTICLE 24

JAZZ POLICE ARE LOOKING THROUGH MY FOLDERS
JAZZ POLICE ARE TALKING TO MY NIECE
JAZZ POLICE HAVE GOT THEIR FINAL ORDERS
JAZZER, DROP YOUR AXE, IT'S JAZZ POLICE !

ONCLE JEAN ÇA EXISTE, LA POLICE DU JAZZ?

LA POLICE DU JAZZ FOUILLE DANS MES DOSSIERS. LA POLICE DU JAZZ PARLE À MA NIÈCE. LA POLICE DU JAZZ A REÇU SES ORDRES DÉFINITIFS. JAZZEUR, LÂCHE TON INSTRUMENT, C'EST LA POLICE DU JAZZ.

BIDI BIDI BIP BIP BIP MARADONA

LEONARD COHEN

(*) DE L'ALBUM: I'M YOUR MAN DE LEONARD COHEN 1988

MAIS OUIIIII!... QUAND TU RATES TES ACCORDS! QUAND TU FLIPPES SUR LA GRILLE! QUAND TU FREE SI C'EST BOP!

ZIVA!

IRF IRF IRF

HEM... ON POURRAIT ÉVOQUER RAPIDOS' LES RAPPORTS DE LA POLICE AVEC LE JAZZ, AVEC LA MUSIQUE, LA PLACE QU'ELLE PREND COMME SUJET-

APRÈS LA SORTIE DE KIND OF BLUE EN '59, MILES DAVIS S'EST PRIS D'AUTRES SORTES DE BLEUS EN SE FAISANT MATRAQUER PAR LES FL..., HEM, DES POLICIERS À LA SORTIE DU BIRDLAND: «JE ME SERAIS ATTENDU À CE GENRE DE CONNERIES SUR LES ARRESTATIONS ET TOUT ÇA À EAST 5E LOUIS, MAIS PAS ICI, À NEW-YORK QUI EST CENSÉE ÊTRE LA VILLE LA PLUS LISSE ET LA PLUS BRANCHÉE DU MONDE. MAIS LÀ ENCORE, J'ÉTAIS ENTOURÉ DE BLANCS ET J'AI APPRIS QUE LORSQUE CELA ARRIVE, SI VOUS ÊTES NOIR, IL N'Y A PAS DE JUSTICE, AUCUNE!»

THIS IS WHAT THEY DID TO MILES DAVIS

AU TOURNANT DU XXe SIÈCLE, LES POLICES DES GRANDES VILLES AMÉRICAINES SONT TRÈS LIÉES AU POUVOIR POLITIQUE PRATIQUANT LE CLIENTÉLISME ET LA DISCRIMINATION. UNE SÉRIEUSE PARTIE DE LEURS RACINES PROVIENT DES SLAVE PATROLS FORMÉES AU XVIIIe SIÈCLE EN CAROLINE DU SUD, PUIS GÉNÉRALISÉES POUR PUNIR, RÉPRIMER ET SOUMETTRE LES ESCLAVES NOIRS, TRAQUER ET APPRÉHENDER LES FUGITIFS OU CEUX CONSIDÉRÉS COMME PROVOCATEURS, FAIRE RÉGNER «L'ORDRE BLANC» PAR LES PIRES SÉVICES.

CHARLES MINGUS

«ON NOUS TRAITE, NOUS LES NOIRS, COMME DES ANIMAUX - ON UTILISE CONTRE NOUS DES MÉTHODES FASCISTES»

MAX ROACH: «IL A TOUJOURS ÉTÉ DE TRADITION, POUR LES ARTISTES AFRO-AMÉRICAINS, D'EXPRIMER LEUR POINT DE VUE ET LEURS REVENDICATIONS SOCIALES ET POLITIQUES DANS LEURS ŒUVRES MUSICALES ET POÉTIQUES. PAR EXEMPLE HUDDIE LEDBETTER, BESSIE SMITH ET DUKE ELLINGTON, POUR N'EN CITER QUE QUELQUES-UNS. LES «SPIRITUALS» ET LA MUSIQUE POPULAIRE «NÈGRE», TOUT REFLÈTE CE FAIT SANS LE MOINDRE DOUTE. C'EST POURQUOI LA VOLONTÉ D'UTILISER NOS EFFORTS ARTISTIQUES COMME TREMPLINS POUR EXPRIMER NOS REVENDICATIONS HUMAINES, SOCIALES ET POLITIQUES VA DANS LE MÊME SENS»

ARCHIE SHEPP: «NOUS SOMMES TOUS CONVAINCUS QUE LES FORMES DE LA MUSIQUE DE JAZZ DOIVENT ÊTRE DÉVELOPPÉES AFIN DE COÏNCIDER AVEC UN CONTEXTE ARTISTIQUE, SOCIAL, CULTUREL ET ÉCONOMIQUE ENTIÈREMENT NOUVEAU (...) ON NE PEUT NIER QUE LES ORIGINES DE LA MUSIQUE ET SES DÉVELOPPEMENTS ULTÉRIEURS PRENNENT RACINES DANS LES STRUCTURES ET REVENDICATIONS SOCIALES»

LE JAZZ, C'EST LA MUSIQUE ANTIRACISTE?

HMM OUI... ENFIN, LES MUSICIENS SE SONT AUSSI ÉLOIGNÉS DE LA POLITIQUE... EN PARTIE CAR LES TENSIONS RACIALES OU DE CLASSES GÉNÉRANT SOUVENT EN BONNE PARTIE CETTE MUSIQUE CONTRARIAIENT SOUVENT SES PROMOTEURS ET SON AUDITOIRE PRÉFÉRANT N'Y VOIR QUE DIVERTISSEMENT... ...DE CLASSE!

BLM

DANS LES ANNÉES '80, C'EST PLUTÔT LE RAP, UN PEU FILS DE JAZZ, QUI A PRIS CETTE FONCTION, DE FAÇON PLUS DIRECTE D'AILLEURS, COMME L'ATTESTE LE FAMEUX TITRE DU GROUPE NWA: «FUCK THE POLICE» QUI A EU UNE INFLUENCE CONSIDÉRABLE, COMME «FIGHT THE POWER» DE PUBLIC ENEMY.

ONCLE, Y'A TA BITE QUI DÉPASSE!!

HUM.

LE RAP FRANÇAIS N'A PAS ÉTÉ EN RESTE AVEC DES GROUPES COMME ASSASSIN: «L'ÉTAT ASSASSINE», NTM AVEC «POLICE» QUI LEUR VAUT UNE CONDAMNATION POUR L'AVOIR JOUÉ EN CONCERT, OU MINISTÈRE AMER POUR «SACRIFICE DE POULETS» ENTRAÎNANT UNE PLAINTE D'UN AUTRE MINISTÈRE, CELUI DE L'INTÉRIEUR. ILS SERONT CONDAMNÉS À UNE AMENDE DE 250 000 FRANCS. (INVESTISSEMENT QUI CONTRIBUERA À LEUR SUCCÈS!)

BDP

LA POLICE FRANÇAISE QUI A DÉJÀ UNE HISTOIRE VIOLENTE VIS-À-VIS DES CONTESTATAIRES DU POUVOIR DEVIENT POLICE NATIONALE LE 14 AOÛT 1941. DE CES ANNÉES FUNESTES, CE NOM LUI RESTERA, AINSI QU'UN CERTAIN ÉTAT D'ESPRIT COMME L'ATTESTE SON ATTITUDE LORS DU MASSACRE DES ALGÉRIENS EN PLEIN PARIS LE 17 OCTOBRE 1961, RESTÉ DANS LA MÉMOIRE DES RAPPEURS FILS ET FILLES D'IMMIGRÉS. MÉMOIRE QUE LES FRÉQUENTS CONTRÔLES AU FACIÈS ET LES NOMBREUX ABUS DE FORCE (*) N'AIDENT PAS À EFFACER!

POLICE

CERTES IL Y EUT ANNIE CORDY EN 1977 POUR CBS

MOI J'AIME UN GALONNÉ DES CRS ET QUAND JE SUIS DANS SES BRAS ...

OH NON.

MOINS RIGOLOS, PLUS RÉALISTES, JULIETTE GRÉCO, LÉO FERRÉ, BORIS VIAN ONT BIEN DÉNONCÉ LE FLOUTAGE DE GUEULE. ON RETROUVERA GEORGES BRASSENS AU MARCHÉ DE BRIVE-LA-GAILLARDE DÈS 1952! EN 2011 À CHERBOURG, UN JEUNE HOMME DE 27 ANS EST CONDAMNÉ À 200 € D'AMENDE ET À 40 HEURES DE TRAVAIL D'INTÉRÊT GÉNÉRAL POUR OUTRAGE: AVOIR FREDONNÉ UN COUPLET DE SON «HÉCATOMBE» À SA FENÊTRE... ALORS QUE PASSAIT UN GROUPE DE PAND... DE POLICIERS.

AU MARCHÉ DE BRIVE LA GAILLARDE

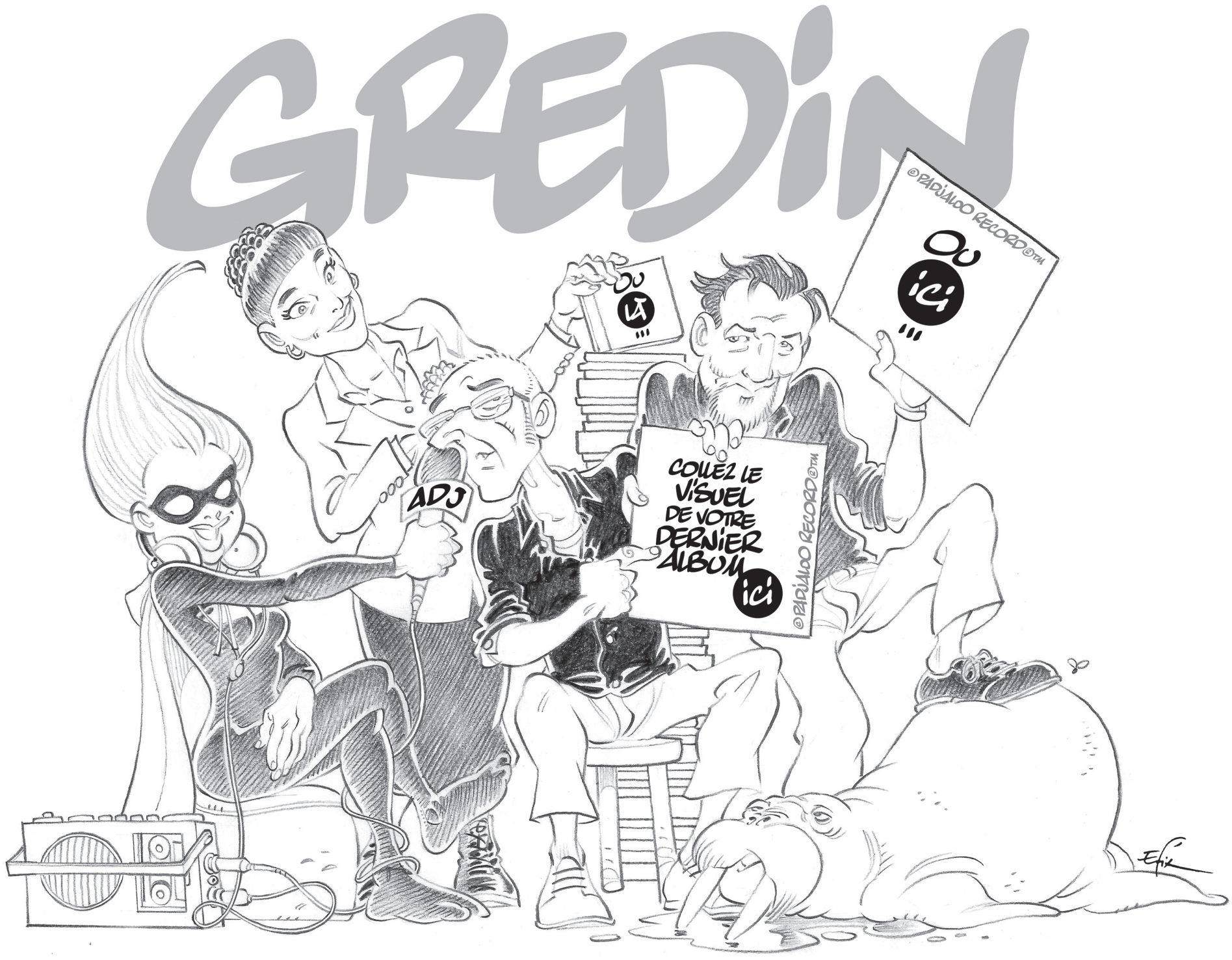
RODNEY ADAMA THÉO BREONNA GEORGES MICHEL

#GEORGEFLOYD #ICAN'TBREATHE #SAYHISNAME

CAN'T BREATHE

ZAD

(*) JUSQUE DANS UN STUDIO DE MUSIQUE! PASSAGE À TABAC PAR LA POLICE DU PRODUCTEUR DE GOLD BLACK CORP RECORDS À PARIS LE 21-11-2020 POUR LES MÊMES MOTIFS QUE MILES DAVIS EN 1959!



LES INGRÉDIENTS DU GREDIN

Entretien avec « 6 mains du Gredin » **(Julie David, Christophe Ouali, Yves Plouhinec)**
Propos recueillis les 18 et 19 novembre 2020 par **Allumette,** déléguée des Allumés du Jazz
Illustration de **Efix**

Ce n'est pas un scoop, les Allumés du Jazz aiment les disquaires, ce qui est bien la moindre des choses. Au fil des numéros de leur journal, ils sont allés à leur rencontre ou à celle d'organisations les représentant. Cette fois, c'est avec le Gredin, neuf et fringant syndicat des disquaires indépendants, s'employant énergiquement à remettre les disquaires en bonne place sur l'atlas de la géographie musicale, qu'ils ont pris rendez-vous.

Comment est apparu le Gredin ? Par quelle nécessité ? Qui le constitue ?
Le Gredin a été créé en janvier 2017. Notre constat était qu'aucune représentation de disquaires indépendants n'existait en France. Pour tout le monde, c'était le Calif[1] qui représentait les disquaires, or si le Calif a soutenu les disquaires, c'était une association de labels et de distributeurs. Il nous a semblé important que notre métier soit représenté par des personnes qui le font justement. Le syndicat est constitué d'un bureau de trois personnes : Nicolas – secrétaire (Music Fear Satan), Yves – trésorier (hands & arms) et Julie – présidente (Walrus). Son conseil d'administration se complète de Christophe (Le Silence de la Rue), Pascal (Collectors Boutique), Médéric (la Face Cachée). Le coût de l'adhésion annuelle est de 10 €. À ce tarif, c'est une adhésion de principe mais elle est nécessaire pour preuve de notre représentativité auprès des pouvoirs publics. Le syndicat ne reçoit aucune subvention de fonctionnement, il est géré par son conseil d'administration de manière bénévole.

Quel est le fonctionnement du Gredin avec ses adhérents ?
L'ensemble du bureau et du conseil d'administration étant bénévole, notre travail pour le Gredin se fait sur nos heures de « loisirs ». En temps normal, c'est-à-dire hors Covid, nous travaillons chacun sur des dossiers (qui le *Click & collect*, qui la CFE, qui les fournisseurs…) et nous faisons des remontées de nos avancées par *newsletter*. N'ayant pas de permanent, il nous est physiquement impossible d'animer une *newsletter* toutes les semaines ou presque tous les jours comme pendant le confinement. Si les disquaires veulent nous poser des questions, ils le font par messagerie et nous essayons de les aider en fonction de leurs besoins. Sinon, c'est un fonctionnement « normal » avec une assemblée générale annuelle, un bureau, un conseil, des votes, etc. Par ailleurs, en ce moment, nous envoyons les informations à tous les magasins de disques dont nous avons les adresses. Dans ce moment plus que compliqué, la solidarité doit primer.

On connaissait le Calif, voici le Gredin. On a l'impression, par les titres, que la nécessité n'est plus la même, entre l'adoption du titre de chef suprême à celui d'une adoption plus coquine, espiègle, révoltée peut-être. Un gredin est aussi un chien de petite taille.
C'est compliqué de choisir un nom et surtout les acronymes sont souvent déjà pris ou un peu lourds. Par exemple, nous avions pensé à Syndicat des Disquaires Indépendants Français ce qui faisait le

SDIF mais c'est le Service départemental des impôts fonciers de Seine-Saint-Denis… Nous avons donc cherché quelque chose de plus marquant. « Syndicat GROupement des Disquaires Indépendants Nationaux ». En trichant un peu, ça faisait Grodin, il n'y avait donc qu'un pas jusqu'à Gredin plus sympa que Grodin quand même. Le nom importe peu en réalité mais il est obligatoire d'en trouver un pour déposer des statuts. Nous n'avons jamais prétendu être Calif à la place du Calif, notre objectif est de faire ce que le Calif ne faisait pas et qui correspond souvent à notre cœur de métier et nos problématiques de commerces culturels.

« ***Une heure d'ascension dans les montagnes fait d'un gredin et d'un saint deux créatures à peu près semblables*** » **a écrit Nietzsche. Quelle montagne le Gredin escalade-t-il ?**
Le Gredin ne prétend escalader aucune montagne. Nous savons que le fonctionnement même du syndicat ne nous permet pas pour le moment de gravir de grands monts, mais si nous avançons par « petits pas », nous avançons réellement. Le pragmatisme est sans doute notre ligne directrice et nous préférons être efficaces opérationnellement pour les magasins plutôt que de faire de la politique ou de promettre des choses que nous n'obtiendrons pas. Nos sujets de préoccupations sont donc souvent terre à terre : exonération de CFE pour les magasins, réduction des charges, négociations fournisseurs, organisation du Disquaire Day, *Click & collect*, numérisation, gain de temps, gestion, etc.

Combien y a-t-il en France de disquaires indépendants ?
C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Le nombre officiel datant d'un audit du Ministère de la Culture en 2016 est de 350, mais il inclut un grand nombre de libraires vendant des disques. Aujourd'hui, le syndicat écrit à 250 disquaires en France Métropolitaine et outre-mer et nous pensons que c'est sans doute plus la réalité.

Il semble qu'il y ait une difficulté d'équivalence, tant dans la tête des politiques que dans celle des auditeurs-lecteurs et même des gens des deux métiers, entre le livre et le disque. Face au *streaming*, à la lecture en ligne, à la domination d'Amazon et autres Gafam, le livre a su résister… ce qui n'est pas le cas du disque (même s'il résiste finalement mieux que ce qu'on veut nous faire croire au regard des coups qui lui sont assénés). Peut-on imaginer un possible réajustement et comment ?
Effectivement, si la fermeture de nos magasins, dramatique pour nous, peut malgré tout être comprise compte tenu de la gravité de la situation dans les hôpitaux, en revanche, le deux poids, deux mesures entre libraires et disquaires est difficilement recevable. Nous nous sommes interrogés : « *La musique serait-elle un sous-produit culturel que nos magasins ne puissent bénéficier, tout comme les librairies, d'un tarif réduit pour les frais de port et du service Proxi courses ?* » Puisque ce ne peut être le nombre de magasins concernés qui « bloque » l'élargissement de ces mesures – 200 disquaires maximum utilisant ce service ne peuvent plomber le budget prévu par Bercy – quelles réflexions ont pu amener l'exécutif, culture ou économie, à cette décision ? C'est tout à fait incompréhensible. La création du Syndicat fait partie des « outils » qui nous permettent de nous faire mieux entendre et de réajuster cette situation. La création récente du CNM[2] avec, à son bord, des personnes qui viennent des métiers de la musique, nous permet d'envisager une meilleure visibilité et une meilleure prise en compte de nos besoins dans les mois, les années qui viennent.

Peut-on imaginer (c'est un de nos sujets de discussion aux Allumés du Jazz en ce moment) quelque chose qui ressemble à Place des Libraires pour le disque ?
Le Gredin, avec la collaboration et le soutien de l'Epec (l'association Ensemble Paris Emploi Compétences), travaille sur ce projet depuis deux ans maintenant : une plateforme de *Click & collect* pour le réseau des disquaires indépendants français. Malheureusement, ni le Calif, ni le Ministère de la Culture, n'ont jugé à l'époque que ce projet était intéressant pour nos magasins, et nous n'avons pas réussi à obtenir de financements pour le monter. Seule la Mairie de Paris nous a soutenus financièrement (alors que c'est un projet à ambition nationale). Les subventions allouées au Calif par le Ministère de la Culture pour la numérisation de nos magasins ont été dépensées à d'autres postes et les disquaires n'en ont jamais vu la couleur. Notre projet devrait finalement trouver son financement grâce, encore une fois, à la Mairie de Paris et au CNM, auprès desquels nous avons déposé des dossiers de financement (les deux commissions d'acceptation ayant lieu, chacune, début décembre). Nous regrettons qu'il ait fallu une crise de cette ampleur pour que ce projet soit pris au sérieux.

Trois questions en une, qui concernent une certaine « spécialité » de la musique déjà évoquée :
- **Pourquoi les gens de la littérature, qui ont largement autant d'agacements mutuels, de désaccords, de désamour, arrivent-ils à formaliser des choses de façon unitaire et jamais les gens de musique ? (Le prix unique du livre en a été un exemple frappant)**
- **Pourquoi un groupe d'éditeurs de livres est-il capable de publier une tribune : « Nous ne vendrons plus sur Amazon », et pas des producteurs de disques à propos Amazon ou Spotify (au vu des pratiques scandaleuses en escalade) ?**
- **Pourquoi les cinéastes et gens de métiers du cinéma sont-ils capables de publier une tribune forte contre la loi « sécurité globale », par exemple, et pas les gens de musique ?**

La réponse est très simple. Nous avons pu mesurer tout l'écart qu'il y a entre le monde de l'édition littéraire et celui de l'édition et de la production discographique. Il y a beaucoup plus d'intelligence commerciale, de considération et de respect au niveau de la chaîne de distribution dans le livre que dans le disque.

Frédéric Duval, direction d'Amazon France, disait le 19 novembre sur France Inter : « ***Aujourd'hui, nous sommes et nous voulons être une aide au petit commerce pour se digitaliser (…). On leur donne des inscriptions gratuites pendant trois mois, des crédits publicitaires pour faire remonter des articles et un accompagnement personnalisé. Le 8 décembre, on va lancer un module de formation générale et qui va parler de réseaux sociaux, de e-commerce, de e-boutique.*** **» Votre réaction sur ces propos, et au-delà de ces propos, sur cette tendance au tout digital pour les petites enseignes, leur conférant un rôle différent dans les relations humaines (faisant fi, pour les disques par exemple, de la découverte dans les bacs ou en discutant avec le ou la disquaire), ainsi que l'a dit Bruno Lemaire le 9 novembre (BFMTV) :** « ***Vous avez aujourd'hui un commerce sur trois qui est digitalisé (…). On doit accélérer.*** »
Le numérique doit être/est une aide à la vente pour les magasins. On le voit bien avec les deux confinements. Ceux qui s'en sortent le mieux, sont ceux qui sont digitalisés. C'est un plus pour les magasins, pas un moins. Nous ne sommes pas pour « *casser les genoux des concurrents quand, soi-même, on ne peut pas marcher* », nous sommes plutôt favorables à apprendre à marcher. Nous appelons donc nous aussi les boutiques à se numériser plutôt qu'à boycotter Amazon.

Le Disquaire Day est passé du statut de « jour des disquaires » - pour apporter de la lumière sur une profession - à celui d'une sorte de fête du disque vinyle fétichisée. Cette focalisation sur un objet plutôt que sur une profession ne constitue-t-elle pas une marginalisation plus forte encore, soumise aux simples effets de mode ?
Certes, le Disquaire Day a évolué depuis ses débuts en France, il y a 10 ans. Néanmoins, il ne s'agit pas pour nous de faire un constat d'échec de ce que l'événement propose aujourd'hui aux magasins et aux fans de vinyles. Depuis deux ans, nous avons initié un travail avec certaines maisons de disques et le Calif (tant que l'association existait) afin d'avoir une action et un regard dont nous étions privés auparavant. Nous avons des positions concernant les prix, les aspects logistiques, les références et les magasins bénéficiaires. Dans votre question, sont pointés les aspects événementiels et de communication qui effectivement ont éloigné l'attention portée sur les magasins participants. Mais soyons objectifs, ils ont participé à la renommée et à la visibilité de l'événement. Suite à la dissolution de l'association Calif, l'événement Disquaire Day va nécessairement prendre un virage qu'il s'agira de maîtriser.

Comment regardez-vous l'absorption du Calif dans le CNM, lequel CNM a longtemps oublié disques et disquaires dans sa communication au profit de l'obsession numérique ?
Nous voyons très positivement la création du CNM. Nous avons maintenant un interlocuteur direct qui écoute et comprend nos problématiques. Des gens qui viennent du métier de la musique. Tout le monde a oublié qu'aucun disquaire ne siégeait au Calif mais bien des labels et des distributeurs. Si nous remercions le Calif pour l'organisation du Disquaire Day, en revanche nous contestons en partie la gestion des aides dont il avait la responsabilité en direction des disquaires. Certaines, comme nous l'avons expliqué auparavant, n'ont jamais été redistribuées aux magasins alors qu'elles étaient fléchées pour cela.

Cette confiance dans le CNM surprend un peu puisque le disque était largement oublié dans ses préfigurations. Qu'est-ce qui a fait changer cet état de fait ? Pensez-vous qu'un établissement public puisse s'occuper de l'ensemble des activités musicales dans la diversité des pratiques autant économiques qu'artistiques avec équité ?
Les personnes du CNM que nous avons rencontrées proviennent du sérail, ont travaillé au sein des entités intégrées au CNM (FCM, BUREX) et connaissent les problématiques sectorielles. Pour le reste, nous sommes en France, et les institutionnels s'occupent depuis un moment de contribuer à la création artistico-musicale par le biais de subventions. Le principe d'équité repose sur l'écoute de toutes les parties prenantes, de la réalisation à la commercialisation des disques. Nous sommes maintenant en prise directe avec l'institution de tutelle. Nous avons obtenu de Bercy (avec l'aide du CNM et du Ministère de la Culture) que les disquaires bénéficient de la même mesure que les libraires sur les frais de port à 0,01 €, et ce, avec effet rétroactif à la date du confinement.

Comment interprétez-vous la volonté très affirmée d'imposer rapidement la 5G ?
C'est une question qu'il faudrait diriger vers les élus locaux de ce pays.

Quel serait le Disquaire Day idéal ?
Un événement coproduit et cogéré par les disquaires, labels et maisons de disques, basé sur un principe de « relevance » éditoriale auprès des maisons de disques et labels, c'est-à-dire une remontée de suggestions éditoriales en rapport avec l'événement. Le Gredin y travaille.

Que pensez-vous du document des Allumés du Jazz « Le CD a ses charmes » ?
Nous constatons que le chiffre d'affaires des disquaires indépendants fait la part belle aux vinyles, notamment au sein des magasins les plus récents. Les ventes de CD restent néanmoins majoritaires dans les grandes enseignes. Nulle querelle de support dans notre profession, qu'il soit physique ou numérique. Notre discours est le « comment » et le « pourquoi ». Le « comment » est lié à la manière d'écouter de la musique – disponibilité et préciosité du moment. Le « pourquoi » révèle les champs que chacun souhaite investiguer sur telle esthétique, courant… pour développer ses connaissances et son plaisir.

La délimitation économique du support (LP vinyle = petits disquaires, CD = grandes enseignes) ne gagnerait-elle pas à être plus franchement abolie pour défendre le support physique dans son ensemble et ses spécificités (LP, EP, CD, cassettes…) ? Après avoir fait le *forcing* sur le CD lors de son apparition fin des années 80 pour n'avoir à gérer qu'un seul support, les grandes enseignes s'emparent de plus en plus du fameux « retour du vinyle », ce qui peut accentuer l'isolation des supports (ce qui est chic et ce qui ne l'est pas) et les fragiliser face au rouleau compresseur numérique très en marche avec la crise sanitaire.
Ce sont les disquaires indépendants qui ont, sans discontinuer, maintenu cette offre permanente en magasin. Ne jamais l'oublier afin de mieux s'en souvenir. Nombre de disquaires indépendants continuent à entretenir une politique de l'offre mixte, CD et vinyles. Mais bien sûr, les grandes enseignes type Fnac ou Cultura ont récupéré l'effet vinyle, c'est le propre de ces enseignes dont les choix de développement de linéaire sont toujours motivés par le chiffre d'affaires et non par la défense d'une quelconque passion, comme une publicité aimait à le proclamer il y a quelques années. Étant une ancienne de la Fnac, je nuancerais par le fait que, s'il n'y a aucun doute quant à la motivation pécuniaire de la direction de ces enseignes, il y a dans ces magasins d'excellents disquaires qui, eux, ont tenté au fil des années (et de la désagrégation de leur métier) de maintenir les linéaires de vinyles dans les rayons et même de maintenir les rayons disques tout court, car la tentation de supprimer le disque de ces magasins est grande pour leurs dirigeants. Malheureusement, ces disquaires n'ont pas souvent eu gain de cause. Le positionnement de ces enseignes sur le support vinyle n'est pas forcément une mauvaise chose dans l'absolu et participe de sa dynamique, puisqu'il permet aux labels de vendre leur production en quantité. En revanche, il devient très dommageable lorsque ces derniers font des opérations de casse des prix à 10 € le LP, rendant complètement incompréhensibles les tarifs pour les clients. Non seulement l'image prix est dégradée (pourquoi acheter un LP à 25 € alors que j'en ai vu à 10 € à la Fnac) mais en plus, cela précipite le marché vers sa fin en dévalorisant la valeur du produit. Ça s'appelle « couper la branche sur laquelle on est assis », c'est une spécialité de la grande distribution, qui applique ces méthodes depuis des années sur les CD/DVD, et maintenant les vinyles. C'est une vision court-termiste qui relève d'un manque total de vision tout court, à part celle du gain.

Qu'est-ce qui manque, à votre avis, dans les relations musiciens, producteurs, distributeurs, disquaires ?
Rien, nous parlons à tout le monde. Il est toujours possible d'évoquer des sujets sérieux sans tant de publicité. Alors après, il y a la grand-messe, ces tables rondes parfaitement inutiles, *symposiums*, débats, qui débouchent sur beaucoup de vacuité. Nous préférons inviter nos partenaires en petit comité. Et ils répondent à nos invitations, tous, sans exception.

Dans le film de Brendan Toller *I Need That Record!*[3], dont le sous-titre est *The Death (or Possible Survival) of the Independent Record Store*, les disquaires interviewés, mais aussi les clients, les musiciens (Thurston Moore, Mike Watt, Chris Frantz…), évoquent de nombreuses qualités relationnelles au-delà même de la diffusion de la musique. Quelles seraient-elles pour vous ?
La vie est ainsi faite que les choses peuvent avoir l'évidence de la simplicité dans nos rapports humains et sociaux. Le principe actif repose sur le fait que n'importe qui, normalement constitué, peut apprécier et faire partager à l'autre un moment de grâce.

(1) À lire : « La Place du Calif » *in* n° 37 (octobre 2018) du *Journal Les Allumés du Jazz*, entretien avec Pascal Bussy (page 28).
(2) Centre National de la Musique, créé en 2020 après plusieurs tentatives au cours des années dont la précédente en 2012, à l'initiative de Nicolas Sarkozy.
À lire :
. « La bombe CNM », *in* n° 29 du *Journal Les Allumés du Jazz* (2e trimestre 2012), entretiens avec Jacques Pornon, président du Syndeac et Fabien Barontini, directeur de Sons d'hiver, points de vue de Sud Culture Solidaires, Philippe Couderc, Françoise Dupas, Sylvain Kassap et Benoît Delbecq, communiqué des Allumés du Jazz du 23 janvier 2012 (pages 12 à 15).
. « Un Centre National de la Musique pour quoi faire ? » *in* n° 37 du *Journal Les Allumés du Jazz* (octobre 2018), communiqué des Allumés du Jazz (page 6).
(3) À lire : « I need that record » in n° 33 (fin 2014-début 2015) du *Journal Les Allumés du Jazz*, entretien avec Brendan Toller par Raymond Vurluz (page 13). Il existe une version française du film sous-titrée à la demande des Allumés du Jazz.

Coordonnées
Syndicat Gredin : 4 bis, rue Richard Lenoir 75011 Paris
Adresse électronique : contact@legredin.fr / http://legredin.fr/

POINT DOC

Texte et illustration de **Jean-Brice Godet**

Au fil de ses aventures voyageuses, Jean-Brice Godet fait des découvertes inspirantes. Cette fois-ci, c'est en Normandie qu'il s'est rendu à la rencontre du Doigt dans l'Oreille du Chauve…

Dans la grande banlieue de Caen, au beau milieu des bocages normands, se trouve le DOC. Sous cette appellation se niche ce que d'aucuns, rompus au jargon du « music business », considèreraient comme une « approche à 360 » : un café associatif (le ShaDOC), une salle de spectacle (le DOC), un orchestre d'improvisateurs en résidence (l'OMEDOC), un label (Petit Label) et surtout, un travail de fond de pédagogie et de sensibilisation des publics locaux aux musiques de création. En y animant début octobre des ateliers autour de mon travail sur les K7 et en y jouant mon solo *Épiphanies*, j'y ai avant tout trouvé un accueil chaleureux et une équipe enthousiaste, convaincue qu'en impliquant le plus possible le voisinage à tous les niveaux, on pouvait réactiver la curiosité dans sa plus simple expression, qu'importent l'âge, le milieu ou le bagage culturel. Quelque chose d'essentiel se joue là-bas. Quelque chose de l'ordre de l'autogestion et de la réappropriation collective. De quoi retrouver un peu (beaucoup !) d'espoir en cette morne période.

Quand et comment êtes-vous arrivés au DOC ?

Clément Lebrun,
musicologue, médiateur, musicien - OMEDOC
J'ai vu le DOC se construire, il y a douze ans. Jean-Baptiste Perez et moi partageons une amitié et une curiosité sonore depuis longtemps. Je me rappelle avoir donné des coups de marteau pour construire la scène du DOC, même si ce n'est pas mon fort, le marteau. Ensuite, j'ai été invité régulièrement pour des ateliers, des rencontres avec les publics, avant que Jean-Baptiste ne me propose en 2012 de participer à l'aventure de l'OMEDOC, l'Orchestre de Musique Expérimentale du DOC. J'ai dit oui immédiatement. Pour le lieu, unique ; pour les gens, incroyables ; pour le projet artistique, exemplaire.

Nicolas Talbot,
musicien - Petit Label
Compagnon de route du DOC depuis le début, j'ai participé à de nombreux projets musicaux portés par Jean-Baptiste Perez, notamment *La grande Perezade*, une grande formation, et l'OMEDOC en résidence permanente au DOC. C'est aussi un lieu où j'ai résidé, répété, enregistré et joué. Je suis membre du comité de pilotage de l'association depuis deux ans.

Éléonore Paysant,
médiatrice socio-culturelle
En 2014, j'ai rencontré le Doigt dans l'Oreille du Chauve dans le cadre d'un service civique de six mois. Je finissais mes études et c'était l'occasion rêvée pour une première expérience professionnelle au sein d'un projet artistique exigeant en milieu rural (relativement peu nombreux, il faut le dire !). J'ai souhaité rester proche de cette association puisqu'elle faisait sens pour moi à tous points de vue et ai donc intégré le conseil d'administration. Puis, le poste de médiation s'étant libéré, habitante et connaissant bien le projet, c'était une évidence.

Ludivine Trevet,
trésorière - Le ShaDOC, café culturel
Habitante de Saint-Germain-d'Ectot depuis 2013. Lors des vœux du maire, en 2017, l'ancienne médiatrice, Hind Ziani, a présenté le DOC. Elle proposait alors la mise en place d'un café/épicerie associatif dans le village. Quinze jours plus tard, nous nous réunissions au futur ShaDOC et le projet était lancé. La même année ma fille étant scolarisée dans l'école de la commune, c'est par les actions pédagogiques que j'ai vu l'importance de l'association auprès des enfants.

Comment fonctionne le DOC ?

Éléonore Paysant
En 2019, le conseil d'administration a été remplacé par un comité de pilotage, accessible sur la base du volontariat. Ce COPIL élit un comité de direction qui lui-même élit deux membres du bureau. Il réunit les membres volontaires pour mettre en œuvre les grandes orientations de l'association. Elles sont ensuite validées, ou non, en comité de direction si celles-ci nécessitent un vote pour être tranchées (peu sollicité). Le bureau est surtout présent à titre administratif. En parallèle, des commissions, plus ciblées, se rencontrent mensuellement avec, dans chacune d'entre elles, au minimum un membre du COPIL, ce qui permet une bonne transmission. Deux des plus actives sont « programmation » et « café associatif ». Les salariées, qui ont une vue plus globale de l'activité de l'association, sont invitées à l'ensemble de ces différents comités. L'investissement bénévole passe aussi par une pratique toute l'année pour l'entretien du lieu : bricolage, jardinage, aménagement, entretien, bar, billetterie, cuisine…

Que permet la médiation culturelle (ou qu'apporte-t-elle) au DOC ?

Éléonore Paysant
On ne programme pas des musiques de création à Saint-Germain-d'Ectot sans penser la médiation. Chaque entité (diffusion, création, médiation, animation) est transversale, tout est poreux, tout est pensé comme un tout solide qui ne fonctionne que par l'ensemble. La médiation s'infiltre donc à tous les niveaux. Nous aimons que le lien entre artiste et public se fasse aussi de manière naturelle non contrainte. La rencontre humaine amène alors la rencontre artistique. Là, un échange réciproque apparaît : l'artiste sort de ses pratiques habituelles, le public de ses attentes, et chacun découvre l'autre, en toute simplicité. Cela permet d'aller au-delà des préjugés considérant les pratiques artistiques comme souvent trop intellectuelles. Cette façon apporte au public une curiosité et un nouveau regard sur ces musiques innovantes et en cela, elle permet au DOC de sensibiliser les publics à ces musiques de création, sans pour autant le dire par ces mots.

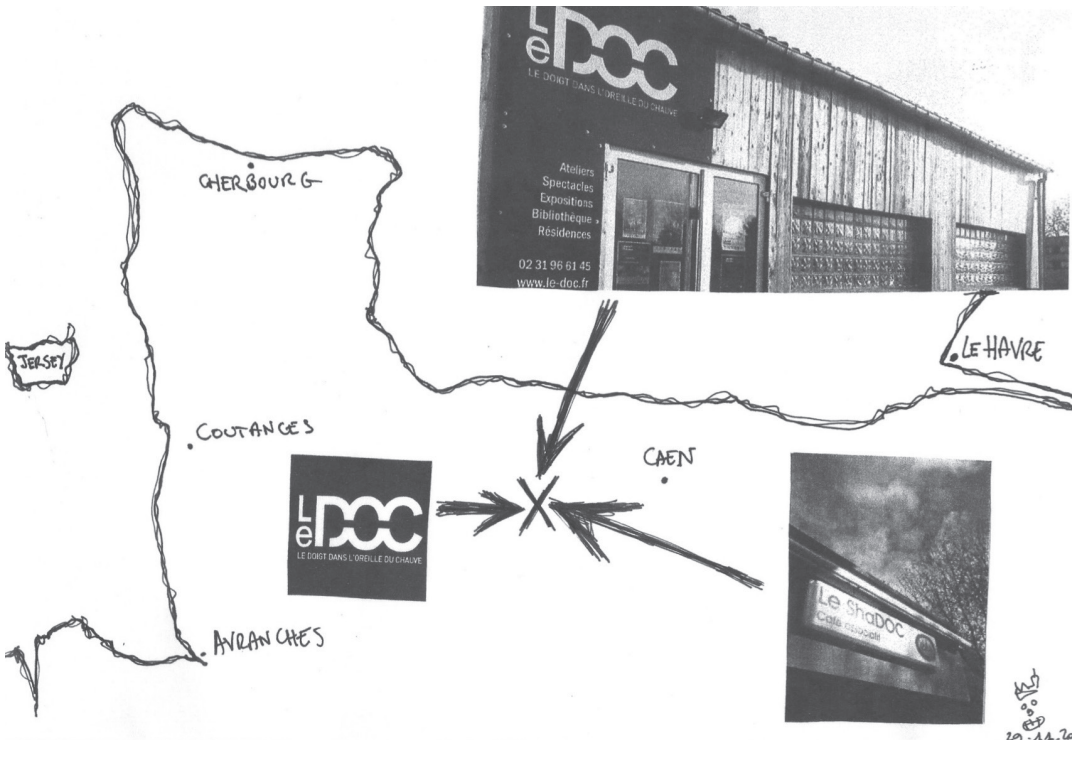
As-tu senti une évolution dans la perception de ton travail par les habitants ?

Éléonore Paysant
Avec les années, une relation de confiance s'est mise en place. D'un public timide, nous sommes passés à un public en demande. Le DOC, bien que considéré par les habitants comme programmant des formes artistiques étranges, continue d'intriguer et d'intéresser. Ce sont même les consommateurs du café qui ont fait la demande pour que les artistes accueillis en concert viennent la veille boire un verre afin d'apprendre à les connaître, chose qui n'est pas pour déplaire aux équipes artistiques, évidemment ! Concernant les partenaires, nous n'avons jamais de difficulté à mettre en place un projet puisque la qualité des interventions auprès des différentes structures n'est plus à prouver, particulièrement auprès des écoles.

Comment votre rôle a-t-il évolué ?

Ludivine Trevet
J'ai d'abord été bénévole au café. Je me suis directement investie dans les débuts du café *via* l'organisation du lieu, les réunions mensuelles et les permanences. En septembre 2019, je me suis portée volontaire pour faire partie du COPIL. C'était pour moi une façon de mieux connaître l'association mais aussi de faire le lien, de porter aussi la parole des bénévoles du ShaDOC. En juin 2020, je suis devenue trésorière. Je continue à être bénévole au café et lors de certains spectacles/concerts.

Clément Lebrun
Au départ, j'étais uniquement musicien de l'OMEDOC, puis, j'ai rapidement eu l'envie de m'investir fortement dans le projet artistique de l'Orchestre et, de fait, du DOC. Le fonctionnement associatif et bénévole permet à chacun de prendre la place qui lui convient. Le fait que la structure soit de plus en plus ancrée au sein du Pré-Bocage m'a donné plus envie de tenter ce rapprochement si cher à mes yeux : la création sonore expérimentale et la médiation pour tous les publics. Faire de la musique expérimentale est une affaire de rencontres et d'écoute.



Est-ce que le ShaDOC et le DOC pourraient exister l'un sans l'autre ?

Ludivine Trevet
C'est une question qui s'est beaucoup posée depuis le début du café. De nombreux bénévoles et usagers du café, tous adhérents du DOC, ne se sentent pas forcément en phase avec tout ce que porte le DOC et n'adhèrent pas forcément à la musique expérimentale. Certains usagers du café ne font d'ailleurs pas du tout le lien entre le ShaDOC et le DOC. À mon sens, les deux vont de pair mais ce n'est pas encore une évidence. Depuis septembre 2020, des DOClabs sont organisés au ShaDOC sur les heures d'ouverture le vendredi : les artistes qui se produisent le lendemain proposent une action qui permet de découvrir leur univers. Le DOC a aussi organisé en juin 2019 un premier festival, l'Oreille perchée, qui a permis de rassembler les bénévoles de l'ensemble de l'association. Je pense que l'un peut exister sans l'autre aujourd'hui, mais c'est en train de changer doucement.

Est-ce que le DOC et l'OMEDOC pourraient exister l'un sans l'autre ?

Clément Lebrun
Dans le projet initial de Jean-Baptiste Perez, l'OMEDOC existe parce qu'il y a le DOC : à la fois un lieu de création, d'expérimentation, de partenariats forts avec les structures scolaires et d'éducation civique, un projet qui va dans le sens du défrichage constant du répertoire dans le but de le rendre accessible au plus grand nombre. L'Orchestre existe pour pouvoir exporter l'expertise du DOC au-delà du DOC. Parce que le DOC est une structure aventurière et libre, l'OMEDOC peut toucher à toutes les formes de création sonore, du théâtre musical au *circuit bending* en passant par la commande à des compositeurs. Et cet aller-retour est de plus en plus fructueux à mesure que les créations de l'orchestre se font de manière réfléchie avec les habitants.

Quel lien entretient Petit Label avec le DOC ?

Nicolas Talbot
Le Petit Label s'est associé informellement au DOC depuis le début, par envies esthétiques communes, et parce que nous sommes dans de « petites économies ». Le DOC est un lieu « malin » qui a réussi avec beaucoup d'énergie et peu de moyens à construire un équipement professionnel qui sonne bien, en le rendant accessible aux musiciens de la région pour des répétitions et des enregistrements. L'acoustique y est assez mate, ce qui facilite généralement les enregistrements à plusieurs. De nombreux disques publiés sur le Petit Label ont été enregistrés au DOC et de nombreux groupes qui ont enregistré pour le Petit Label ont été diffusés au DOC. Depuis 2017 et la fin des contrats aidés, le Petit Label a fortement réduit les sorties. Il y a quand même deux sorties imminentes à signaler :
- un disque de poésie : *A dans tous ses états* avec Bruno Fern (textes et voix) et Guillaume Anseaume (guitare) ;
- le premier disque de l'OMEDOC, *Cartophonie,* qui est en fait un jeu de plateau musical inventé par Jean-Baptiste Perez, où les musiciens collectent, jouent et échangent avec des sons collectés pendant plus d'un an sur tout le territoire autour du DOC (on peut retrouver une cartographie sonore de ce travail sur le site du DOC). On est en train de fabriquer une boîte contenant le jeu, les pions, les sons et deux disques, l'un contenant une version du jeu enregistré par l'OMEDOC et un autre contenant des pièces électroacoustiques de Thibault Jehanne et moi-même.

À écouter

La discographie complète de Petit Label est disponible sur le site des Allumés du Jazz (www.lesallumesdujazz.com)

ÉCHOS-SILLONS DE BRETAGNE

Texte de **Gaby Kerdoncuff** . Illustration de **Laurel**

La Bretagne est une terre de musique, un ciel de musique, une mer de musique dotée d'une histoire forte qui vibre de Brest à Nantes, de Fougères à Vannes, de Vitré à Quimper, de St Malo à Lorient. Six maisons de disques qui savent résonner au-delà de frontières présupposées - Hirustica, Il monstro, Innacor, Klam records, Musiques Têtues, Studio le Rocher - se sont groupées en *Collectif des labels indépendants de Bretagne* pour réfléchir à leur présent plein d'avenir. Gaby Kerdoncuff, Jean-Luc Thomas, Daniel Pabœuf, Bertrand Dupont, Jacky Molard, Erik Marchand, Hélène Labarrière, Enora Maillot, Enora Le Saouter, Yann Le Bozec, Antoine Péran, Étienne Cabaret, Christophe Rocher, Gosseyn, Moger, Jacques-Yves Lafontaine, Mélina Etna, Charlotte Le Calvez, Eva Montfort sont quelques-uns des passagers de ces vents porteurs. Gaby Kerdoncuff, musicien-producteur, nous fait part de ses réflexions (en précisant que c'est un point de vue personnel et non un texte approuvé par le collectif).

La Bretagne est depuis longtemps une région de riche créativité musicale marquée par l'ouverture et la transversalité des genres. Le jazz et les musiques improvisées, les rocks alternatifs, les musiques actuelles et la musique plus localement bretonne ont toujours trouvé dans notre région de mélomanes un accueil critique et enthousiaste. La puissance d'organisation des festivals est une spécificité qui en fait une terre de musique et une vitrine reconnue. C'est aussi, rappelons-le, la première région agro-alimentaire d'Europe. Ces aspects masquent toutefois la réalité d'une importante production musicale née et structurée dès la fin des années 70. C'est au tournant des années 2000, en plein marasme du marché du disque, au moment où les majors lissaient les aspects artistiques selon une logique jetable, que sont apparus les labels indépendants dont nous sommes issus[1]. Il fallait produire localement pour des esthétiques que ne pouvaient plus contenir le pôle musical Rennais ni la coop-Breizh, distributeur des musiques bretonnes dans le grand ouest. Il devenait urgent, indispensable de mettre en évidence les couleurs musicales qui nous sont chères et de les associer aux couleurs du monde. Cette région, par la force et la spécificité de sa culture, aurait pu s'enfermer dans le repli identitaire. Au contraire, de nombreux artistes de Bretagne ont choisi l'ouverture.

Attachés de façon passionnelle à l'objet CD et vinyle, nos labels indépendants s'interrogent désormais sur les enjeux futurs de la distribution physique, numérique et de l'édition. Dans un contexte bousculé, nous savons que les géants du numérique profitent de cette crise. Ces entreprises ont intérêt à pousser l'industrie vers la disparition des supports physiques afin d'étendre leur domination sur la musique en ligne, tout comme les banques veulent la disparition du cash. Les plateformes musicales prétendent individualiser l'artiste en lui donnant l'illusion de devenir un entrepreneur pouvant se passer des métiers de producteur, agent, d'éditeur, structurés dans une industrie. La participation actuelle à l'économie numérique repose souvent sur un leurre : l'acceptation généralisée d'une concurrence basée sur la vente à perte. C'est un mécanisme dangereux qui peut amener à la destruction des outils de production. Il nous faut donc nous organiser et y résister à grande échelle, pour faire en sorte que les œuvres et les emplois ne se dévalorisent pas dans cette course folle.
Dans ce contexte, vers qui se tourner ? Une Europe décidée à réguler et prendre en compte la culture ? Un ministère de la culture aux avant-postes et qui défendrait le disque comme il avait défendu le livre par une TVA à 5,5 % ? Le centre national de la musique - CNM ? Une région mieux dotée qui apporterait un soutien accru ? Nos propres capacités d'organisation et d'alternative ? Probablement un peu de tout cela.

Ici en Bretagne comme ailleurs, les activités liées au spectacle vivant sont gelées. Cette ambiance mortifère, installée depuis le mois de mars avec son cortège d'annulations, a connu une parenthèse cet été avec l'arrivée massive de touristes se ruant vers les plages, les gîtes et les agences immobilières. Pour beaucoup d'urbains en quête de sens, la Bretagne se révèle être un havre. On rêve d'y télétravailler en regardant la mer et en cultivant un carré de jardin personnel en permaculture. C'est ignorer deux réalités paradoxales : les bretons aiment se rassembler et célébrer la nature mais ils vivent dans un environnement sacrifié à l'ogre agro-alimentaire. Par ailleurs, la Bretagne souffre car si la culture du spectacle vivant y est particulièrement féconde, comme ailleurs, une crise de l'emploi s'y annonce dans tous les secteurs. De la fête de quartier au festival de cinéma, du fest-noz au dance-floor, des clubs, cafés-musique aux grands festivals, c'est tout un mode de vie bouillonnant qui fout le camp. C'est, aux côtés des autres activités, un secteur dont peu d'études révèlent le poids exact. Le secteur de la musique y est puissant, organisé en réseaux par esthétiques, mais pour l'instant peu organisé en tant que filière. À cela s'ajoute que nos artistes qualifiés de régionaux sont souvent sous-éclairés et se heurtent au plafond de verre de médias centralisés. Les questions essentielles sur la culture se posent de façon encore plus fortes alors que les esprits font un appel d'air aux politiques autoritaires. Le gel des relations humaines imposé par le Covid accélère soudainement l'impact brutal de l'économie mondialisée. Les menaces se font de plus en plus précises : remises en question de nos métiers, de la valeur réelle des œuvres, de l'existence même du « vrai », du réel, de la culture en général. L'espace numérique ouvre des potentiels extraordinaires mais creuse les inégalités sociales. Ultra-libéral, il n'est pas un espace capitalistique régulé ou tout le monde aurait ses chances, il échappe aux états et déstabilise les économies classiques. Cela répond à un projet plus ou moins dessiné depuis plusieurs années dont les menaces se précisent pour les libertés et pour la planète. À ces questions essentielles, l'Europe commence timidement à apporter une réponse moins naïve se contentant d'apporter certains correctifs à la toute-puissance des « géants ». Le langage de Thierry Breton, commissaire européen en charge de ces questions, reste proche de celui des Américains. Les mots « protection », « droits sociaux », « culture », considérés comme non pertinents, sont écartés du vocabulaire de ce fonctionnaire proche de Bill Gates. Dans la conquête sauvage du nouvel Ouest qu'est l'économie numérique, l'Europe peine à exister, car elle ne veut pas exercer sa propre puissance de décision, refusant de prendre un cap risquant de fâcher le monde de la finance. Nous sommes donc conviés à participer positivement à l'accélération générale, la maîtrise des *data* (données), sous peine d'être exclus de l'« innovation ». Or, cette mainmise sur l'espace numérique par quelques opérateurs interroge. Pour ces opérateurs, la musique n'est qu'un secteur juteux, support de publicité, permettant le siphonnage des données personnelles à visées consuméristes ou totalitaires. Les plateformes contrôlent et tirent des profits immenses des contenus sans contribuer à l'économie de production qui les élabore. Les attaques se font de plus en plus violentes contre l'ensemble du système de production, au risque de remettre en cause ce qui a été défini comme exception culturelle française. La décision récente de la Cour européenne[2] met à mal les sociétés civiles qui soutiennent le secteur indépendant du disque en France et bouscule un équilibre fragile de financements. Les indépendants ne sont pas armés pour résister à des attaques de ces « amis américains ou chinois » sans un fort soutien politique. Le développement actuel du numérique n'est pas neutre. Il semble que les acteurs politiques n'aient pas encore pris la pleine mesure des conséquences désastreuses pour l'emploi et des dangers qui pèsent sur l'ensemble de la culture dans cette période en France et plus généralement en Europe.

Ici, en Bretagne, l'heure est au constat, à la réflexion, au regroupement et à l'échange.
Beaucoup d'entre nous participent à l'économie numérique par pur pragmatisme, mais de plus en plus de doutes et remises en question sont en train d'émerger. Quelles que soient les esthétiques défendues, nous sommes face à un défi intellectuel et d'organisation : nous sommes, en tant qu'acteurs, les premiers à œuvrer, estimer et défendre la valeur réelle et symbolique des œuvres que nous produisons. Il ne suffit donc pas de proclamer une exception culturelle à la française cantonnée au livre et au cinéma, il nous faudra aussi veiller à ce qu'elle s'applique à l'ensemble des domaines de création fragilisés. Pour l'heure, à notre échelle, nous voulons défendre le spectacle vivant et faire en sorte que le public retrouve le chemin des salles et des festivals ; l'existence du CD et du vinyle comme objets de culture aux côtés du livre entrent dans cette cohérence. Nous ne pouvons plus participer à une mutation à marche forcée sans faire émerger des questions essentielles liées à la régulation de l'espace numérique défini comme un espace commun. Nous voulons aussi de façon légitime faire entendre nos voix sur le plan national, dans un esprit de solidarité. Les incantations et les fulgurantes analyses ne suffiront pas. C'est avant tout notre niveau d'organisation sur le terrain qui nous permettra d'infléchir les politiques publiques dans ce domaine.

(1) Cités dans le chapô de cet article.
(2) Le 8 septembre 2010, un arrêt de la Cour de Justice européenne sur une affaire irlandaise a statué que les OGC de l'UE doivent traiter les créateurs de musique de manière égale, quelle que soit leur nationalité y compris ceux qui n'ont pas ratifié la Convention de Rome. Cette décision pourrait conduire quatre sociétés françaises de collecte de droits voisins (Adami - Spedidam - SCPP - SPPF) à rembourser 140 millions d'aides.

À écouter

Acoustic Ladyland
Crazy little things
(Studio Le Rocher - 2020)

Spontus
An Huneour
(Klam record - 2014)

Kazut de Tyr
Jorjuna
(Hirustica - 2017)

Disponibles aux Allumés du Jazz

Moger Orchestra
Moger Orchestra - (Musiques Têtues - 2017)

Christophe Rocher, Etienne Cabaret
La marche des lucioles - (Musiques Têtues - 2020)

Charkha
La colère de la boue - (Innacor - 2018)

Daniel Pabœuf Unity
Golden years - (Il monstro - 2018)

DES DISQUES POLITIQUES

Texte de **Jonathan Thomas** . Illustration de **Anna Hymas**

Membre du CRAL (EHESS), Jonathan Thomas travaille sur les usages politiques de l'enregistrement. Il revient ici sur un aspect parfois oublié et qui a pourtant été une partie constitutive importante de la vie politique du XXe siècle.

Vous qui lisez ces lignes, vous avez certainement croisé plus d'une fois votre histoire avec celle d'un disque ou d'une cassette audio. Et vous avez pu changer, grâce à cet objet et aux enregistrements qu'il portait, votre façon de percevoir le monde et d'y participer, c'est-à-dire d'y être un sujet. C'est là une esquisse du pouvoir politique que possède tout ensemble de signes rassemblés, par exemple, dans un livre ou un disque. Celui du disque procède du renouvellement décisif du pouvoir politique du son, qui commence à la fin du XIXe siècle avec l'invention du phonographe par Thomas A. Edison. On a alors tout de suite imaginé le son enregistré comme un moyen nouveau d'agir, avant que le perfectionnement de ses objets techniques et leur existence sociale croissante lui donnent une puissance pratique bien réelle, prenant la forme de multiples usages dont les moins étudiés, mais non les moins passionnants, sont à la fois politiques et partisans. Loin de la puissance politique dont on peut doter par destination n'importe quel enregistrement, nous parlons ici de promouvoir un parti et de mobiliser un public militant par des disques expressément conçus à cette fin. Cette pratique durable a été engagée avec plus ou moins de sophistication et d'intensité tout au long du XXe siècle. Voici quelques éléments de son histoire française. Elle commence aux États-Unis avec des cylindres.

Des étincelles à l'explosion

Si le phonographe dont Edison dépose le brevet fin 1877 est une machine encore fruste et peu efficace, sa capacité d'enregistrement et de diffusion est révolutionnaire, et promet de nombreux usages innovants. Dès 1878, le journaliste français Pierre Giffard imagine que le phonographe propagera bientôt la parole des chefs d'État. Ses premiers usages politiques bien réels ne sont toutefois, une vingtaine d'années plus tard, pas le fait de personnes en charge de l'exercice du pouvoir, mais d'autres qui cherchent à le conquérir. La machine participe aux campagnes présidentielles américaines au tournant du XIXe et du XXe siècle, enregistrant les discours des deux principaux candidats pour les diffuser, chose inédite, dans les foyers. L'emploi du son enregistré pour la propagande est alors ponctuel et relativement exceptionnel, mais son idée reste. En France, elle se manifeste dans le Lot, en 1902, à l'occasion des élections législatives. On ne tarde ensuite pas trop à poser les bases de la systématisation de sa mise en œuvre. Au début des années 1910, la SFIO et l'Action française s'appuient sur l'Association phonique des grands artistes, une maison de disques en difficulté, pour sortir chacune une série musicale. Il ne s'agit plus d'acquérir le vote des foules par la dissémination de la voix d'un orateur, mais, pour la première fois, d'acculturer un auditoire et de travailler la sociabilité militante par la diffusion de chants, hors d'un moment de campagne.

> *« La propagande, en technicisant sa dimension sonore, s'est électrisée. »*

Après une période de vingt ans où l'idée de faire propagande par le disque ne produit pas d'usages, le disque politique affleure de nouveau en France à partir de 1929 et pour toutes les années 1930, en 78T. Cette nouvelle émergence est d'abord, timidement, le fait de l'Action française, qui relaie la publication d'un disque de chants royalistes. La SFIO, par la maison Ersa et sa marque « La Voix des Nôtres », s'y engage au tout début de 1930 avec une collection finement structurée et de plus en plus large. Elle est rejointe en 1932 par le Parti communiste avec la marque « Piatiletka », puis, à la fin de 1937 et d'une façon implicite, avec « Le Chant du Monde ». Toujours en 1932, Disques Hébertot, fondée par Jacques Hébertot, homme de théâtre et ami de Léon Daudet, produit des enregistrements pour l'Action française. Le disque est alors appelé à intervenir dans tous les temps des pratiques politiques de conquête du pouvoir, dans et hors des campagnes, dans les petites réunions et les grands meetings, pour éduquer les militants ou travailler leurs affects par la musique et le discours. Au cours des premières décennies du XXe siècle, il s'est généralement imposé comme un objet de partage social et un moyen de subjectivation. Son rôle social se renforce à mesure qu'il devient plus accessible comme marchandise et qu'il massifie sa présence. Pour les propagandistes partisans, il apparaît comme un outil à saisir pour moderniser leur pratique, lui donner une puissance inédite, en multiplier et en intensifier la présence. La propagande, en technicisant sa dimension sonore, s'est électrisée. Elle s'est amplifiée, comme l'est le son quand il sort d'un haut-parleur, un autre appareil devenu « politique » au milieu des années 1920. Si la guerre, l'Occupation et la Collaboration tueront le disque politique des années 1930 par l'interdiction du pluralisme partisan et le manque de matières premières, l'expérience de propagande qu'il occasionne en France et dans bien d'autres pays (dont l'Allemagne nazie) ne sera pas oubliée. Elle prendra toutefois d'autres formes, elles aussi remarquables.

Un moyen de communication et de survie politique

Après la guerre, le disque refait son apparition dans le cercle du Parti communiste français par la marque « La Voix de Chez Nous », mais aussi par le retour du Chant du Monde, auparavant confisqué comme bien juif. Du côté socialiste, « La Voix des Nôtres » redevient active mais abandonne vite le champ politique. Les deux partis mobiliseront le disque dans le courant des années 1970 par les maisons « Unicité » (PCF) et « Unitélédis » (PS)[1], cette dernière publiant notamment des enregistrements de Max Roach et d'Archie Shepp. Le disque politique d'après-guerre existe alors comme celui des années 1930, par le discours et la musique. En parallèle de cette existence, explicite, une autre, plus insidieuse, est pratiquée depuis le début des années 1960 par Jean-Marie Le Pen, à travers sa société d'édition, la Serp (Société d'édition et de relations publiques). Elle repose sur les statuts sociaux parfois conflictuels que peut prendre un enregistrement soit par ses usages effectifs, soit par ses usages projetés, comme ceux que la publicité décrit pour lui. Par exemple, les disques de Charles Maurras ou sur Philippe Pétain que publie la firme Pathé-Marconi dans les années 1950 peuvent prendre un statut de support d'un témoignage, tel que semble l'attester le nom de leur collection éditoriale, ou de support d'une pratique politique, s'ils sont utilisés par des royalistes ou des pétainistes pour les aider à diffuser leurs idées. L'ambivalence du disque entre archive et moyen de propagande est pleinement exploitée par J.-M. Le Pen qui, entre 1963 et 2000, participe à l'édition d'un catalogue de plusieurs centaines de disques, dont beaucoup de vinyles dédiés à l'histoire des extrêmes droites françaises et européennes. Le support prend alors une importance toute particulière. Sur l'espace de la pochette d'un 33T, texte de présentation, photos et description des enregistrements sont organisés pour que des histoires positives du fascisme, du nazisme ou du royalisme soient reçues comme des récits historiques neutres et dénués de fins politiques. Bien que la Serp ait été condamnée en 1968 pour « apologie de crime de guerre » suite à l'édition d'un disque de chants nazis à la présentation provocatrice et révisionniste, cette méthode est employée pour beaucoup d'autres publications similaires, à la présentation tendant parfois vers un négationnisme plus subtil et implicite. C'est que la Serp est alors pour Le Pen, plus qu'un moyen de gagner sa vie, un moyen de survie politique. Il diffuse d'abord des enregistrements relatifs à l'Algérie récemment indépendante, puis maintient en circulation les signes sonores de Pétain, de l'Action française, du traditionalisme catholique, du fascisme, du nazisme…, toutes cultures d'extrêmes droites dont la survivance et le développement s'avèreront utiles au parti qu'il préside à partir de 1972 et qui doit être leur fédération, le Front national. Avec la Serp, le disque, sous sa forme 33T, atteint un sommet paradoxal de sa puissance politique d'objet. C'est là qu'il offre le plus grand espace visuel et sonore pour exposer les signes d'une idéologie. Et c'est en même temps, alors qu'il est employé par un univers politique marginal, que l'on doit aménager cette exposition pour qu'elle ne soit pas franche. Il n'y a alors qu'un pas à faire pour discerner comme une continuité historique entre le disque politique 78T des années 1930, incarnant la modernité et l'échantillon d'une révolution rendue accessible par la technique, et le charismatique 33T **:** celle du pouvoir de subjugation de l'objet « disque », écrin de la puissance politique du son, qui attire notre attention et notre attachement, incarne nos affects et la possibilité de les ressentir à chaque nouvelle écoute, et s'offre ainsi à ses usages de propagande partisane. À ce titre, alors que le son enregistré sera toujours politique, il y a lieu de se demander comment ses derniers objets techniques, qui effacent la physicalité de leur présence tout en proposant partout des discothèques entières et potentiellement adaptées à toutes situations, le sont. Considérant aujourd'hui le 33T résurgent et l'enregistrement numérisé dont la désincarnation (ou l'incarnation non située tant elle est partagée) modifie sensiblement notre pratique, notre écoute et notre attachement à lui, deux formes de l'existence politique du son se font-elles face ?

(1) À lire *in Les Allumés du Jazz* n° 36, octobre 2017, page 6 : « Quand le PS change de disque » par Marilyne Bihao.

À lire

Jonathan Thomas
La propagande par le disque. Jean-Marie Le Pen, éditeur phonographique
(Éditions de l'EHESS - 2020)

SAINT THOMAS SWING

Texte de **Pierre Tenne** . Illustration de **Nathalie Ferlut**

Dès 2001, l'Internet, encore dans ses jeunes années agitées, enfantait Wikipédia, encyclopédie universelle et multilingue. Selon la définition de son propre site en ligne : « *elle est devenue en quelques années l'encyclopédie la plus fournie et la plus consultée au monde* ». D'autres bases de données collaboratives ont rapidement suivi, au point de générer chez un lectorat rapidement acquis une absence d'interrogation sur leur nature, leurs fondations. Retour sur leurs éléments constituants et leur cortège de questions séculaires.

Une salle de concert, un festival : de jazz. Une classe de conservatoire : de jazz. Un descriptif de demande de subvention : jazz. Les bacs du disquaire, car il en reste : jazz. Une radio : jazz. On pourra multiplier les exemples, mais la carrière des musiciens comme les pratiques du public n'ont jamais été autant encadrées par le genre comme étiquette. Parallèlement, on n'a jamais entendu autant d'artistes refuser de s'affilier à un quelconque genre, faisant du « *vous savez, moi, les étiquettes…* » un cliché de plus en plus commun.

Historiquement, cette situation est paradoxale, et procède certainement d'une forme de mémoire biaisée de la question des genres, qui n'est rien d'autre qu'un système de classement – et, en tant que tel, aussi inepte que tout classement, mais malgré tout nécessaire pour penser : voir Pérec. Sans revenir sur cette histoire, qui reste à faire, son paradoxe est également en partie celui d'un débat constamment posé autour du choix de l'artiste : en êtes-vous ? N'en êtes-vous pas ? Vous êtes free, acid, post-bop ? Assignation individuelle posée en face de la créativité essentielle de l'artiste, le genre est un débat condamné à l'abrutissement – et cet abrutissement est celui de notre dépossession collective des outils pour penser ce que nous faisons au moment où nous le faisons.

jamais été réellement mise en œuvre, et a surtout été l'occasion d'un rapport de force interne aux wikipédiens dans les années 2000. Comme le rappelle le chercheur Gilles Sahut pour le cas français, ce débat a été réglé entre 2002 et 2008 par l'instauration de règles, dont la principale est la citation des sources. Les sources sont devenues un moyen d'imposer de l'autorité face au désir d'égalité de certains wikipédiens, et permirent de créer une direction en réalité élitiste de l'encyclopédie : les contributeurs les plus importants, éduqués et socialement aisés, tendent à verrouiller en interne la rédaction des articles.

La sacralisation de la citation des sources offre des analogies fécondes avec le mode de constitution du savoir universitaire au Moyen Âge, qui fonctionnait également par ce moyen. La citation des sources confère une autorité énonciative immédiate et efficace à l'encyclopédiste : « Aristote a dit… ». Dans le cas des genres musicaux, le parallèle avec la scolastique d'un Thomas d'Aquin est d'autant plus frappant qu'on retrouve des similitudes dans la forme et le fond du savoir : essentialisation des concepts, logique cumulative de ce savoir (on peut ainsi multiplier les genres musicaux comme on multipliait autrefois les sexes des anges), et bien sûr dépolitisation et abstraction de la question du beau. Les genres ainsi manipulés et inventés ne peuvent offrir aucune prise aux mondes de l'art, en ce qu'ils sont dès l'origine produits par un système de pensée dénué de toute potentialité critique.

> *« Si l'esthétique et la musique nous importent, peut-être ne faut-il pas laisser à Amazon, Roselyne Bachelot ou aux Saint Thomas d'Aquin modernes du post-acid-new wave jazz le soin de les classer et de les penser. »*

D'où la nécessité de considérer les genres sous un angle moins héritier du romantisme et de l'idéalisme artistique. Qui fait les genres ? Comment les fait-on ? Comment les reçoit-on ? Un terrain d'exploration sommaire permet de baliser une première réponse à ces questions : les sites collaboratifs où se fait l'essentiel des réflexions actuelles sur les genres, qui n'est plus le fait comme autrefois d'un conflit constant entre artistes, critiques et producteurs. C'est désormais sur Wikipédia ou Discogs que se fait la grande part du classement esthétique dont les genres sont le principal outil.

Le rêve wikipédien est celui, selon une citation apocryphe de son fondateur Jimmy Wales, d'un savoir construit par un garagiste et un chercheur à égalité. Cette encyclopédie utopique n'a en fait autrefois plutôt qualifiés de *free* voire de jazz modal, s'est faite depuis une décennie sous l'étiquette de *spiritual jazz*. Le terme, rare à l'époque concernée, s'est imposé dans le discours d'un certain milieu journalistique, puis a servi pour la communication de certaines stars du moment (Kamasi Washington, Shabaka Hutchings). Ce sont ces articles qui sourcent, entre autres, les articles de la Wikipédia anglophone sur John Coltrane ou Albert Ayler. Comme dans le cadre médiéval, une telle sacralisation de la citation introduit nécessairement un savoir exposé aux pressions des intérêts des uns et des autres et à la marginalisation de certains discours.

L'écrasante majorité des recherches numériques débouche d'abord sur l'encyclopédie en ligne. N'importe qui cherchant à s'informer rapidement sur Charles Mingus tombera donc sur un savoir ainsi constitué. Il ne s'agit donc pas de critiquer Wikipédia pour la qualité et la neutralité de ses articles (qui fascinent les Wikipédiens), mais plutôt de considérer qu'il n'est pas neutre que le savoir soit élaboré dans un tel système, qui complexifie la possibilité de chacun de participer à la définition de ce qui fait genre ou non, c'est-à-dire à une esthétique démocratiquement et librement faite.

Pour en revenir aux genres musicaux, l'influence de Wikipédia est particulièrement sensible à travers un autre site hégémonique dans son domaine, Discogs, qui renvoie très régulièrement vers l'encyclopédie. L'objet de Discogs est en partie encyclopédique, en partie marchand : base de données la plus exhaustive possible de tous les enregistrements sonores jamais produits, et plateforme de vente de disques. Tout le monde peut participer à la base de données et y ajouter un disque, selon des règles établies par la communauté des Discogers. La deuxième de ces règles ? *Citez vos sources*, en insistant sur des faits pouvant être prouvés. La base de données contient 15 genres principaux et 540 (!) sous-genres, qui sont l'objet d'âpres discussions au sein de la communauté. Cette profusion masque en réalité une vraie entreprise d'homogénéisation : la moitié de ces genres proviennent du rock et des musiques électroniques. La fièvre étiqueteuse, inscrite dans l'organisation même de ces sites collaboratifs, touche toutes les musiques mais favorise en définitive les plus hégémoniques.

Discogs permet d'identifier plus précisément qui sont les individus les plus influents sur ses propres débats, et donc ceux qui dirigent le plus la constitution des genres. Derrière l'effet de masse de la base de données, une minorité – certes mondiale – de quelques centaines d'individus. En 2020, les cinq plus grands contributeurs de Discogs (environ 23 000 ajouts à la base de données à eux 5) ont plus écrit que l'immense majorité des contributeurs, selon des statistiques proches du fameux 1-99 %[1]. Comme sur Wikipédia, ces personnages influents usent des règles communautaires pour cadrer les nouveaux entrants, ceux-ci faisant souvent état de leur surprise à la découverte de la « police de Discogs ».

Ce rapide aperçu sur la fabrique encyclopédique de l'esthétique n'épuise bien évidemment pas la question, mais permet de souligner l'apparition récente de nouveaux acteurs dans la constitution du discours esthétique. Ces sites valorisent l'érudition plutôt que la réflexion, les faits plutôt que les idées, une prétendue neutralité au détriment d'un engagement dans le savoir, alors même qu'ils véhiculent aussi une idéologie et une conception du musical qui est celle du collectionneur bourgeois. Cette idéologie et cette pratique, que l'on retrouve sur d'autres sites comme Bandcamp, sont entièrement solubles avec, d'une part l'industrie la plus destructrice (les Gafa) et, d'autre part les dérives orwelliennes de la politique de la culture et ses propres labels délirants (musiques vivantes et actuelles). L'essentiel du discours sur les genres esthétiques est aujourd'hui entre les mains d'acteurs structurellement autoritaires : la réponse du monde musical ne saurait ainsi posséder aucune efficacité si elle se contente d'un refus esthète des genres, bien évidemment plus que légitime à bien des égards. Le refus collectif de classer et donc penser les musiques que nous faisons pourrait dans ce cadre être l'aveu de notre abandon à ces forces réactionnaires et autoritaires qui aujourd'hui dominent le discours esthétique. Si l'esthétique et la musique nous importent, peut-être ne faut-il pas laisser à Amazon, Roselyne Bachelot ou aux Saint Thomas d'Aquin modernes du post-acid-new wave jazz le soin de les classer et de les penser.

(1) Référence au « We are the 99 % » du mouvement Occupy Wall Street, en août 2011, aux USA, possiblement emprunté au « The one percent » de Gore Vidal (cité dans « *This is a country for that one percent, the ruling class* », interview *in Playboy,* décembre 1987). Voir aussi Howard Zinn *in Une histoire populaire des États-Unis* (1980) : « *I am taking the liberty of uniting those 99 percent as 'the people'* ».

LES ABÎMES DU COMPLOT

« PROTÉGEZ-NOUS DE CEUX QUI VEULENT NOUS SAUVER »

LIVRE DU DEUXIÈME CONFINEMENT

Texte de **Pablo Cueco** . Illustration de **Johan De Moor**

Ça va mal. Je vais être muté. Le service va fermer. C'est la fin. C'est dommage. Ça fait un moment que je travaille dans ce service. Je me suis habitué. Je m'y suis même fait des amis. C'est un service sympa, au final, même si on travaille dans la discrétion.

On n'en parle pas beaucoup, en tout cas, le moins possible. Il ne faut pas trop parler des dossiers que l'on traite, car ce serait participer à la divulgation de leurs contenus ; ce qui est justement ce en quoi consistent les projets que nous sommes chargés de contrôler. Donc, nous restons discrets.

Notre cible, c'est le complotisme. Si notre action concerne bien les complots, notre fonction n'est certainement pas de les déjouer. Cette activité-là entre dans les attributions des services secrets. Nous, nous sommes juste discrets, pas secrets. Les actions complotistes consistent en l'affirmation, par un groupe organisé ou spontané, ou par un individu lié ou non à un groupe organisé ou spontané, de l'existence d'un complot, réel ou imaginaire.

Nous ne fomentons pas de complots non plus. Leur organisation dépend des « services ultra-secrets ». Ce sont eux qui en ont la charge. Nous n'avons connaissance de leurs actions qu'*a posteriori* et toujours indirectement, généralement par la presse ou par une rumeur. Nous ne savons jamais si un complot vient vraiment d'eux. Nous avons des soupçons, voire des convictions, bien sûr, mais en parler nous ferait prendre le risque d'être soupçonnés de complotisme, ce qui serait incompatible avec une pratique sereine de notre mission, voire contraire à celle-ci.

Nous étudions les dénonciations de complots et surveillons les organisations qui prétendent qu'il y en a un quelque part. Qu'il y en ait vraiment un ou pas n'est pas notre sujet, car notre champ d'activité concerne exclusivement les complotistes, en aucun cas les comploteurs. Nous dénonçons parfois auprès des « services super-secrets » des cas de « complicité de complotisme », mais ceux-ci sont toujours très compliqués à établir et nous évitons au maximum ce type de dossier. Les cas sont donc plutôt rares.

Nous traitons également les rumeurs et les *fake news,* mamelles principales de tout complotisme structuré. Les *fake news* sont des informations fausses *par nature.* C'est-à-dire qu'elles sont fausses même quand elles sont vraies. Et même si tout le monde sait qu'elles sont vraies, elles restent quand même des *fake news,* surtout si elles ont interagi avec un projet complotiste. La rumeur est d'un ordre différent. Elle pourrait se définir comme le mode de propagation privilégié de la *fake news* et du complotisme. Nous les observons donc, rumeurs comme *fake news,* avec beaucoup d'intérêt. C'est même une partie importante de notre travail.

Notre temps d'intervention sur un projet complotiste est très court, car dès qu'une « dénonciation de complot » - un cas avéré de complotisme - prend de l'ampleur, elle se transforme mécaniquement en complot visant à donner à croire qu'il y aurait un complot. En conséquence, les complotistes se métamorphosent en comploteurs, et le dossier change de bureau. Il est alors transféré à un autre service.

Le concept « mouvance complotiste » nous est aussi très utile. Il permet de traiter des dossiers compliqués. Par exemple, si un personnage important a des activités « inappropriées » et contraires à ses discours publics habituels et que celles-ci sont absolument prouvées et rendues publiques, le complotisme est alors difficile à établir. En revanche, il est toujours possible d'affirmer que les personnes qui commentent ou diffusent l'information qui pose problème sont proches de la « mouvance complotiste », ce qui les discrédite à titre personnel et, par ricochet, instille une pointe de soupçon sur la véracité de leurs allégations, aussi fondées soient-elles.

Le service fonctionnait parfaitement bien, dans une ambiance de créativité, de sérieux et de camaraderie républicaine, jusqu'à ce que tout se mette à fonctionner de travers.

La fin de notre histoire a commencé avec une rumeur interne au service. Une sorte de bruit continu, ténu, presque indécelable : quelques murmures, un rire, une remarque, un haussement de sourcil, un froncement de nez, un sourire en biais… Trois fois rien. Mais ça augmentait doucement, ça prenait de l'intensité. Au début, nous observions le phénomène chacun de notre côté, sans partager nos impressions. Nous prenions ça comme une histoire drôle, une « vanne » interne au service, de l'humour corporatiste, en quelque sorte… Rien d'important. Mais, après un certain temps, la rumeur ne se dissipant pas, et même prenant de l'épaisseur, nous avons commencé à en parler entre nous. « L'hypothèse » était évoquée par des petits groupes, deux ou trois, pas plus. Puis, chacun s'est mis à regarder les autres de travers. La question se posait forcément à tous : qui, parmi nous était au courant du complot ? S'il y en avait un, bien sûr.

L'hypothèse était la suivante : nous étions les vecteurs, les participants involontaires d'un complot tellement puissant qu'il échappait à notre vue. Incroyable ! Non crédible ! Mensonges ! Tissu d'insanités ! Insultes à la démocratie ! Nos dénégations ne se sont pas fait attendre. Mais, comme souvent, elles ne faisaient qu'attiser les braises de la rumeur. Elles lui offraient une publicité inespérée. Dans un mouvement concomitant irrépressible, les questions se sont accumulées dans nos esprits : qui étai(en)t donc le (ou les) commanditaire(s) du complot ? Quel en était le contenu ? Quel en était le but ? Quelle en était la structure, les acteurs, les ramifications, le degré d'avancement… Après tout, se poser ces questions, c'était notre boulot, notre quotidien, notre champ de compétences, notre excellence collective… Mais chaque question consolidait un peu l'hypothèse ambiante. Pas les réponses, il n'y en avait que peu et elles étaient le plus souvent contradictoires… Mais les questions. Celles-ci étaient bien réelles, concrètes, indiscutables… Elles construisaient une sorte de vide qui prenait progressivement une forme, comme une empreinte ou un contenant, et par conséquent donnait à ce « complot complotiste » une apparence de réalité, une forme en devenir, un contenant qu'il n'y avait plus qu'à remplir des fantasmes, angoisses et peurs de chacun… Ça commençait à sentir le roussi.

L'étape suivante de la chute était presque inévitable : la vieille et invincible contradiction entre le groupe et l'individu. Chacun a voulu sauver sa peau, en l'occurrence son petit coin de bureau, en constituant un dossier de dénonciation de cet éventuel complot. Il faut dire que nous étions plutôt bons. Chacun a accumulé des petits bouts de récit, des éléments crédibles, des traces… De son côté, la hiérarchie a saisi l'Inspection Générale des Services, les Judas de la fonction publique, les Torquemada de la République. Mais elle a oublié de leur préciser s'ils devaient enquêter sur le soupçon de complotisme ou sur celui de complot. Erreur de débutant.

Nous avons alors collectivement, par l'intermédiaire de notre syndicat, déposé une demande d'enquête parlementaire. L'instruction est toujours pendante. Mais cela a ralenti le processus. Pas longtemps.

Nos marges de manœuvre étaient faibles. Si nous criions au complotisme, nous nourrissions le soupçon de l'existence du complot en question, l'action de celui-ci étant justement structurée autour de la dénonciation du complotisme. Si nous décrétions l'existence du complot, qui en étaient donc les acteurs, sinon nous-mêmes ? Dilemme insoutenable. La seule solution que nous ayons trouvée consistait en ce qu'une moitié d'entre nous dénonce l'autre moitié d'un complot, et que la moitié dénoncée monte un dossier de complotisme. Nous imaginions que les deux dossiers allaient s'annuler mutuellement et que la procédure en serait tellement ralentie qu'elle finirait par s'éteindre. Cela aurait pu marcher.

Nous n'avons pas eu de chance. Un stagiaire, fraîchement recruté, voulant suivre à la lettre la procédure normale du service telle qu'elle lui avait été enseignée dans sa période de formation, a communiqué une partie du dossier à la presse. Comme il ne se passait pas grand-chose à ce moment-là, les journaux se sont emparés du sujet, citant des sources proches de l'enquête, brodant à loisir, jonglant avec les conditionnels, les interrogations, les citations tronquées, les faux témoignages, les anecdotes véridiques, les références historiques et toute leur panoplie maudite de procédés journalistiques fumeux dont, ironie facile du destin, nous leur avions nous-mêmes enseigné une bonne partie. Ils ont même décrit des faits qui étaient vraiment advenus sans qu'on les leur communique. C'est dire où on en était. Ils étaient en transe, en pleine crise, possédés par les esprits du quatrième pouvoir. Ils deviennent impossibles à contrôler quand ils sont dans cet état.

Alors, la danse des hyènes et des vautours s'est mise en branle. Le parquet a été saisi. Le ministre a fait une déclaration. Le président a communiqué sur le fait qu'il ne faisait pas de déclaration. Il a été décidé de monter une mission interministérielle sur les complots, un haut-commissariat aux complotismes, un conseil citoyen sur les rumeurs et les *fake news*, et, pour couronner le tout, d'organiser un Grenelle de la conspiration. La seule action tangible a été la dissolution du service. Mais nous avons tous été réaffectés. Même le stagiaire. J'embauche demain. Aux services secrets. Je n'en dirai pas plus. Je n'en ai pas le droit : devoir de réserve oblige.

Un truc me travaille quand même : qui était derrière ce putain de complot ?

> *« La question se posait forcément à tous : qui, parmi nous était au courant du complot ? S'il y en avait un, bien sûr. »*

SATURATION ET CONFINEMENT

> *Alors que la vague du printemps avait provoqué un élan et une combativité inégalés et inattendus, cette fois c'était plutôt le ras-le-bol qui ressortait des conversations.*

Texte de **Mohamed El Khebir** . Illustration de **Zou**

Les urgences de la musique sont aussi celles des corps. Dans le numéro 39 du journal *Les Allumés du Jazz*, Mohamed El Khebir, médecin urgentiste passionné de musique, nous interpellait avec « Les jours heureux » sur la situation sanitaire. Il fait un nouveau point avec ce texte qu'il nous a adressé le 17 novembre.

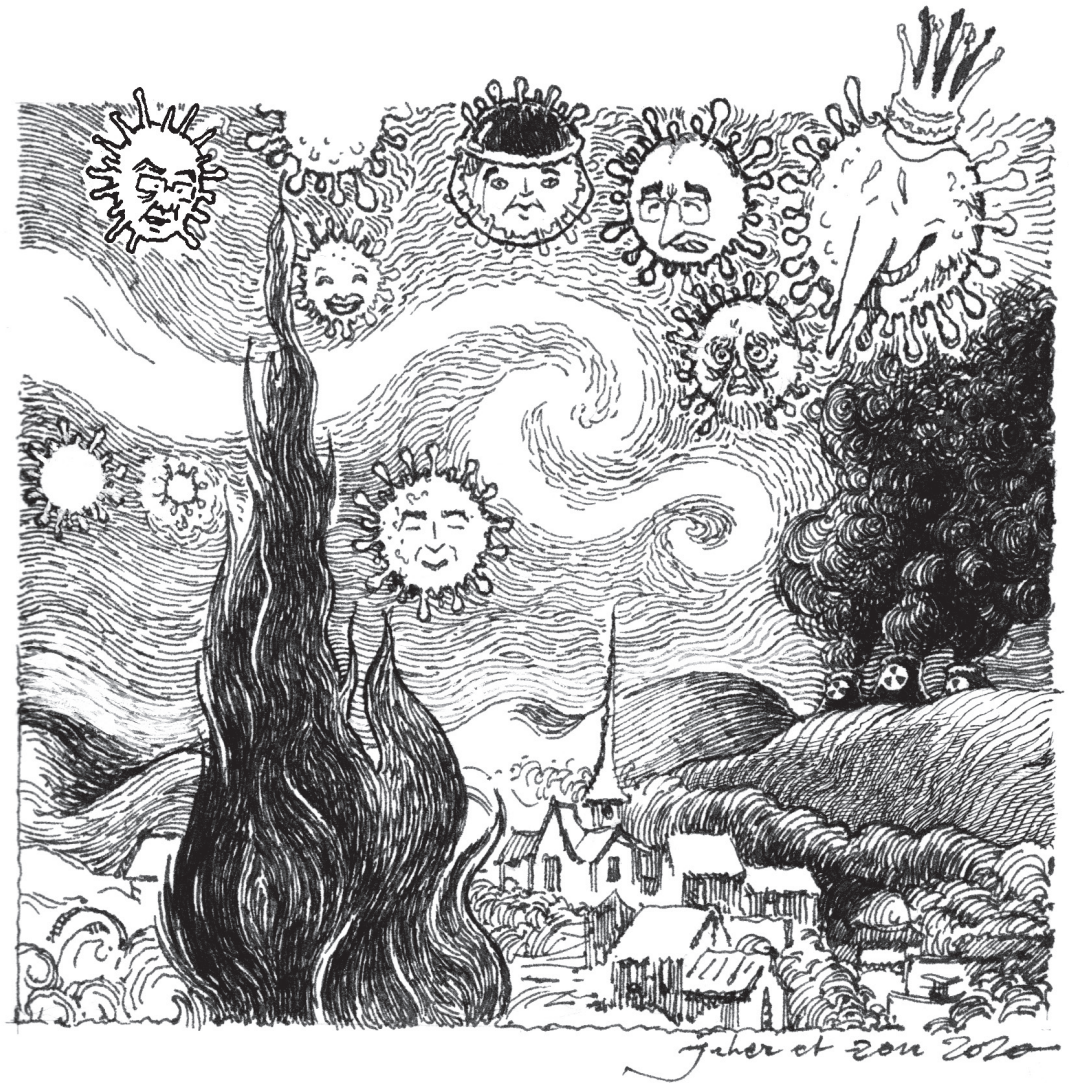
Dans l'heure qui a suivi l'annonce du nouveau confinement, le 28 octobre dernier, nous avons reçu au SAMU où j'exerce 15 appels de personnes prises d'attaques de panique ou de manifestations anxieuses. Cela faisait déjà quelques jours qu'on s'y attendait, les mesures de couvre-feu prises dans les grandes métropoles semblaient dérisoires alors que la deuxième vague montait de jour en jour et que les services de réanimation se remplissaient.

C'est avec un sentiment mêlé de lassitude et de fatalisme que mes collègues et moi-même avons accueilli cette annonce. Alors que la vague du printemps avait provoqué un élan et une combativité inégalés et inattendus, cette fois c'était plutôt le ras-le-bol qui ressortait des conversations. Pour paraphraser Marx, et avec la conscience de la situation dramatique que vivent les patients les plus gravement atteints et leurs familles, l'épidémie repasse toujours les plats : la première fois sous forme de tragédie, et la seconde comme une farce.

On est loin des envolées lyriques, des rodomontades guerrières et des plus jamais ça avec le retour promis et toujours attendu des « jours heureux ». Mi-mai, après la crise, quand les hôpitaux ont retrouvé leur fonctionnement habituel, les gestionnaires, discrets jusque-là, ont repris leurs marques et ont même retrouvé un pouvoir accru. L'hémorragie de personnels soignants fuyant les bas salaires et les conditions de travail épouvantables a continué et s'est même amplifiée. Les restructurations ont repris de plus belle, toujours au nom de l'efficience et du « meilleur service » rendu. Le Ségur de la santé, qui était censé refonder l'hôpital public et apporter les moyens tant attendus, a finalement accouché d'une souris. Bien sûr, on a beaucoup appris depuis le printemps : on a progressé dans la prise en charge des patients les plus graves, la mortalité en réanimation a considérablement diminué, on a de meilleurs outils de diagnostic et de suivi. Les équipes disposent de moyens de protection adaptés et suffisants. Mais la pagaille dans l'organisation des tests de dépistages, l'absence apparente de cohérence et de cohésion des directives des autorités sanitaires persistent et conduisent à beaucoup de perte de temps et de ressources. La confusion est aggravée par la multiplication des interventions médiatiques, sur les chaînes d'infos continues, d'experts autoproclamés et adoubés par les médias, de coureurs de plateaux télés dont on se demande comment ils trouvent le temps de s'occuper des malades, et qui se contredisent quand ils ne racontent pas n'importe quoi pour faire le *buzz*...Très tôt, on a lu et vu des thèses conspirationnistes mettant en cause l'origine du virus (vieux discours déjà tenu au début de l'épidémie de Sida), l'implication de tel ou tel milliardaire rêvant de contrôler la population mondiale *via* la vaccination, quand il ne s'agissait pas d'un plan secret pour diminuer le nombre d'habitants de la planète. Et c'est allé *crescendo*. La première victime d'une épidémie, c'est la vérité comme aurait pu le dire Kipling. S'alimentant des peurs et des interrogations, légitimes, ces thèses ne font que renforcer la défiance et entretiennent un climat de suspicion peu propice à la gestion sereine de cette crise. Certains voient dans le port du masque une atteinte intolérable à leur liberté et un danger pour leur intégrité.

C'est la manière dont le gouvernement gère cette situation qui doit être questionnée. Que la première vague ait pris tout le monde de court peut s'entendre, bien que les scénarii d'une pandémie étaient dans les plans de l'OMS depuis plusieurs années (SRAS en 2003 et grippe aviaire depuis les années 90). L'épidémie était contenue en juin, les écoles étaient encore fermées et le télétravail, pour ceux qui le pouvaient, encore en place. Et les restrictions ont toutes été levées d'un coup. Mais, dès le mois de juillet, le conseil scientifique jugeait que les mesures barrières devaient être maintenues tout l'été, voire renforcées, et les réunions ainsi que les déplacements limités. Et à la rentrée, ce même conseil scientifique prédisait une situation à risque avec une saturation attendue du système hospitalier pour novembre.

Nous avons tous été éprouvés par la flambée de mars-avril et par le confinement ; aussi quand on a été déconfinés en mai, on a voulu respirer et on a cru que c'était fini, du moins sous cette forme. On a voulu croire les discours rassurants qui ne voyaient que des vaguelettes et des répliques sans conséquences, qui doutaient de l'ampleur et de la gravité de l'épidémie. On n'a pas tenu compte des alertes des épidémiologistes sérieux qui, comme des Cassandre, tiraient en vain la sonnette d'alarme. Mais c'est aussi l'absence de débat démocratique, la gestion purement économique et la poursuite des mêmes politiques de privatisation des biens communs qui ont conduit à cette situation. Le confinement généralisé est finalement le constat d'échec de la politique sanitaire, ou plutôt le signe de la quasi absence de politique de santé claire et cohérente. Ce sont encore une fois les plus pauvres qui vont en subir les conséquences les plus dures, socialement et économiquement. Et les dégâts psychologiques que les psychiatres ont mis en avant ne font que s'accroître.



Lorsque dans certains pays (Allemagne, Danemark, entre autres), les réunions et les déplacements sont strictement limités dès l'été, alors que le nombre quotidien de décès liés au Covid n'est que (sic !) de 30, et qu'on réfléchit à la meilleure façon d'aérer les lieux clos (salles de classe, par exemple) pour éviter la contagion par aérosol, en France, le gouvernement passe du laxisme estival aux mesures de plus en plus restrictives quand on atteint les 200 décès par jour. Les ministres de l'éducation et des universités nous assurent qu'il n'y a pas d'infection à l'école, ni à la fac… Si vous êtes infecté, c'est que vous l'avez bien cherché, comme aurait pu dire un préfet de police... Les gouvernants continuent de s'adresser à la population en l'infantilisant et en la menaçant : ce qui n'est pas étonnant pour un État qui mutile les manifestants à coup de LBD et de grenades.

La pire des choses qui pourrait nous arriver (en dehors d'une forme grave de la maladie), c'est le découragement et la résignation. Il y a, et c'est heureux, de multiples signes de résistance, même très basiques, des petits gestes de solidarité au quotidien pour tenir ensemble. Ce n'est peut-être pas grand-chose, mais faire la queue devant une librairie de quartier et engager la conversation avec une voisine, partager sur un réseau social alternatif (il en existe et respectueux de la vie privée !) un morceau de jazz, savourer la défaite de Trump avec des amis par téléphone : tous ces petits riens qui me permettent d'aller au boulot avec courage et confiance.

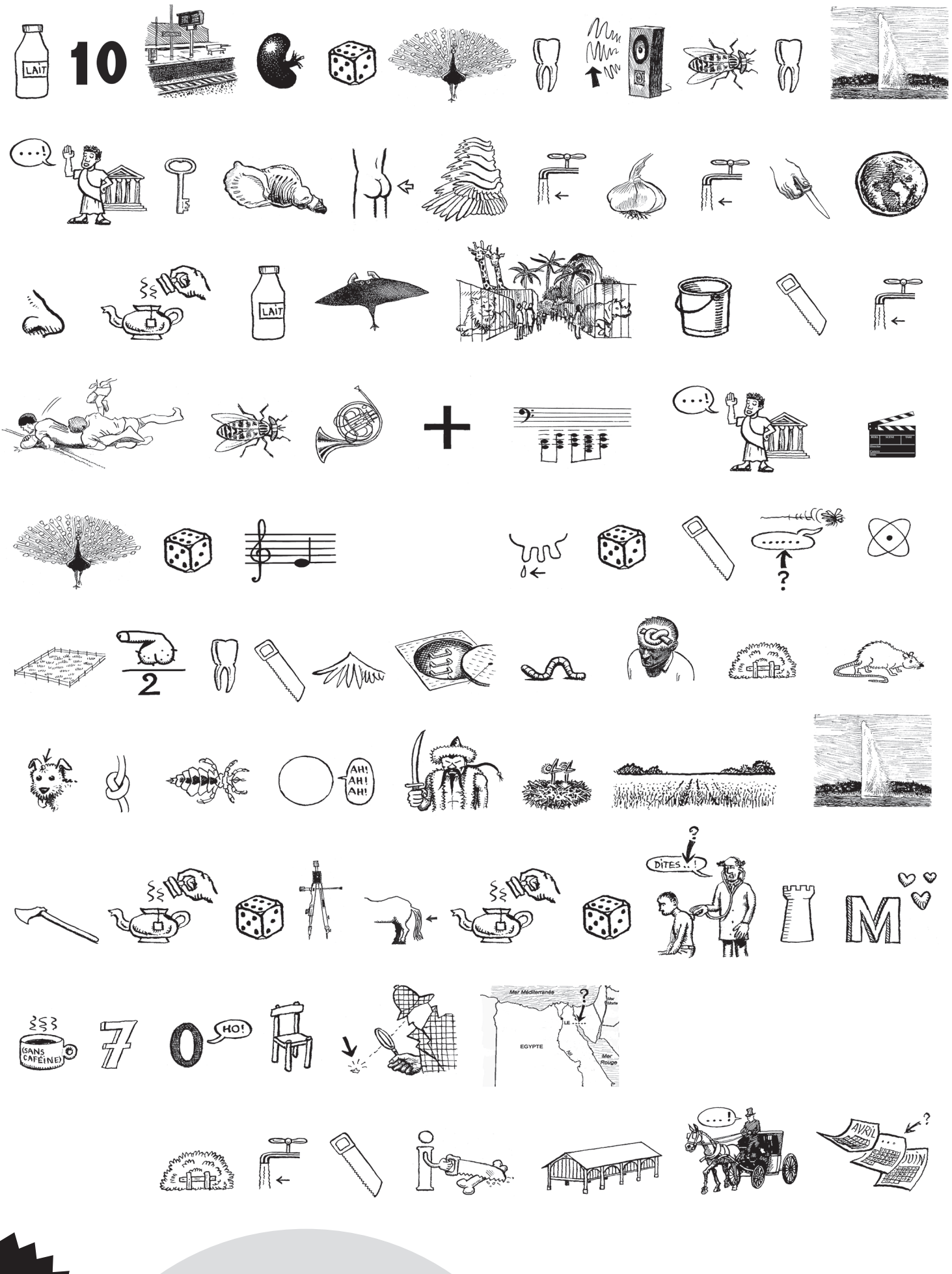
C'est la fin d'après-midi, je suis en salle de régulation au SAMU. Par la fenêtre ouverte, malgré le froid (il faut ventiler !), j'aperçois le beau coucher de soleil de ce début novembre un peu gris. L'assistante de régulation, qui comme moi est masquée (10 heures d'affilée !), me passe un appel, une femme inquiète pour son mari qui est positif au Covid depuis 3 jours. Il a rentré les packs d'eau depuis le garage et il est anormalement essoufflé, elle lui a mesuré la saturation en oxygène (les saturomètres se vendent désormais comme des petits pains) : il est à 92 %. Je demande à lui parler, il a un débit calme mais il se sent gêné : pas d'autres signes inquiétants, juste de la fatigue et un peu de fièvre. Je lui conseille de se reposer et de rappeler dans 30 minutes. À l'heure dite, sa femme me rappelle : il est à 96 % de saturation, il se sent mieux et elle est rassurée. Moi aussi.

Pour une information claire, facile d'accès et à jour :
https://www.adioscorona.org/
https://ducotedelascience.org/

RÉBUS

Par **Pablo Cueco** & **Denis Bourdaud**

Le Rébus annonciateur de bonnes nouvelles, de bonnes nouveautés, est de retour, un zeste plus corsé cette fois. Mais le message sera d'autant plus limpide car lorsqu'on aime les livres, on aime les libraires, lorsqu'on aime les disques, on aime les disquaires, lorsqu'on s'engouffre sans retenue dans les plateformes dictatoriales de diffusion musicale (ce qui n'est pas exactement la même chose que la musique), on devient complice d'agonie. Alors oui, pour garder la forme physique : toujours préférer les disquaires en allant les visiter ou, en cas d'impossibilité, en leur passant commande postale (vive les factrices et les facteurs et vive le bien commun).



PROPOSEZ VOTRE SOLUTION SANS ATTENDRE :

- **par e-mail :** contact@lesallumesdujazz.com

OU, POUR LES INTERNETOPHOBES :

- **par carte postale ou lettre :**
  Les Allumés du Jazz,
  2, rue de le Galère 72000 Le Mans
  (Le cachet de la date d'envoi fera foi)
- **par téléphone :** 02 43 28 31 30

GRAND CONCOURS !

DÉCHIFFREZ LE RÉBUS DES ADJ ! ET GAGNEZ DES DISQUES !

Les dix premières ou premiers trouvant la solution du rébus dans son intégralité recevront en cadeau un album à choisir dans le catalogue des Allumés du Jazz.

Tout le catalogue leur est ouvert ! *

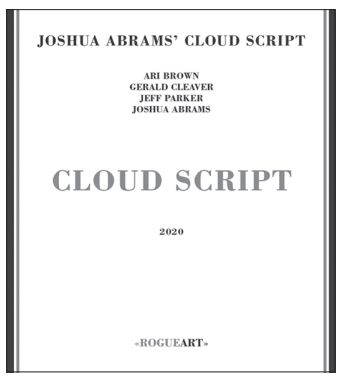
Plus de 3 000 références disponibles ! Ils bénéficieront également d'une remise de 10 % sur leur première commande réalisée à cette occasion ainsi que la gratuité des frais de port.

* choix limité aux albums simples en CD ou vinyle (sont exclus les coffrets, les doubles, les triples, etc.) www.lesallumesdujazz.com

Pour les dysrébusiques, quelques indices seront laissés sur www.facebook.com/lesallumesdujazz

Illustration : Cattaneo

JOSHUA ABRAMS' CLOUD SCRIPT
CLOUD SCRIPT
RogueArt - ROG-0100 - 2020 / 1CD



Ari Brown (ts),
Gerald Cleaver (dm),
Jeff Parker (g),
Joshua Abrams (b, comp)

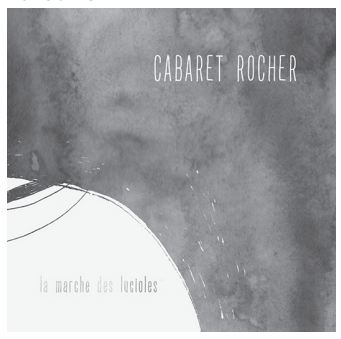
15 €

PASCALE BERTHELOT
SAISON SECRÈTE
La Buissonne - RJAL397037 - 2020 / 1CD

Pascale Berthelot (p, comp)

15 €

ÉTIENNE CABARET, CHRISTOPHE ROCHER
LA MARCHE DES LUCIOLES
Musiques Têtues - CMT-266018 - 2020 / 1CD



Étienne Cabaret (cl),
Christophe Rocher (cl)

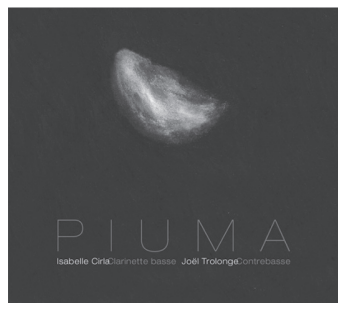
15 € €

BILL CARROTHERS, PEG CARROTHERS, JEAN-MARC FOLTZ, PHILIPPE MOURATOGLOU, STEPHAN OLIVA, MATT TURNER
LA MUSIQUE D'ALAN
Vision Fugitive - CVF313020 - 2020 / 1CD

Bill Carrothers (p, voc),
Peg Carrothers (voc),
Jean-Marc Foltz (cl),
Philippe Mouratoglou (g),
Stephan Oliva (p),
Matt Turner (cello)

15 € €

DUO CIRLA TROLONGE
PIUMA
LINOLEUM - FRACTALDUO3 - 2020 / 1CD



Isabelle Cirla (bcl),
Joël Trolonge (b)

15 € €

LAURENT DEHORS, MATTHEW BOURNE
A PLACE THAT HAS NO MEMORY OF YOU
Émouvance - EMV1043 - 2020 / 1CD

Laurent Dehors (cl),
Matthew Bourne (p)

15 €

PAUL DUNMALL, MATTHEW SHIPP, JOE MORRIS, GERALD CLEAVER
THE BRIGHT AWAKENING
RogueArt - ROG-0103 - 2021 / 1CD

Paul Dunmall (ts),
Matthew Shipp (p),
Joe Morris (b),
Gerald Cleaver (dm)

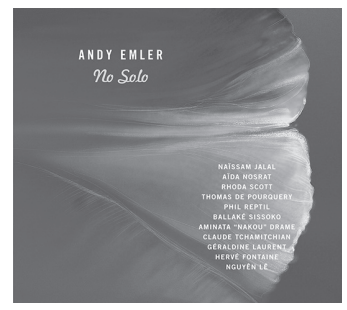
15 € €

HUBERT DUPONT, ANTOINE BERJEAUT, STEVE ARGÜELLES
TRIO KOSMOS
Ultrack - UBR0503 - 2020 / 1CD

Hubert Dupont (b),
Antoine Berjeaut (tp),
Steve Argüelles (dm, electronics)

12 € €

ANDY EMLER
NO SOLO
La Buissonne - RJAL397035 - 2020 / 1CD



Andy Emler (p, comp),
Naïssam Jalal (fl, voc),
Aïda Nosrat (voc),
Rhoda Scott (voc),
Thomas de Pourquery (voc),
Phil Reptil (sound design),
Ballaké Sissoko (kora),
Aminata « Nakou » Drame (voc),
Claude Tchamitchian (b),
Géraldine Laurent (as),
Hervé Fontaine (voc),
Nguyên Lê (eg)

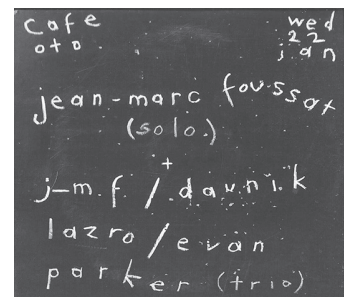
15 € €

JEAN-MARC FOLTZ
WILD BEASTS
Vision Fugitive - VF313019 - 2020 / 1CD

Jean-Marc Foltz (cl),
Philippe Mouratoglou (g),
Sébastien Boisseau (b),
Christophe Marguet (dm)

15 € €

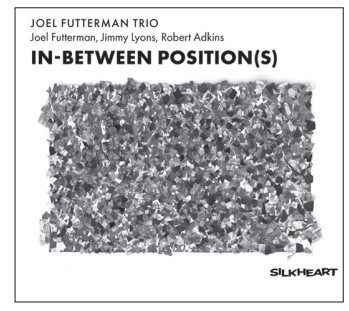
JEAN-MARC FOUSSAT, DAUNIK LAZRO, EVAN PARKER
CAFE OTO
Fou Records - FR-CD38/39 - 2020 / 2CD



Jean-Marc Foussat (synth, AKS, voc),
Daunik Lazro (saxes),
Evan Parker (ss)

18 € €

JOEL FUTTERMAN TRIO
IN-BETWEEN POSITION(S)
Silkheart - SHCD-163 - 2020 / 1CD



Joel Futterman (p),
Jimmy Lyons (as),
Robert Adkins (dm, perc)

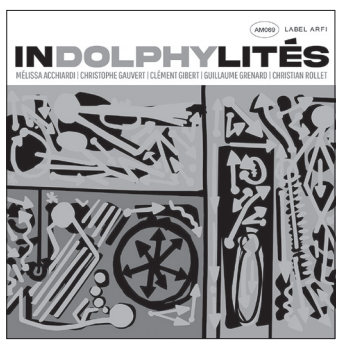
15 €

PHILIPPE GLEIZES, JEAN-PHILIPPE MOREL
BAND OF DOGS 2
Le Triton - TRI-1959 - 2020 / 1CD

Philippe Gleizes (dm),
Jean-Philippe Morel (b, fx),
Vincent Peirani (acc),
Aymeric Avice (tp, bugle),
Hugues Mayot (ts),
Bruno Ruder (elp),
Thomas de Pourquery (as),
Théo Ceccaldi (vln),
Élise Caron (voc),
Andy Emler (kb),
Antonin Rayon (claviers),
Gilles Coronado (g)

15 € €

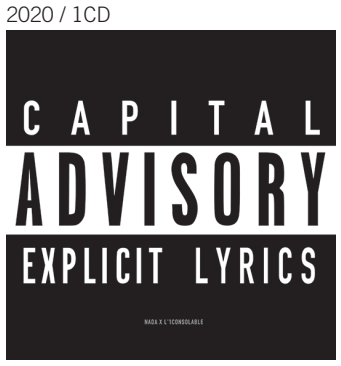
INDOLPHYLITÉS
INDOLPHYLITÉS
ARFI - AM069 - 2020 / 1CD



Mélissa Acchiardi (vib),
Christophe Gauvert (b),
Clément Gibert (bcl, cl, saxes),
Guillaume Grenard (tp, bugle, fl),
Christian Rollet (dm)

15 € €

L'1CONSOLABLE
CAPITAL ADVISORY
L'1consolable - L'1CNSLBL 2020/2 - 2020 / 1CD



L'1consolable, Nada (rap)

10 € €

LUMPEKS
LUMPEKS
Umlaut - UMFR-CD32 - 2020 / 1CD

Louis Laurain (cnt),
Pierre Borel (as),
Olga Kozieł (voc, perc)

15 €

MARCELLO MAGLIOCCHI, NEIL METCALFE, PAUL WACRENIER
RITUAL FOR EXPANSION
Le Fondeur de Son - LFDS010 - 2020 / 1CD

Marcello Magliocchi (dm),
Neil Metcalfe (fl),
Paul Wacrenier (p, mbira)

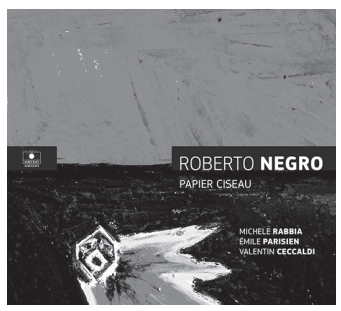
15 € €

MOOP
OSTARA
Juste un bruit d'où ? - TON 097, LC42615 - 2021 / 1CD
Sortie le 16 janvier 2021

William Brandy (bs),
Julien Coupet (elg),
Erwin Toul (dm)

15 €

ROBERTO NEGRO
PAPIER CISEAU
Label Bleu - LBLC6735 - 2020 / 1CD



Roberto Negro (p),
Michele Rabbia (dm, electronics),
Émile Parisien (saxes),
Valentin Ceccaldi (b)

15 € €

MICO NISSIM
TRACES
Trois Quatre - VOC9356/1 - 2020 / 1CD

Mico Nissim (p)

10 € €

JACO PARMENTIER GROUP
APRÈS L'ORAGE
La traversée des apparences - TDA-01 - 2020 / 1CD

Jaco Parmentier (p),
Henri de la Taille (b),
Jean-Victor de Boer (dm)

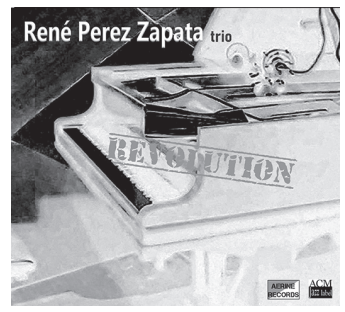
15 € €

ANTOINE PÉRAN
LES AUBES NÉBULEUSES
Musiques Têtues - CMT291020 - 2020 / 1CD

Antoine Péran (fl),
Jonathan Caserta (b),
Tim Le Net (acc),
Faustine Audebert (voc),
Gildas Le Buhé (voc),
Étienne Cabaret (cl),
Antoine Lahay (g)

10 € €

RENÉ PEREZ ZAPATA TRIO
REVOLUTION
ACM Jazz Label - AR101 - 2020 / 1CD



René Perez Zapata (p),
Marc Tosello (cl),
Nicolas Aureille (dm)

15 €

LAURENT ROCHELLE PRIMA KANTA
7 VARIATIONS SUR LE TAO
Linoléum - LIN022 - 2021 / 1CD

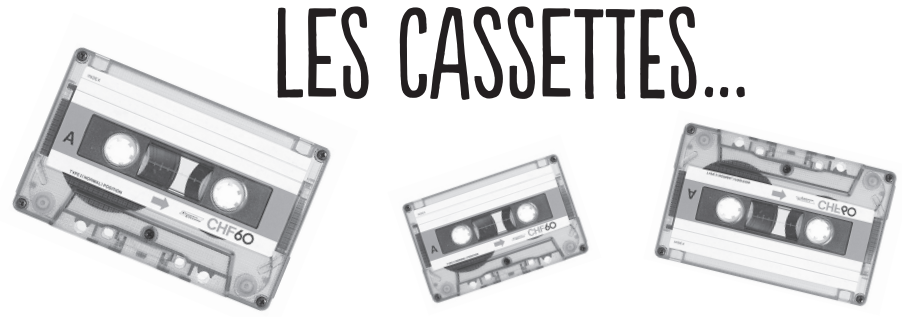
Laurent Rochelle (cl, ss),
Rébecca Féron
(harpe électro-acoustique),
Juliette Carlier (vib),
Arnaud Bonnet (vln),
Fanny Roz (voc),
Frédéric Schadoroff (p)

15 € €

La fameux « passeur » selon Jean-Louis Comolli n'a pas été oublié et ça fait grand plaisir. inDOLPHYlités, nouvel orchestre de l'Arfi, joue *Out to lunch* d'Eric Dolphy.

Melissa Acchiardi . Photo : Philippe Malet.

SANS OUBLIER LES CASSETTES...



MOOP
OSTARA
Juste un bruit d'où ? - TON 097, LC42615 – 2021 / 1 K7
Sortie le 16 janvier 2021

William Brandy (bs),
Julien Coupet (elg),
Erwin Toul (dm)

5 €

CHRISTIAN ROLLET
TRAINS…CALAMITY ROLL WITH PASSENGERS
ARFI - CC03-2020 / 1CD

Christian Rollet (dm)
15 € €

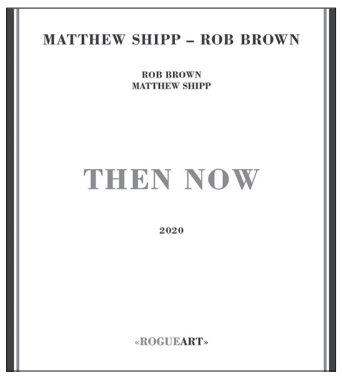
ALDO ROMANO
REBORN
Le Triton - TRI-20556 - 2020 / 1CD

Aldo Romano (dm),
Jasper Van't Hof (p),
Daryll Hall (b),
Enrico Rava (tp),
Baptiste Trotignon (p),
Michel Benita (b),
Glenn Ferris (tb),
Yoann Loustalot (tp),
Géraldine Laurent (saxes),
Mauro Negri (cl),
Henri Texier (b)
15 € €

SAXICOLA RUBI
ORNITHOLOGISMES
Linoléum - LIN 021 - 2020 / 1CD

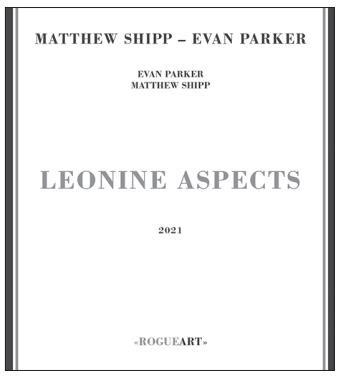
Laurent Rochelle (cl, ss),
Dirk Vogeler (cl, ss)
15 € €

MATTHEW SHIPP, ROB BROWN
THEN NOW
RogueArt - ROG-0101 - 2020 / 1CD



Matthew Shipp (p),
Rob Brown (as)
15 € €

MATTHEW SHIPP, EVAN PARKER
LEONINE ASPECTS
RogueArt - ROG-0108 - 2021 / 1CD



Evan Parker (saxes),
Matthew Shipp (p)
15 € €

NICOLAS SOUCHAL, MICHAEL NICK, DAUNIK LAZRO, JEAN-LUC CAPPOZZO
NEIGEN
Musique en Friche / Ayler - AYLCD-162 - 2021 / 1CD

Nicolas Souchal (tp, bugle),
Michael Nick (vln),
Daunik Lazro (saxes),
Jean-Luc Cappozzo (tp, bugle, objets)
12 € €

HENRI TEXIER
CHANCE
Label Bleu - LBLC6738 - 2020 / 1CD

Henri Texier (b),
Manu Codjia (g),
Gautier Garrigue (dm),
Vincent Lê Quang (saxes),
Sébastien Texier (anches)
15 € €

THE WACKY JUGS
WIRED, WILD AND WICKED
Musiques Têtues - CMT-200507 - 2020 / 1CD

Jack Titley, a.k.a « Stillpot Jack » (voc, mandoline, elg),
Gurvan Leray, a.k.a « Super Bock » (harmonicas, voc),
Jonathan Caserta, a.k.a « Sticky Stick Joey » (b, voc),
Joseph Detailleur, a.k.a « Button Key Taylor » (acc, voc),
Rowen Berrou, a.k.a « Roy B » (dm, perc, voc)
15 € €

Illustration : Zou

LE CD A SES CHARMES

Avec le n°39 du journal qui précède de peu celui-ci (quelle accélération soudaine, il doit se passer quelque chose !), les lectrices et lecteurs du journal avait reçu le supplément « Le CD a ses charmes ». Vous retrouverez, sur le site des Allumés du Jazz ainsi que sur les ondes de radios bien intentionnées, les messages de son hôtesse magicienne mis en paroles, chant et musique par une ribambelle d'Allumés parmi lesquels : Serge Adam, Anne Alvaro, Anamaz, Christiane Benasich, Jean-Jacques Birgé, Christofer Bjurström, Marc Chalosse, Rémi Charmasson, François Corneloup, Gilles Coronado, François Cotinaud, Catherine Delaunay, Catherine Le Flochmoan, Jean-Marc Foussat, Jean-Brice Godet, Elisabeth Goulet, Kristof Hiriart, Tony Hymas, Charlotte Izzo, Sylvain Kassap, Lionel Martin, Lucien Martin, Timothée Le Net, Anne-Marie Parein, Jaco Parmentier, Tinuviele Parmentier, Jean-François Pauvros, Didier Petit, Léo Remke Rochard, Julia Robin, Jean Rochard, Laurent Rochelle, Christophe Rocher, Skuury, Janick Tilly, Bruno Tocanne, Pascal Van den Heuvel, Lucie Vintimiglia. D'autres sont attendus…

LES ALLUMÉS DU LIVRE

***Le gang des petits vélos* de Henri Cueco et *Vol dans la nuit* de Pablo Cueco**

Livre Tête-bêche / Éditions Qupe - 2020
Prix : 7 €

13'12 CONTRE LES VIOLENCES POLICIÈRES

On se souvient du disque-tract publié en 1997, *11'30 Contre Les Lois Racistes* qui avait rassemblé des membres des groupes Assassin, IAM, Kabal, Ministère Amer, parmi une quinzaine d'éminents rappeurs ; on se souvient aussi d'une suite, deux ans plus tard, avec *16'30 Contre La Censure*. On aimerait que ce soit aujourd'hui des documents d'une époque révolue, mais, hélas, les urgences frappent (c'est le mot) plus fort encore aujourd'hui et un collectif de rappeurs et DJ's s'est assemblé pour proposer un nouveau tract discographique : *13'12 contre les violences policières*. Tous les fonds récoltés iront aux victimes et familles de victimes de violences policières. 1 don = 1 CD, 1 CD = 1 don.

13'12 CONTRE LES VIOLENCES POLICIÈRES
L'1consolable - L'1CNSLBL - 2020/3 - 2020 - 1CD

avec Akeron, Aladoum, Ben Akara (HPS), Billie Brelok, Démos (ACS), Djamhellvice, E.One (Première Ligne), Erremsi, Fik's Niavo (UI'Team Atom), FI-How, Gaiden, Kaïman Lanimal, Kimo (Libres Ratures), K.Oni, Lili (Crew Z.1.D), L'1consolable, Mod Efok, Monsieur M, Nada, Nodja, Original Tonio, Res Turner, Saïdou (Sidi Wacho), Saknes (La Jonction), Siren, Skalpel, Sticky Snake (L'Alerte Rouge), Templar (UI'Team Atom), Temsis (ACS), Tideux, Turiano (HPS), Ywill (La Jonction), VII

10 €

PIQUE-NIQUE EN BIRGÉRAMA

Jean-Jacques Birgé est probablement l'un des plus agiles représentants du courant frétillantiste de ce que l'on a appelé un temps la « New Music », qui garde son potentiel de nouveauté au-delà du terme. Particulièrement bien servi par l'actualité discographique avec la réédition enrichie de *À travail égal salaire égal* de Un drame musical instantané (Klang Galerie), la publication de son anticipation anthropologique *Perspectives du XXII^e siècle* (MEG) faisant suite à plus anticipé encore, l'album *Centenaire de Jean-Jacques Birgé* (GRRR – disponible aux Allumés du Jazz) ou le titillant et insolite *Long Time No Sea* du groupe El Strøm (GRRR – disponible aux Allumés du Jazz), le voici cette fois nous conviant à *Pique-nique au labo*, sélection en 23 plages des innombrables séances, tant musicales qu'amicales, surgissant de son studio, aussi plein d'invités que la fameuse cabine de la *Nuit à l'Opéra*. C'est bourré de surprises et d'éclats en tous genres et constitue une sorte de joyeux manifeste bien de notre temps cette fois, qui fait autant, *body & soul*, la pique que la nique.

T.C.

JEAN-JACQUES BIRGÉ
PIQUE-NIQUE AU LABO
GRRR - GRRR2031-32 - 2020 / 2CD

Jean-Jacques Birgé (kb, electronics, plunderphonics, ambience, harmonica, Jew's harps),
Samuel Ber (dm, perc),
Sophie bernado (voc, bassoon),
Amandine Casadamont (vinyls),
Nicolas Christenson (b),
Médéric Collignon (voc),
Pascal Contet (acc),
Elise Dabrowski (b, voc),
Julien Desprez (eg),
Linda Edsjö (marimba, vib, perc),
Jean-Brice Godet (cassettes, cl),
Alexandra Grimal (ts),
Wassim Halal (perc),
Antonin-Tri Hoang (as, cl, p),
Karsten Hochapfel (cello),
Fanny Lasfargues (electroacoustic bass),
Mathias Lévy (vln),
Sylvain Lemêtre (perc),
Birgitte Lyregaard (voc),
Jocelyn Mienniel (fl, MS20),
Edward Perraud (dm, electronics),
Jonathan Pontier (kb),
Hasse Poulsen (g),
Sylvain Rifflet (ts),
Ève Risser (voc, melodica),
Vincent Segal (cello),
Christelle Séry (eg),
Ravi Shardja (electric mandolin),
Jean-François Vrod (vln)
15 €

Je m'abonne à ma guise
au journal *Les Allumés du Jazz*
pour un montant de ..... €
-
Je n'ai plus de thunes,
mais j'aimerais bien recevoir
le journal gratuitement.
-
J'achète déjà plein de disques aux Allumés du Jazz,
vous pouvez bien m'offrir votre journal !

Règlement par chèque à :
Allumés du Jazz :
2, rue de la Galère 72000 Le Mans

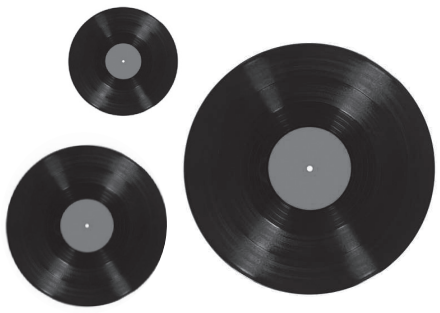
Règlement par Paypal (www.paypal.com) à :
administration@lesallumesdujazz.com
ou en vous rendant sur le site sur la page dédiée
(www.lesallumesdujazz.com)
e-mail : contact@lesallumesdujazz.com

J'oubliais la revue
Aux ronds-points des Allumés du Jazz
(124 pages) vachement intéressante
qui vaut 5 € frais de port compris
pour la France.
-
Et puis son petit frère le 33 tours,
Aux ronds-points des Allumés du Jazz :
18 € + 3 € de frais de port
pour la France,
18 € + 5 € ailleurs
-
Oh, et puis je prends la totale :
abonnement + 33 tours
+ revue pour au moins 29 € (France)
ou 33 € (étranger)
et j'ajoute un petit bonus...

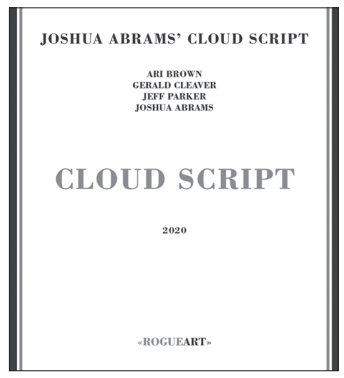
La musique aime être têtue et, en traversant les apparences, se jouer des évidences fabriquées par une industrie mal intentionnée, entraînant sur leurs galettes mieux qu'un bruit doux, un éventail monstre de tous les ailleurs, des orchestres de toutes tailles, pleins de fibres. 5 nouveaux labels, collectifs, maisons de disques viennent de rejoindre les Allumés du Jazz avec leurs exaltantes réalisations : Musiques Têtues, Ill Monstro, Juste un bruit d'où ?, La Traversée des apparences, Les Productions de l'Orchestre Maigre. La grande manif continue. Comme le dit notre hôtesse : *la culture, c'est physique* !

Enregistrement d'Ostara, 6 mars 2020
Photo : Pierre-Étienne Gaboriaud.

LE COIN DES VINYLS



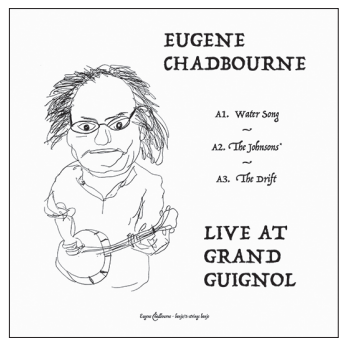
JOSHUA ABRAMS' CLOUD SCRIPT
CLOUD SCRIPT
RogueArt - ROG-0100 - 2020 / 1vinyle



Ari Brown (ts),
Gerald Cleaver (dm),
Jeff Parker (g),
Joshua Abrams (b, comp)

20 €

EUGENE CHADBOURNE
LIVE AT GRAND GUIGNOL
Ouch Records - V001/12 - 2020 / 1 vinyle



Eugene Chadbourne (voc, bjo)

20 €

LIONEL MARTIN
SOLOS
Ouch Records - V001/13 - 2020 / 1 vinyle

Lionel Martin (saxes)

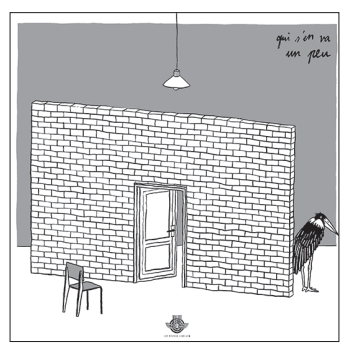
25 € €

MOOP
OSTARA
Juste un bruit d'où ? - TON 097, LC42615 - 2021 / 1 vinyle
Sortie le 16 janvier 2021

William Brandy (bs),
Julien Coupet (elg),
Erwin Toul (dm)

20 €

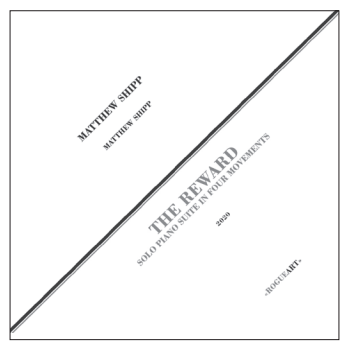
MARC SARRAZY, LAURENT ROCHELLE
QUI S'EN VA UN PEU
Linoléum - LIN023 - 2020 / 1 vinyle



Marc Sarrazy (p),
Laurent Rochelle (cl),
John Greaves (voc),
Cyrille Marche (b),
Jean-Christophe Noël (dm),
Catherine Le Forestier (voc),
Charlotte Defourny (vln),
Olivier Samouillan (alto),
Bastien Mercier (cello),
Kirilola (voc),
Alima Hamel (voc),
Loïc Schild (perc),
Thierry Di Filippo (oud),
Anja Kowalski (voc),
Alexei Aigui (vln),
Abdellatif Hidasse (voc),
Samir Jaoui (voc),
Badradine Reguieg (voc)

17 €

MATTHEW SHIPP
THE REWARD -
SOLO PIANO SUITE
IN FOUR MOVEMENTS
RogueArt - ROG-0106 - 2020 / Double Vinyle



Matthew Shipp (p)

30 €

HENRI TEXIER
CHANCE
Label Bleu - LBLV6738 - 2020 / 1 vinyle

Henri Texier (b),
Manu Codjia (g),
Gautier Garrigue (dm),
Vincent Lê Quang (saxes),
Sébastien Texier (anches)

20 €

ALLUMETTE FAIT DES ETINCELLES !

PAR : Efix + Jiair

EPISODE 15 : SECURITE GLOBULE

À Manupolis, sang chaud et sang froid avaient été remplacés, par décret, par sang flou et images interdites. La musique se fondait dans le décor jusqu'au grand silence. On s'ennuyait ferme.

La police s'ennuyait tant qu'elle s'adonnait à la chasse à ce qui restait de vie : un producteur de musique rentrant dans son studio passé à tabac par exemple.

Dans les nuits désertes, ne restaient plus dans les rues que migrants sans logis. C'était tranquille, on ne filmait plus, alors la moindre vue d'une tente suscitait toutes les convoitises matraquantes.

La surprise fut de taille, motivée par une idée toute simple décrite par **Léon Tolstoï** dans *La Guerre et la Paix en 1869 : « Se représenter un homme privé de liberté, c'est se le représenter privé de vie. »*

Les Allumés du Jazz n°40 est une sacrée publication gratuite à la périodicité diablement aléatoire // Rédaction : 2, rue de la Galère 72000 Le Mans // Tél : 02 43 28 31 30 - www.lesallumesdujazz.com - e-mail : contact@lesallumesdujazz.com // Abonnement gratuit à la même adresse (pensez à signaler vos changements d'adresse) // Dépôt légal à parution // La rédaction n'est pas toujours responsable des textes, illustrations, photos et dessins publiés qui engagent parfois la seule responsabilité de leurs auteurs et auteures qui ne doivent pas se sentir seuls néanmoins // La reproduction des textes, photographies et dessins publiés n'est pas possible sans avis préalable (même s'il est interdit d'interdire) // Imprimerie routage : Imprimerie Ouest France // Présence inoubliable : Valérie Crinière // Salut à Cécile Salle // Allumettes : Anne-Marie Parein, Cyrielle Belot // « Travailleuses et travailleur associés » : Christelle Raffaëlli, Virginie Crouail, Pascal Van den Heuvel // Ont écrit dans ce numéro : Albert Lory, Pierre Tenne, Jean Rochard, Éric Beynel, Billie Brelok, Jean-Louis Comolli, François Corneloup, Gilles Coronado, D' de Kabal, Élise Dabrowski, Denis Fournier, Antonin-Tri Hoang, Naïssam Jalal, Caroline Lemière, Frédéric Maurin, Fanny Ménégoz, Jacky Molard Quartet (Hélène Labarrière, Yannick Jory, Janick Martin, Jacky Molard), Basile Naudet, Jean-François Pauvros, Nicolas Souchal, Yoram Rosilio, Christian Tarting, Léa Trommenschlager, Serge Adam, Les Allumés du Jazz, Jean-Brice Godet, Jean Mestinard, Gaby Kerdoncuff, Jonathan Thomas, Pablo Cueco, Mohamed El Khebir, Themba Counine, Jiair, Antoine Péran // Les illustrations sont de : Jop, Matthias Lehmann, Édith, Julien Mariolle, Gabriel Rebufello, Emre Orhun, Sylvie Fontaine, Andy Singer, Zou, Rocco, Thierry Alba, Johan de Moor, Pic, Efix, Jean-Brice Godet, Laurel, Anna Hymas, Nathalie Ferlut, Denis Bourdaud, Cattaneo // Les photographies sont de : Jean-Pierre Levaray, Guy Le Querrec / Magnum Photos, Philippe Clin, Philippe Malet, Pierre-Étienne Gaboriaud // La maquette est de Marianne T. // Remerciements : Enrico // Imprimé à Ouest-France - 02 99 32 65 29

Labels membres : AA, Abalone, ACM Jazz Label, Ajmi, Alambik Musik, Archieball, Arfi, Au Sud du Nord, Camille Productions, Capsul Records, Circum-Disc, Coax, Collectif Musique en Friche, Collection Commune, Dac Records, Das Kapital, Douzième lune, EMD, AA, Abalone, ACM Jazz Label, Ajmi, Alambik Musik, Archieball, Arfi, Au Sud du Nord, Camille Productions, Capsul Records, Circum-Disc, Coax, Collectif Musique en Friche, Collection Commune, Dac Records, Das Kapital, Douzième lune, EMD, Émouvance, Fou Records, GRRR, Igloo, III Monstro, In situ, IMR Instant Musics Records, Innacor, Jazzdor, Jim A. Musiques, Juju Works, Juste un bruit d'où ?, Label Palestro, L'Arbre Canapas, l'1consolable, La Buissonne, La Traversée des apparences, La Tribu Hérisson, Label Bleu, Label Forge, Label Laborie, Label Usine, LaguneArte, Le Fondeur De Son, Le Maxiphone collectif, Les neuf filles de Zeus, Les Productions de l'Orchestre Maigre, Le Triton, Linoleum, Mélisse, Momentanea, Musiques Têtues, Musivi Jazzbank, MZ Records / Marmouzic, Naï Nô Records, nato, Nemo, Onze heures onze, Ormo Records, Ouch ! Records, Petit Label, Poros Éditions, Quark, Quoi de neuf Docteur, RogueArt, Rude Awakening, Saravah, Sometimes Studio, Space Time Records, The Bridge sessions, Transes Européennes, Trois Quatre, Ultrack, Umlaut, Vand'oeuvre, Vents d'Est, Vent du Sud, Vision Fugitive, Yolk Records

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère Culture Communication
SPEDIDAM
les droits des artistes-interprètes
PAYS DU MANS
GRAND HORIZON
ENCORE PLUS DE DISQUES SUR
WWW.LESALLUMESDUJAZZ.COM
PEFC 10-31-3502
PEFC recyclé
Ce produit est issu de sources recyclées et contrôlées.
pefc-france.org

BON DE COMMANDE

Allumés du Jazz
2, rue de la Galère 72000 Le Mans - France
www.lesallumesdujazz.com

Label	Artiste	Album	Référence	Prix	Quantité

NOM / PRÉNOM . . . . . .
ADRESSE . . . . . .
CODE POSTAL . . . . . VILLE . . . . . PAYS . . . . . .
TÉLÉPHONE . . . . . FAX . . . . . MAIL . . . . . .
FRAIS DE PORT* / NET À PAYER . . . . . .

***FRAIS DE PORT EN EUROS (forfait port et emballage) / France métropolitaine : Adhésion au journal et 1 CD** = 2,50 **/ 2 CD** = 3,20 **/ 3 et 4 CD** = 4,80 **/ 5 à 7 CD** = 6,40 **/ 8 à 9 CD** = 7,40 **/ 10 et plus** = 12,00
Europe : 1 CD = 4,50 **/ 2 CD** = 6,00 **/ 3 à 5 CD** = 9,00 **/ 6 à 9 CD** = 16,00 **/ 10 et plus** = 18,00
Monde : 1 CD = 5,00 **/ 2 CD** = 6,50 **/ 3 à 5 CD** = 10,40 **/ 6 à 9 CD** = 18,20 **/ 10 et plus** = 20,00

Règlement par chèque à Allumés du Jazz, **par Paypal** (www.paypal.com) à administration@lesallumesdujazz.com
ou par carte bancaire sur le site www.lesallumesdujazz.com, rubrique e-boutique, en choisissant les références.

QUAND LA FONDATION MAEGHT NUIT

Texte d'**Antoine Péran** . Photographie de **Guy Le Querrec** / Magnum Photos

Paris, restaurant « La Bière », 5 mars 1975. Après une manifestation contre la mise à disposition par la Ville de Paris, pour la Fondation Maeght, d'un ensemble urbain (deux îlots du Marais).
Le projet n'a finalement pas vu le jour suite aux vives protestations des habitants.

Je suis assis à une table, dans la maison.
Je me lève. Je regarde par la fenêtre.
Dehors, il y a la place, le bourg, la route, les champs, les voitures, les oiseaux, les bois.
Je me rassois. J'attends un peu.
Je me lève encore, et j'allume la lumière. Je regarde la photo de Guy Le Querrec.
Je la regarde d'un seul coup. Comme on regarde une photo.
Il y a les trois personnages, et leur attirail (cendrier, salopette, verres, couverts, boîte d'allumettes, trombone et chapeau). Ce qu'ils font paraît burlesque. Je pense soudain à une conversation, dans le film *Dancer in the dark*. Selma et Jeff sont dans le *pick up*. Jeff explique qu'il ne comprend pas les comédies musicales. Pourquoi se mettent-ils tout d'un coup à chanter et à danser ? Lui ne se met pas soudainement à chanter et à danser. Selma confirme que non, c'est vrai, il ne le fait pas.
Au deuxième plan de la photo, il y a des silhouettes. Il y a d'autres tables, une trompette. Je me demande si tout le monde se connaît. Cette photo a été prise à Paris, le 5 mars 1975, au restaurant « La Bière », dans le Marais. C'est suite à une manifestation contre le projet de centre culturel, de la Fondation Maeght, que tout ce petit monde s'est réuni à table. Au cœur de leur lutte : les questions de spéculation foncière.
À quoi pensent les deux femmes du premier plan ? Est-ce qu'elles écoutent le trombone ?
Je regarde le fond de la photo. J'entends l'écho de la pièce. Et je revois la fac occupée par les étudiants. Dans l'amphi B, douze personnes discutent. Elles ne se connaissent pas beaucoup, mais l'échange les réchauffe. On prend son temps, on est là pour la nuit. Perspectives de luttes, autogestion, on parle de ses rêves. Petit à petit, des mots plus intimes émergent de ces échanges. Et ces mots-là sont bien sentis, ils font du bien. Une clarinette au loin, dans le hall. Un accordéon. On les rejoint.
« Salles de concert, galeries souterraines, hôtel trois étoiles, ateliers d'artistes et d'artisans, logements, bureaux. M. Maeght veut rendre à un quartier prestigieux, mais désœuvré, l'animation et la vie ».
Nos amis, sur cette photo, n'ont pas les mêmes aspirations. Deux-cent-quatre-vingt-douze familles habitent dans ces îlots. Que prévoit-on pour eux ? Spéculation immobilière, politiques de nettoyage, expulsions d'habitants, départs conditionnés par l'augmentation des prix. Vive la Culture.
En 2015, à Brest, on apprend que l'ancienne salle de l'Avenir, détruite, sera remplacée par un projet immobilier privé. Ce haut lieu de vie du quartier, où se succédèrent jadis projections de films, pièces de théâtre, activités sportives, repas de quartier ou soirées rock endiablées, devenait un simple produit de spéculation financière. Deux ans de résistances eurent raison de ce projet sans âme. Et aujourd'hui, après plusieurs mois de chantiers collectifs, se dresse désormais une salle couverte, aux murs en paille, construite par les habitants. Hors période confinée, cette salle sert à tout le monde. On y voit des concerts, on y mange, on y regarde des films ensemble.
Je reste encore une minute plongé dans la photo. Il n'y a personne dehors.
Cette photo a quelque chose de grave. Les regards sont durs. Car, si les habitants du Marais ont su forcer la fondation Maeght à renoncer à son projet, ça n'était pas chose faite, encore, à ce moment-là.
Pourtant quand la musique s'invite dans les cortèges, c'est que quelque chose change, non ?
Je range la photo. Je me lève, j'enfile ma veste.
Je remplis mon attestation.
Je sors et je pense à nos voisins, qui sont chez eux. Je pense à la loi de Sécurité globale.
Il va falloir exiger son retrait.

À écouter
Disponibles aux Allumés du Jazz
Antoine Péran
Les aubes nébuleuses
(Musiques Têtues - 2020)